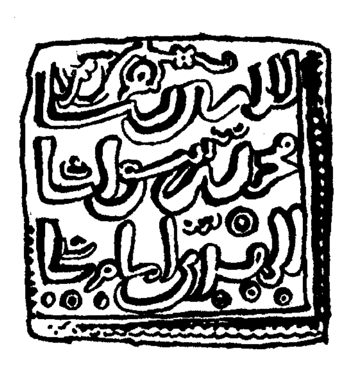
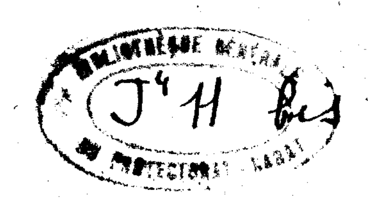
HESPÉRIS

ARCHIVES BERBÈRES ET BULLETIN DE L'INSTITUT
DES HAUTES-ÉTUDES MAROCAINES





Année 1941 Fascicule unique

LIBRAIRIE LAROSE, PARIS
11, RUE VICTOR-COUSIN, Ve

HESPERIS

ARCHIVES BERBÈRES ET BULLETIN DE L'INSTITUT DES HAUTES-ÉTUDES MAROCAINES

La Revue HESPERIS, publiée par l'Institut des Hautes-Etudes Marocaines, est consacrée à l'étude du Maroc, de son sol, de ses populations, de leurs civilisations, de leur histoire, de leurs langues. Elle s'intéresse aussi, d'une manière générale à l'histoire de la civilisation de l'Occident musulman.

Elle paraît normalement quatre fois par an. Chaque fascicule comprend en principe des articles originaux, des communications, des comptes rendus et des notes bibliographiques.

Une revue bibliographique annuelle concernant tout ce qui est publié sur le Maroc complète pour le lecteur le tableau des résultats de l'enquête scientifique dont ce pays est l'objet de la part des savants de toutes disciplines.

* * *

HESPÉRIS a publié :

d'une part, une bibliographie marocaine 1923-1933 ;

d'autre part, la liste des publications de l'Institut des Hautes-Etudes Marocaines (1915-1935) qui renferme une table de la revue (Archéologie, Arts Indigènes, Droit, Ethnographie, Géographie, Histoire, Linguistique, Littérature, etc...).

* * *

Pour tout ce qui concerne la Rédaction de la Revue (manuscrits, épreuves d'impression, tirages à part, publications et ouvrages dont on désire un compte rendu) s'adresser au Secrétaire du Comité des Publications de l'Institut des Hautes-Etudes Marocaines à Rabat.

Pour tout ce qui concerne l'Administration de la Revue (demandes de renseignements, changements d'adresse, services d'échanges de périodiques), s'adresser au Secrétariat de l'Institut des Hautes-Etudes Marocaines à Rabat.

* * *

Les demandes d'abonnements et d'achat de collections doivent être adressées à la Librairie Larose, 11, rue Victor-Cousin, à Paris (V[e]).

	France et colonies	Etranger
Prix de l'abonnement (un an).........	**100 francs**	**150 francs**

Années antérieures	1921	*(épuisée)*
	1922-1928	**200 fr.**
	1929 à 39	**150 fr.**

HESPÉRIS

TOME XXVIII

Année 1941 *Fascicule unique*

SOMMAIRE

SYSTÈME DE TRANSCRIPTION

En raison des circonstances, la Rédaction d'HESPÉRIS a dû, pour la transcription des mots de l'arabe littéral, dans laquelle on utilisait des caractères diacrités, revenir provisoirement au système longtemps suivi par les Orientalistes et qui est caractérisé principalement par l'emploi

1° D'une apostrophe (') placée à la suite des lettres d, h, t, s, z, pour représenter les consonnes « fortes» ض, ح, ط, ص, ظ, soit: d', h', t', s', z'.

2° D'un h conventionnel, mis après les lettres d, g, k, s, t, pour rendre les consonnes ذ, غ, خ, ش, ث. Afin d'éviter les confusions avec le véritable h (ه arabe), cet h conventionnel sera mis « en exposant », soit d^h, g^h, k^h, s^h, t^h.

Enfin :

La lettre ج sera représentée par un j simple (et non dj)
— — ق — — — — q (et non qu)
— — ع — — — une apostrophe renversée (')
— — ء — — — une apostrophe ordinaire (')

Quant aux voyelles longues de l'arabe (lettres de prolongation ا, و, ي), elles seront marquées par un accent circonflexe (et non un trait supérieur) placé sur les voyelles latines a, u, i correspondantes. Toutefois, il n'a pas été possible de le faire pour les majuscules.

UN RECUEIL
DE LETTRES OFFICIELLES ALMOHADES

ÉTUDE DIPLOMATIQUE ET HISTORIQUE

Personne n'a encore entrepris d'écrire une histoire de la chancellerie d'Etat dans les diverses cours musulmanes d'Occident au moyen-âge. Une telle étude est pourtant devenue possible : grâce à une série de découvertes et de publications récentes, on dispose aujourd'hui d'un nombre relativement élevé de pièces diplomatiques antérieures au XVe siècle et rédigées dans les chancelleries de l'une ou l'autre des capitales andalouses et mag^{h}ribines; on est d'autre part renseigné avec une suffisante précision sur les principaux secrétaires de cour qui furent au service de chaque dynastie.

Bien entendu, il est à peine utile de l'indiquer ici, il ne reste plus rien depuis longtemps des archives diplomatiques hispano-mag^{h}ribines proprement dites. Elles furent cependant, au moins en Espagne à certaines époques, rassemblées et conservées avec soin dans les palais royaux. Il faut perdre l'espoir de retrouver, même au Maroc, pourtant encore si riche en manuscrits anciens, le moindre document officiel original qui porte une date plus vieille que le XVe siècle. Les seules missives officielles qui purent échapper à la destruction furent celles qui, d'Andalousie ou d'Afrique du Nord, avaient été adressées à des souverains de la Chrétienté. Et encore, dans les archives européennes, les pièces de chancellerie en langue arabe antérieures à la dynastie marocaine des Sa‘diens, c'est-à-dire au XVIe siècle, sont infiniment rares. Il faut toutefois faire exception pour les assez nombreux documents arabes authentiques qui sont conservés aux archives de la Couronne d'Aragon et qui viennent justement d'être publiés (1) : ils s'échelonnent entre la seconde moitié du XIIIe siècle et la première moitié du XVe. Pour les périodes plus anciennes, la seule dépêche diplomatique originale qui paraisse avoir été conservée se trouve au Vatican : c'est celle que le souverain almohade al-Murtad'â adressa en 648 (1250) au pape Innocent IV; elle a été publiée, traduite et commentée, en 1926, par Mgr Tisserant et M. G. Wiet (2).

(1) Cf. M. A. Alarcón y Santón et R. García de Linares, *Los documentos árabes diplomáticos del Archivo de la Corona de Aragón*, Madrid-Granada, 1940.

(2) Cf. Eugène Tisserant et Gaston Wiet, *Une lettre de l'Almohade Murtad'â au pape Innocent IV*, dans *Hespéris*, t. VI, 1926, pp. 27-53.

Mais les pièces de chancellerie hispano-mag^{h}ribines parvenues jusqu'à nous sous forme de copies — plus ou moins correctes et complètes d'ailleurs — formeraient, si l'on en dressait la liste, un total assez considérable. Des littérateurs, des biographes, des chroniqueurs transcrivent à l'occasion dans leurs œuvres certains de ces documents, quelquefois d'après l'original lui-même, soit à propos du rappel d'un événement politique important, soit, plus souvent encore, dans les notices que ces écrivains consacrèrent aux plus célèbres secrétaires de cour du pays et de l'époque étudiée par eux. C'est ainsi que pour toute la période hispano-umaiyade, un certain nombre de lettres officielles ont été reproduites par les historiens ar-Râzî et Ibn H'aiyân, dont les ouvrages, il est vrai, demeurent difficilement accessibles. Pour le siècle des *reyes de taifas* et l'époque des Almoravides, on pourrait en faire une assez abondante moisson en glanant dans les *Qalâ'id al-'iqyân* d'al-Fath' et surtout dans la *D^{h}ak^{h}îra* d'Ibn Bassâm ; de même, pour la période almohade, en puisant dans les diverses sources contemporaines ou postérieures, les chroniques d'Ibn al-Qat't'ân et d'Ibn S'âh'ib as'-s'alât, le *Mu'jib* de 'Abd al-Wâh'id al-Marrâkus^{h}î et le *Bayân* d'Ibn 'Id^{h}ârî.

Cependant, en dehors de ces documents éparpillés et d'un rassemblement malgré tout difficile, on eût pu s'attendre à l'existence de recueils épistolaires occidentaux, analogues à ceux que l'on possède pour l'Orient musulman, sans parler du vaste et précieux *S'ubh' al-a's^{h}â* d'al-Qalqas^{h}andî, qui constitue à la fois, on le sait, un manuel de chancellerie très détaillé, rédigé à l'intention même des secrétaires royaux, et une nombreuse collection de missives officielles provenant de toutes les cours musulmanes, de celles de l'Egypte en particulier (3). De ces recueils occidentaux, qui avaient sûrement existé, on ne conservait guère jusqu'à présent qu'un seul, au reste fort important : la *Raih'ânat al-kuttâb* d'Ibn al-K^{h}at'îb, qui se borne à grouper des documents de chancellerie datant des Nas'rides et des dynasties nord-africaines contemporaines de ces derniers; dans une série d'articles publiés naguère à Grenade, l'orientaliste espagnol Gaspar Remiro en avait fait connaître l'essentiel (4). Le nouveau recueil dont on va maintenant s'occuper, n'est pas, on le verra, un indigne pendant de la collection épistolaire (5) rassemblée par le célèbre historien et vizir grenadin.

(3) Voir en particulier le travail analytique de W. Björkman, *Beitrage zur Geschichte der Staatskanzlei in islamischen Ägypten*, Hamburg, 1928.

(4) Cf. Mariano Gaspar Remiro, *Correspondencia diplomática entre Granada y Fez (siglo XIV)*, Granada, 1916.

(5) L'ouvrage d'Ibn al-Abbâr, intitulé *I'tâb al-kuttâb* (cf. notamment mes *Manuscrits arabes de Rabat*, Paris, 1921, n° 409, pp. 149-153), qui est un recueil de biographies de secrétaires de cour, ne renferme qu'exceptionnellement le texte de missives officielles, et encore sous une forme fragmentaire.

Ce recueil — un manuscrit d'écriture mag'ribine assez médiocre et de date relativement récente (6) — fut acquis à Fès, il y a une quinzaine d'années, par mon ami Georges S. Colin, qui, dès ce moment, voulut bien m'autoriser à en tirer parti en vue d'une publication éventuelle. On commençait alors l'impression de mes *Documents inédits d'histoire almohade*, d'après le manuscrit que j'avais retrouvé à la bibliothèque de l'Escurial; le recueil me permit de fournir en appendice un texte plus correct de la *Risâlat al-fus'ûl*, qui figurait également dans le manuscrit espagnol (7). Des travaux plus pressants me firent ensuite retarder l'utilisation de ce recueil jusqu'à ces derniers temps.

Dans le manuscrit de ce recueil épistolaire, le début et la fin manquent. Il s'ensuit qu'on ne possède aucun moyen d'identifier son auteur, de préciser la date de son établissement et de retrouver le titre qui lui fut certainement donné. C'est un assemblage de lettres de chancellerie, de longueur fort inégale et simplement mises bout à bout, sans le moindre souci d'ordre chronologique. Le texte de chaque missive est seulement précédé du nom du secrétaire qui la rédigea. Ces noms de secrétaires ont d'ailleurs, le plus souvent, été assez maltraités par le copiste, mais il n'a pas été difficile de les rétablir sous leur forme correcte.

Le nombre des lettres complètes qui figurent dans ce recueil est de soixante et un. Sur ce total, quatre seulement sont d'origine orientale : deux sont du célèbre secrétaire des Bûyides (IVe siècle H.) Abû Ish'âq Ibrâhîm as'-S'âbî' (8) ; deux autres, relatives à la prise de Jérusalem par Saladin en 583 (1187), ont été rédigées par le non moins célèbre secrétaire 'Abd ar-Rah'îm al-Baisânî, plus souvent désigné sous son surnom d'al-Qâd'î al-Fâd'il (9), et dont de nombreuses missives ont été reproduites par al-Qalqas'andî (10). Vingt et une autres lettres sont almoravides. Les trente-six qui restent sont toutes des productions de la chancellerie almohade.

Les vingt et une lettres almoravides sont les unes et les autres fort courtes; pour la plupart, elles ne sont pas datées; celles qui le sont s'échelonnent entre la fin de 499 (1106) et la fin de 523 (1129). Les secrétaires qui les ont rédigées portent des noms bien connus : Abû H'afs' Ibn Burd,

(6) Par suite des circonstances présentes, ce manuscrit, pour l'instant, ne m'est plus accessible. C'est pourquoi il m'est impossible d'en fournir ici une description matérielle plus complète.

(7) Cf. E. Lévi-Provençal, *Documents inédits d'histoire almohade*, Paris, 1928, pp. VI et appendice II, pp. 134-148 du texte arabe. Le fragment de recueil de lettres almohades qui figure en tête de ces documents semble, ainsi que je l'ai montré, contenir en grande partie des messages apocryphes.

(8) Cf. notamment F. Krenkow, dans *Enc. Isl.*, t. IV, pp. 20-21, s. v°.

(9) Cf. notamment C. Brockelmann, dans *Enc. Isl.*, t. II, pp. 646-47 et la bibliographie citée.

al-Fath' Ibn K^h^âqân, Abû 'Abd Allâh Ibn Abi 'l-K^h^is'âl, Abû Bakr Ibn al-Qas'îra, Abu 'l-Qâsim Ibn al-Jadd, Abû Bakr Ibn al-Qabt'urno. Je ne m'étendrai pas davantage sur leur contenu, ni sur leurs rédacteurs, me réservant d'en parler en détail dans un livre que je me propose d'écrire sur les Almoravides au Maroc et en Espagne. Je ne tirerai parti ici de ces lettres que dans la mesure où elles permettent de comparer leur protocole avec celui des dépêches almohades.

Ce sont ces dernières, dont je viens de publier intégralement le texte arabe (11), qui vont maintenant être l'objet d'un examen à la fois diplomatique et historique. La collection qu'elles constituent est en effet suffisamment abondante pour qu'on puisse en dégager les règles qui, sous les Almohades, étaient suivies pour la rédaction des messages officiels et en étudier le protocole et le formulaire. D'autre part, une analyse critique du contenu de chacune d'elles montrera quelle importance elles présentent du point de vue de l'histoire politique proprement dite et combien elles contribuent à compléter notre connaissance, trop souvent imprécise encore, de cette importante période du moyen-âge hispano-mag^h^ribin. On retracera auparavant, en tirant parti des données plus ou moins abondantes dont on dispose, la biographie de chacun des secrétaires de la chancellerie almohade qui furent chargés de rédiger ces missives.

I

Les secrétaires de la chancellerie almohade

C'est sur un espace de soixante ans, correspondant aux règnes des quatre premiers souverains de l'empire almohade, que s'échelonnent ces trente-sept lettres officielles : vingt-trois ont été écrites au nom de 'Abd al-Mu'min; trois, à celui d'Abû Ya'qûb Yûsuf; neuf, à celui d'Abû Yûsuf Ya'qûb al-Mans'ûr; deux enfin, à celui de Muh'ammad an-Nâs'ir. La plus ancienne remonte à 542 (1142), la plus récente, à 602 (1205). Quatorze de ces documents sont donnés comme l'œuvre d'Abû Ja'far Ibn 'At'îya; mais cettre attribution n'est pas, on le verra, valable pour une missive, écrite postérieurement à la mort de ce secrétaire; par contre, il faut sans doute

(10) Voir en particulier Gaudefroy-Demombynes, *Une lettre de Saladin au calife almohade*, dans *Mélanges René Basset*, Paris, 1925, t. II, p. 279 suiv.

(11) *Trente-sept lettres officielles almohades*, texte arabe établi et publié par E. Lévi-Provençal, dans la Collection de Textes arabes publiés par l'Institut des Hautes-Etudes Marocaines, t. X, Rabat, 1941. — Aux 36 lettres almohades qui figurent dans le recueil Colin, j'en ai ajouté une autre (n° 10), dont le texte se trouve dans le *S'ubh' al-a's^h^a*, ainsi qu'il sera dit plus bas.

lui en attribuer deux autres : la dizième, dont j'ai emprunté le texte au *S'ubh' al-a'^{s}^{h}á* d'al-Qalqas^{h}andî, qui ne mentionne pas son rédacteur, et la onzième, qu'une lacune prive de son début dans le manuscrit utilisé. Trois autres lettres sont du frère du secrétaire précédent, Abû 'Aqîl Ibn 'At'îya; trois, d'Abu 'l-H'asan Ibn 'Aiyâs^{h}; une, d'Abu 'l-H'akam Ibn al-Murk^{h}î; deux, d'Abu 'l-Qâsim al-Qâlami; neuf, d'Abu 'l-Fad'l Ibn Mah's^{h}ara; les trois dernières enfin, d'Abû 'Abd Allâh Ibn 'Aiyâs^{h}.

Les noms de presque tous ces secrétaires sont mentionnés avec plus ou moins de détails par les chroniqueurs qui ont retracé l'histoire des Almohades; on complètera les indications qu'ils fournissent par celles qu'on peut trouver dans les répertoires biographiques pour retracer la carrière de chacun de ces fonctionnaires.

Le premier d'entre eux, Abû Ja'far Ibn 'At'îya, est de beaucoup le plus connu et le plus célèbre. Sa fortune, aussi brève qu'éclatante, qui le conduisit au faîte des honneurs avant de s'écrouler brusquement, dans des circonstances tragiques, rappelle, avant lui, celle du confident d'al-Mu'tamid de Séville, Ibn 'Ammâr, et, après lui, celle de l'homme d'Etat et écrivain grenadin Lisân ad-dîn Ibn al-K^{h}at'îb. Pour marquer les principales étapes de sa rapide carrière, il importe de faire un choix parmi les renseignements, pas toujours concordants, que nous ont transmis ses biographes (12).

Abû Ja'far Ah'mad b. Ja'far b. Muh'ammad Ibn 'At'îya al-Qud'â'î appartenait à une famille d'origine arabe établie en Espagne orientale, d'abord à Cambrils, petit port du littoral méditerranéen entre Tarragone et Tortosa, puis à Dénia. Son père, Abû Ah'mad Ja'far, imitant l'exemple de nombreux lettrés musulmans de la Péninsule ibérique venus au Maroc au début du XIIe siècle afin de s'y faire pourvoir de postes par les Almoravides, quitta son pays natal pour se fixer à Marrakech, où il devint secrétaire à la cour du souverain 'Alî b. Yûsuf. C'est dans cette ville qu'Abû Ja'far naquit, en 516 (1122-23), et qu'il fit ses études, afin d'entrer lui aussi dans l'administration almoravide. A la mort de 'Alî b. Yûsuf, en 537 (1143), son successeur, Tâs^{h}ufîn, garda à son service Abû Ah'mad Ibn 'At'îya et son fils; celui-ci, alors âgé d'à peine un peu plus de vingt ans, avait, quelque temps auparavant, été nommé dans les bureaux de la chancellerie royale de Marrakech et y occupait un emploi subalterne. Il ne tarda pas à se faire remarquer pour sa culture étendue et son talent de secrétaire, et Tâs^{h}ufîn l'allia à la famille régnante en lui accordant la main de sa propre nièce, une

(12) Une bibliographie complète d'Abû Ja'far Ibn 'At'îya a été fournie par H. Pérès, *La poésie à Fès sous les Almoravides et les Almohades*, dans *Hespéris*, t. XVIII, 1934, p. 25, note 1. Il convient d'y ajouter al-Maqqarî, *Nafh' at'-t'îb*, éd. de Bûlâq, t. III, p. 1-3 suiv. et 'Abbâs b. Ibrâhim al-Marrâkus^{h}î, *al-I'lâm bi-man h'all bi-Marrâkus^{h} wa-Ag^{h}mât min al-a'lâm*, t. I, Fès, 1936, pp. 215-223. Les renseignements essentiels sont donnés par Ibn al-Abbâr et Ibn al-K^{h}at'îb.

fille de son frère aîné Abû Bakr b. 'Alî b. Yûsuf, qui venait de mourir, et d'une femme appelée as'-S'ah'râwîya, « la Saharienne ». En épousant cette princesse, Abû Ja'far Ibn 'At'îya devenait le beau-frère d'un jeune et valeureux émir almoravide, Yah'yâ Ibn as'-S'ah'râwîya, et un avenir fort brillant lui eût été assuré si le régime lamtûnien avait pu se maintenir; mais, à cette époque, il chancelait déjà sous les coups répétés de la révolte almohade. En 539 (1145), Tâs^{h}ufîn allait trouver une mort tragique aux environs d'Oran. L'année suivante, le père d'Abû Ja'far, Abû Ah'mad, tomba au cours d'une rencontre entre les mains des Almohades et fut fait prisonnier. 'Abd al-Mu'min lui fit grâce de la vie, et il fut emmené dans l'armée qui se portait au siège de Fès. Devant cette ville, Abû Ah'mad tenta de s'échapper et d'aller rejoindre les Almoravides. Mal lui en prit : il fut rejoint et ramené devant 'Abd al-Mu'min qui, cette fois, demeura sourd à ses supplications et le fit mettre à mort. Au cours de cette période si néfaste pour les armes almoravides, le jeune Abû Ja'far ne demeura pas inactif. De la région d'Oran, où il avait accompagné son malheureux souverain Tâs^{h}ufîn, il fut chargé par ce dernier de ramener à Marrakech son jeune fils, le prince héritier Ibrâhîm. Il accomplit sa mission et se trouvait encore dans la capitale quand celle-ci tomba au pouvoir des Almohades, en s^{h}awwâl 541 (mars-avril 1147). Le prince Ibrâhîm était mort et le pouvoir était revenu à un frère de Tâs^{h}ufîn encore presque enfant, Ish'âq, qui fut exécuté par les vainqueurs. Ce fut par miracle qu'Abû Ja'far alors échappa à la mort. Le secrétaire d'Etat almoravide, qui avait tout juste vingt-cinq ans, prit la fuite à temps, ou bien encore, si l'on en croit Ibn K^{h}aldûn, « fut compris dans le nombre des prisonniers auxquels 'Abd al-Mu'min accorda une amnistie ». De toute façon, ce n'était pas le moment de chercher à se faire valoir. Ibn 'At'îya se hâta de s'enrôler dans un corps d'archers, en profitant de son habileté de tireur, et c'est ainsi qu'il prit part, à la fin de la même année 541 (mai 1147) à l'expédition qui, sous les ordres du chef almohade Abû H'afs' 'Umar Intî, alla réduire dans l'extrême-Sud du Maroc le rebelle 'Umar Ibn al-K^{h}aiyât' Bûyâkandî, qui s'était donné à Mâssa pour le nouveau Mahdî. Cette expédition fut rapidement menée à bien, et quand Abû H'afs' voulut rendre compte de sa victoire au souverain 'Abd al-Mu'min, ce fut Abû Ja'far Ibn 'Atîya qui, après s'être fait connaître, fut chargé de rédiger le message.

'Abd al-Mu'min trouva la lettre qui lui annonçait la défaite du rebelle si bien écrite qu'il s'informa du nom de son rédacteur. Ce fut le point de départ de la nouvelle fortune d'Ibn 'At'îya. Convoqué par le souverain, il entra à son service en qualité de secrétaire, et il se distingua si bien qu'il ne tarda pas à être chargé en même temps de fonctions d'autorité et à recevoir le titre de vizir, seulement accordé à quelques rares privilégiés, en plus d'Abû H'afs' Intî. Ibn K^{h}aldûn va même jusqu'à avancer qu'Ibn 'At'îya

« fit alors sentir son autorité jusqu'aux bornes de l'empire; il commanda à des corps d'armée, il amassa des trésors qu'il répandit ensuite avec profusion, et parvint enfin à un degré de faveur auprès du sultan que personne, sous cette dynastie, n'atteignit jamais depuis. »

La faveur grandissante dont jouit alors Ibn 'At'îya n'allait guère durer plus de dix ans. Quand, en 551 (1156), 'Abd al-Mu'min nomma ses fils gouverneurs des provinces de son immense empire, le prince Abû Ya'qûb Yûsuf, qui devait plus tard lui succéder sur le trône, fut désigné pour le poste de Séville. Le vizir Abû Ja'far l'accompagna en Espagne et tous deux prirent part à l'expédition qui aboutit à la délivrance d'Alméria, que les Chrétiens occupaient depuis dix ans. Ibn 'At'îya gagna ensuite Séville avec le nouveau gouverneur et entreprit avec lui des campagnes victorieuses contre les rebelles de l'Algarve. Ces succès n'empêchèrent pas les envieux et les détracteurs de profiter de l'absence du vizir pour essayer de le perdre et lui faire du tort auprès du souverain. On arriva à le compromettre, en lui attribuant, peut-être d'ailleurs sans raison, une attitude peu loyale à l'égard du régime. Son beau-frère, Yah'yâ Ibn as'-S'ah'râwîya, avait continué, longtemps après la prise de Marrakech, à mener la lutte contre les Almohades à l'intérieur du Maroc. Ce ne fut qu'en 550 (1155) qu'il fit enfin sa soumission à 'Abd al-Mu'min, qui lui envoya son sabre en même temps qu'un message de pardon (13). Yah'yâ fixa sa résidence à Marrakech, où il devint le chef des Almoravides ralliés à la cause almohade. Mais, l'année suivante, 'Abd al-Mu'min fut prévenu que Yah'yâ prenait une attitude douteuse, et, avant de sévir, il ordonna une enquête. Yah'yâ aurait alors été renseigné par son beau-frère Ibn 'At'îya, dans le plus grand secret, sur les intentions du souverain et engagé à aller se réfugier dans l'île de Majorque, demeurée encore une possession almoravide. Mais le prince lamtûnien n'eut pas le temps de suivre le conseil de son beau-frère. Arrêté sur l'ordre de 'Abd al-Mu'min, il fut jeté dans un cachot, d'où il ne sortit plus vivant.

A Séville, Abû Ja'far Ibn 'At'îya put être mis au courant des accusations qui pesaient sur son compte. Il se hâta alors de rentrer à Marrakech, mais, à peine arrivé, il fut arrêté et incarcéré, ainsi que son jeune frère Abû 'Aqîl. 'Abd al-Mu'min, qui s'apprêtait alors à aller en visite pieuse au tombeau du Mahdî, à Tînmallal, emmena les deux prisonniers dans sa suite, mais, pendant tout son voyage, il demeura sourd à leurs demandes de pardon et aux suppliques éloquentes, en vers et en prose, que lui faisait parvenir Abû Ja'far. Sur la route du retour, et avant de parvenir dans sa capitale, le souverain donna un ordre : « face à la localité de Tâg^{h}mart, non loin du château-fort, sur un terrain boisé situé à proximité d'une saline qui se

(13) Cf. mes *Documents inédits d'histoire almohade*, texte p. 120, trad. p. 200.

trouve là », précise Ibn al-Kʰat'îb, les deux frères furent mis à mort; c'était l'avant-dernier jour du mois de s'afar de l'année 553 [31 mars 1158] (14).

On ne dira qu'un mot maintenant en ce qui concerne le frère d'Abû Ja'far, qui partagea le sort tragique de son aîné. Il s'appelait 'At'îya, mais on le désignait surtout, suivant l'usage du temps, sous sa *kunya* d'Abû 'Aqîl. Il était né vers 530 (1153-36) et avait à peine vingt-trois ans quand il fut exécuté (15). Il laissa un fils, Abu 'l-Majd 'Aqîl, né vers 541 (1153-54), qui devint par la suite un lettré assez notoire et mourut en l'année 608 [1211-12] (16).

Abu 'l-H'asan 'Abd al-Malik b. Aiyâsʰ' b. Faraj' b. 'Abd al-Malik b. Hârûn al-Azdî (17) fut, vers la fin du règne de 'Abd al-Mu'min, au service de ce souverain, puis à celui de son fils Abû Ya'qûb Yûsuf. Son père, qui était originaire d'Evora, au Portugal, était venu s'installer à Cordoue, où il devint imâm d'un oratoire de quartier et professeur à la mosquée-cathédrale, avant de mourir vers 540 [1145] (18). 'Abd al-Malik Ibn 'Aiyâsʰ, à Cordoue également, devint secrétaire des Banû H'amdîn, au cours de la période où ces cadis, devant la carence almoravide, s'arrogèrent le pouvoir dans l'ancienne capitale des Umaiyades. Par la suite, il entra dans la chancellerie des Almohades. Ce personnage, qui était d'une dévotion exemplaire, qui lui valut le surnom de *zâhid*, avait des connaissances littéraires très étendues et un grand talent de calligraphe. Il mourut en 568 (1172-73), non sans avoir acquis une brillante situation de fortune et s'être quelque peu écarté de la règle d'austérité qui avait contribué à sa réputation.

Le secrétaire suivant, Abu 'l-H'akam 'Alî b. Muh'ammad b. 'Abd al-Malik b. 'Abd al-'Azîz al-Lakʰmî, connu sous le surnom d'Ibn al-Murkʰî (19), était lui aussi d'origine andalouse. C'était le fils d'un Sévillan venu s'installer à Cordoue. Abu 'l-H'akam ne semble pas être demeuré longtemps au service de 'Abd al-Mu'min : il ne figure pas dans la liste des secrétaires de

(14) Dans son article déjà cité (cf. *supra*, note 12), M. Pérès s'appuie sur deux vers du poète Ibn H'abûs, cités par le *Zâd al-musâfir* de S'afwân b. Idrîs, pour avancer qu'Ibn 'At'îya fomenta peut-être un complot contre 'Abd al-Mu'min et que ce fut là la cause de sa perte. On ne peut que louer sa prudence contre une « accusation d'un poète à gages ». Je ne saisis pas la portée de la discussion qui suit sur le titre d'Andalou donné par Ibn H'abûs à Ibn 'At'îya : les Arabes d'Espagne, tout comme les *muwalladûn*, se déclaraient des « andalous » et l'étaient véritablement; jamais cette appellation ne fut réservée aux seuls Musulmans espagnols d'origine chrétienne.

(15) Les seuls renseignements précis qu'on possède sur Abû 'Aqîl sont fournis à propos de son frère. Ibn al-Abbâr est le seul à indiquer l'âge qu'il avait quand il fut exécuté.

(16) Sur ce personnage, cf. Ibn az-Zubair, *S'ilat as'-S'ila*, n° 313; Ibn al-Abbâr, *Takmilat as'-S'ila*, n° 1946.

(17) Cf. Ibn al-Abbâr, *Takmilat as'-S'ila*, n° 1721; S'afwân b. Idrîs, *Zâd al-musâfir*, éd. Mahdad, Beirout, 1939, n° 45 et note 4.

(18) Cf. Ibn al-Abbâr, *Takmilat as'-S'ila*, n° 309.

(19) Cf. Ibn az-Zubair, *S'ilat as'-S'ila*, n° 216; Ibn al-Abbâr, *Takmilat as'-S'ila*, n° 1872.

ce souverain que 'Abd al-Wâh'id al-Marrâkus'î donne dans son *Mu'jib*. En tout cas, il l'accompagna dans l'expédition en Ifrîqiya qui aboutit, en 554 (1159), à la prise de Gafsa; c'est lui qui, en effet, rédigea la missive circulaire (n° 20 de mon édition) annonçant la chute de cette place. Il semble avoir ensuite résigné ses fonctions à la chancellerie almohade pour se consacrer à l'enseignement à Séville : il y donnait encore des cours en 580 (1184-85).

Aux quatre secrétaires andalous qui précèdent, vont maintenant succéder deux Africains, l'un et l'autre originaires de Bougie, la capitale h'ammâdite conquise par les Almohades en 547 (1152). Sur le premier d'entre eux, Abu 'l-Qasîm b. 'Abd ar-Rah'mân al-Qâlamî, les renseignements font à peu près défaut, et je ne suis pas arrivé à retrouver sa notice dans les répertoires biographiques qui traitent des personnages connus de cette époque. Le seul auteur qui en parle est 'Abd al-Wâh'id al-Marrâkus'î dans son *Mu'jib* (20) : il le cite au nombre des secrétaires de chancellerie de 'Abd al-Mu'min et d'Abû Ya'qûb Yûsuf et déclare, à propos d'Abû Ja'far Ibn 'At'îya, que celui-ci avait cumulé les fonctions de secrétaire et de vizir jusqu'au moment de la prise de Bougie; 'Abd al-Mu'min choisit alors comme secrétaire un habitant de cette ville, qui était un *kâtib* réputé, Abû 'l-Qâsim al-Qâlamî. Plus loin, le même historien précise que ce secrétaire de Bougie était originaire d'un hameau de la circonscription de cette ville, Qâlam (21).

On est par contre mieux renseigné sur l'autre secrétaire de Bougie, Abu 'l-Fad'l Ja'far b. Muh'ammad b. 'Alî b. T'âhir b. Tamîm al-Qaîsi, connu sous le nom d'Ibn Mah's'ara (22). Sa famille était originaire de la Qal'a des Banû H'ammâd. Il naquit, en 541 (1146-47) ou un peu auparavant, à Bougie, où son père exerça la charge de cadi. Quand, en 568 (1172-73), Abû Ya'qûb Yûsuf voulut remplacer son secrétaire d'Etat, Abu 'l-H'asan Ibn 'Aiyâs', qui venait de mourir, il porta son choix, après avoir pris conseil de l'émir des Riyâh' Mas'ûd b. Sult'ân, sur Abu 'l-Fad'l Ibn Mah's'ara, qu'il fit venir de Bougie à Marrakech. Dans la capitale almohade, on s'extasia sur les connaissances du nouveau fonctionnaire, qui bientôt sut gagner l'entière confiance du souverain. Il conserva ses fonctions de *kâtib as-sirr* sous les règnes des deux successeurs d'Abû Ya'qûb Yûsuf, jusqu'à sa mort, en 598 (1201-02).

(20) Cf. 'Abd al-Wâh'id al-Marrakus'î, *Mu'jib*, éd. Dozy, pp. 142, 143, 176; trad. Fagnan, pp. 173, 174, 175, 211.

(21) S'agit-il d'une localité de la région de Bougie, ou plus simplement de l'actuelle Guelma, la *Calama* des Romains ?

(22) *Cf.* al-G'ubrînî, *'Unwân ad-dirâya*, éd. Bencheneb, Alger, 1910, pp. 30-32. Le *Rawd' al-Qirt'âs* cite son nom avec éloges parmi ceux des secrétaires d'Abû Ya'qûb Yûsuf et ajoute qu'il fut par la suite au service de Ya'qûb al-Mans'ûr et de Muh'ammad an-Nâs'ir. On trouve dans la *S'ilat as'-S'ila* d'Ibn az-Zubair une biographie du frère de ce secrétaire, Abu 'l-H'asan 'Alî Ibn Mah's'ara.

Le dernier secrétaire de la série, Abû 'Abd Allâh Ibn 'Aiyâsh, est de nouveau un personnage d'origine andalouse. Malgré la similitude de leurs noms de famille, aucun lien de parenté ne le rattachait à Abu 'l-H'asan Ibn 'Aiyâsh. Il s'appelait exactement Abû 'Abd Allâh Muh'ammad b. 'Abd al-'Azîz b. 'Abd ar-Rah'mân b. 'Ubaid Allâh Ibn 'Aiyâsh at-Tujîbî et appartenait à une famille arabe originaire de Purchena, une bourgade de la région d'Alméria, où il naquit en 550 (1155-56). On dispose sur cet Ibn 'Aiyâsh d'assez nombreux renseignements (23). Ibn al-Abbâr, qui vante ses dons littéraires, son talent de poète et son éloquence, dit qu'il fut nommé secrétaire de chancellerie en 586 (1190). Il conserva cette fonction jusqu'à sa mort, qui survint à Marrakech dans la dernière décade du mois de jumâdâ II 618 (août 1221). Ibn al-Khat'ib, qui utilise dans sa notice sur Ibn 'Aiyâsh celle qu'Ibn 'Abd al-Malik al-Marrâkushî avait déjà consacrée à ce secrétaire dans son *Kitâb adh-Dhail wa-t-Takmila*, n'est pas moins élogieux sur son compte: il fut, précise-t-il, chef du secrétariat d'Etat (*s'âh'ib al-qalam al-'alâ*) sous al-Mans'ûr et son fils an-Nâs'ir. Il ne parlait qu'une langue extrêmement choisie et employait à dessein des termes si rares, même avec son entourage domestique, que seuls de fins lettrés auraient pu le comprendre (24).

II

Le protocole et le formulaire des lettres almohades

Une date décisive fut marquée, on le sait, dans l'histoire sociale de l'Occident musulman au moyen âge, par la constitution de l'empire almohade. Basant son activité sur l'urgence et la nécessité d'une réforme profonde, à la fois religieuse et morale, de l'état de choses qui prévalait alors dans le Maghrib et l'Espagne des Almoravides, le mouvement déclanché par Ibn Tûmart et ses disciples se devait d'introduire des innovations dans la plupart des institutions d'Etat, telles qu'elles fonctionnaient jusque-là, en même temps que dans la règle de vie des sujets du nouvel empire. Ces innovations ne furent pas, bien entendu, toujours improvisées; elles furent en général adoptées progressivement, à partir du moment où une période de stabilisation politique succéda aux années troublées de la conquête et de la pacification des anciennes possessions almoravides. Les réformes almohades allaient affecter surtout l'organisation centrale et provinciale de l'empire, en

(23) Cf. Ibn al-Abbâr, *Takmilat as'-S'ila*, n° 952; *I'tâb al-kuttâb*, ms. 409 de Rabat, n° 70; S'afwân b. Idrîs, *Zâd al-musâfir*, n° 46, pp. 94-95; Ibn al-Khat'ib, *Ih'ât'a*, ms. 1673 de l'Escurial, pp. 50-52.

(24) On trouvera une partie des indications qui précèdent sur ces secrétaires almohades dans l'introduction en arabe qui figure en tête de mon édition.

modifiant dans une certaine mesure la hiérarchie des classes sociales et en réservant les postes les plus importants aux pionniers du mouvement et aux ralliés les plus notoires. Ce fut plus tard que 'Abd al-Mu'min se décida à adopter, d'ailleurs avec prudence, une attitude plus conforme aux intérêts et à l'avenir de la dynastie qu'il venait de fonder, en associant aux Almohades de la première heure ses propres fils, qu'il pourvut alors de gouvernements importants dans les provinces de son empire.

Ce n'est point le lieu de s'étendre ici sur les particularités de l'organisation du mak'zen almohade, organisation sur laquelle des sources nouvelles — notamment celles qui figurent dans mes *Documents inédits d'histoire almohade* — ont déjà apporté toute une série de précisions du plus haut intérêt. Il y a quelques années, avec sa perspicacité coutumière, M. Gaudefroy-Demombynes en a amorcé l'étude à propos des renseignements apportés par Ibn Fad'l Allâh al-'Umarî sur le mak'zen des H'afs'ides, lesquels furent, on le sait, à la fin du moyen âge, les héritiers spirituels de l'empire almohade en Ifrîqiya (25).

La réforme administrative décidée par 'Abd al-Mu'min devait avoir plusieurs répercussions de détail, qui affectèrent la politique fiscale et monétaire, et, dans les chancelleries mêmes, le formulaire de la titulature souveraine et le libellé de la correspondance officielle.

Sur cette réforme elle-même, on en est surtout réduit à de simples conjectures. Pas plus que les Almoravides, les Almohades ne furent à même de se passer d'employer, pour le personnel de leurs bureaux, les lettrés, pour la plupart d'origine andalouse, qui avaient afflué au Maroc à partir du moment où Marrakech était devenue le siège du pouvoir central et la capitale politique, sinon intellectuelle, de l'empire hispano-mag'ribin. On a vu que le secrétaire d'Etat de 'Abd al-Mu'min, Ibn 'At'îya, était non seulement un arabe espagnol, mais aussi qu'il avait servi dans la même qualité les derniers souverains almoravides. Les anciens fonctionnaires de la chancellerie lamtûnienne, une fois passés au service des nouveaux maîtres du pays, ne purent que se plier aux règles d'administration et de correspondance qui leur furent imposées. Peu à peu, l'organisation du mak'zen almohade prit sa forme définitive, telle que plus tard les H'afs'ides allaient pieusement la conserver, après la chute de la dynastie mu'minite au Maroc et en Espagne. Les Mérinides, puis les dynasties chérifiennes de Sa'diens et 'Alawides devaient à leur tour en adopter l'essentiel : il n'est pas difficile de retrouver, après plusieurs siècles, la marque almohade dans la tradition mak'zénienne du Maroc contemporain.

(25) Ibn Fad'l Allâh al-'Umari, *Masâlik al-abs'âr*, I, L'Afrique, moins l'Egypte, trad. Gaudefroy-Demombynes, Paris, 1927.

En ce qui concerne plus spécialement le sujet qui nous occupe ici, le protocole et le formulaire des correspondances officielles, un moyen de comparaison est fourni par l'existence, dans le recueil même que nous avons utilisé, d'un certain nombre de lettres almoravides, à la vérité toutes fort courtes et ne présentant pas dès lors le caractère de missives-circulaires largement développées et rédigées suivant un plan strict et imposé. Ce sont évidemment les trente-sept lettres almohades elles-mêmes qui, grâce à leur échelonnement dans le temps, permettront de dégager les règles de ce protocole et l'essentiel de ce formulaire et de constater l'adoption, à certaines époques, de cadres modifiés ou de formules inédites. Avant d'entamer cette étude directe, il importe encore de rechercher si, dans les manuels d'*âdâb* ou les ouvrages généraux dont nous disposons, une place a été faite à la description des caractéristiques techniques de la correspondance des Almohades.

Les renseignements que l'on trouve à ce sujet dans le *S'ubh' al-a'sʰâ* d'al-Qalqasʰandî sont de deux sortes : ils concernent, d'une part, l'aspect matériel de la missive almohade; d'autre part, les règles qui devaient présider à sa rédaction. Quant à Ibn Kʰaldûn, on verra qu'il fournit surtout des indications, d'ailleurs précieuses, sur le signe de validation (*'alâma*) employé par les Almohades et qui était destiné à authentifier les documents officiels établis à leur nom. Le texte le plus important au témoignage duquel on recourra enfin, est encore inédit : il figure dans un manuscrit de ma collection; c'est un petit manuel de fonctionnaire de cour, malheureusement acéphale, rédigé dans la première moitié du VIIᵉ siècle H. (XIIIᵉ siècle J.-C.) par le propre arrière-grand-père du grand Ibn Kʰaldûn, Abû Bakr b. al-H'asan b. Muh'ammad Ibn Kʰaldûn, qui fut au service du h'afs'ide Abû Zakarîyâ' et composa cet ouvrage sous le règne de ce prince, c'est-à-dire avant l'année 647 [1249] (26).

Le passage du *S'ubh' al-a'sʰâ* qui a trait à la description matérielle des lettres officielles almohades a déjà été signalé et traduit par Mgr Tisserant et M. Wiet dans leur étude sur la lettre d'al-Murtad'â au pape Innocent IV: il illustre en effet d'une façon remarquable la reproduction photographique du document qui accompagne cette étude. On renverra le lecteur à la traduction qu'ils ont donnée de ce passage (27), en se bornant à ajouter que cette description si précise vaut à la fois pour les lettres almohades et pour tous les documents postérieurs rédigés dans les chancelleries de l'Occident musulman. Il suffirait, pour s'en convaincre, de jeter un simple coup d'œil, par exemple, sur les lettres nas'rides, mérinides et h'afs'ides des archives

(26) Cf. l'autobiographie d'Ibn Kʰaldûn, en tête de la traduction des *Prolégomènes*, nouv. éd. Paris, 1934, t. I, p. XVI.

(27) Cf. pp. 27-28. Texte arabe. *S'ubh'*, t. VIII, pp. 78-79.

de la Couronne d'Aragon et sur les nombreux documents sa'diens qui ont été reproduits dans les *Sources inédites de l'histoire du Maroc* par les regrettés H. de Castries et P. de Cenival.

Examinons maintenant l'autre passage du *S'ubh' al-a'sʰâ*, relatif au cadre traditionnel dans lequel il était de règle d'enfermer le texte de la missive almohade (28). Après avoir déclaré qu'il n'a trouvé à citer aucune lettre officielle rédigée au nom des califes umaiyades d'Espagne, al-Qalqasʰandî en arrive « aux lettres émanant des califes almohades, sectateurs de la doctrine du Mahdî Ibn Tûmart, et dont les héritiers (*baqâyâ*) sont actuellement passés à Tunis et dans le reste de l'Ifrîqiya ». Il déclare alors que ces lettres peuvent présenter deux modes (*uslûb*) d'intitulé. Le premier consiste à faire commencer la missive par la formule « D'un Tel à Tel » (*min fulân ilâ fulân*) ; le second, par la formule : « Et ensuite » (*ammâ ba'd*). A l'appui de cette constatation, il cite in-extenso, pour la première formule, la lettre de 'Abd al-Mu'min à Ibn Mardʰanisʰ (nº 10 de mon recueil) ; pour la seconde, une lettre du h'afs'ide al-Mustans'ir. Voici par ailleurs ce que le même auteur dit du premier mode d'intitulé, en ajoutant, à propos du second, que la suite des formules y est identique à partir de la mention « Et ensuite » (*ba'diya*) : « La règle (*rasm*) était que l'on commençât par dire : « De l'émir des Croyants à un Tel », mention suivie des invocations adéquates en faveur du prince (*wa-yud'â lahu bi-mâ inâsibuhu*), « à un Tel » (*ilâ Fulân*), mention suivie des invocations jugées opportunes en faveur du destinataire. On introduisait ensuite la formule de salutation (*salâm*) ; puis la formule « Et ensuite » (*ba'dîya*) ; puis, celle de la louange de la divinité (*tah'mid*), puis, celle de la bénédiction sur le Prophète (*s'alât*), puis, celle de l'invocation de l'agrément divin (*tard'îya*) sur les Compagnons du Prophète et sur l'imâm des Almohades, le Mahdî. On entamait ensuite le sujet de la lettre proprement dite (*maqs'ûd*). Et l'on terminait (*yukʰtam*) par la formule de salutation (*salâm*). Le secrétaire, dans le style direct, devait employer la première personne du pluriel quand il s'agissait du calife (*nûn al-jam'*), et la deuxième personne du pluriel (*mîm al-jam'*) en s'adressant au destinataire. »

Ces indications fournies par al-Qalqasʰandî, qui, dans leur ensemble, sont exactes, n'offrent pourtant la précision de celles qui figurent dans le manuscrit d'*âdâb* d'Abû Bakr Ibn Kʰaldûn. Celui-ci consacre en effet le dix-septième chapitre de son petit ouvrage à ce qu'il appelle des « modèles de lettres » (*amtʰilat al-mukʰât'abât*) et y énonce notamment les règles, en vigueur à son époque, concernant la rédaction des en-tête, tant pour les

(28) Cf. *S'ubh'*, t. VI, p. 443 suiv.

correspondances adressées au souverain que pour les documents qui émanent de ses bureaux. Pour ces derniers, il fournit le schéma suivant :

من فلان — باللقب — أمير المؤمنين بن أمير المؤمنين .... — تعدّ آباءه الخُلفاء إذا لم تذكُر اللقب فإن ذكرتَه جعلْتَهم جملة ؛ وذكْرُ اللقب أحسن في الحالَيْن . ثمّ تقول : أيّدهم الله بنصره وأمدّهم بمعونته ؛ الى الشيخ أبي فلان — أو الى أبي فلان — أو الى الاشياخ والاعيان والكافّة من بني فلان — أدام الله كرامتهم وتوفيقهم بتقواه ! سلامٌ عليكم ورحمة الله تعالى وبركاتُه ! أمّا بعد حمد الله .... وبعد تمام الصّدْر تكون منه الوصيّة بتقوى الله وبما يجب . هذا إذا كان كتاباً ؛ وإذ كان صكّا — ويسمّى الآن ظهيراً — فلا يكون فيه صَدْرٌ ولا وصيّة ولا اسم المكان الذي كُتب منه .

« D'un Tel », avec le surnom honorifique (*laqab*), « émir des Croyants. fils de l'émir des Croyants » — et l'on dénombre ainsi ceux de ses ascendants qui exercèrent le califat, si l'on ne veut pas mentionner les laqabs de chacun; si, au contraire, on les mentionne, il faut alors les mentionner tous; de toute façon, la mention des laqabs est préférable. On dit ensuite : « Veuille Allâh les secourir de Son aide et les soutenir de Son assistance ! » Puis : « Au s^h^aik^h^ Abû X », ou bien : « A Abû X », ou bien : « Aux s^h^aik^h^s, aux notables et à la totalité des Banû X — qu'Allâh fasse durer leur illustration et l'assistance que leur vaut la piété qu'ils Lui témoignent ! Salut sur vous, et miséricorde d'Allâh très-Haut, et Ses bénédictions ! » Vient ensuite la formule : « En suite de la louange d'Allâh... », qui forme l'entrée en matière (*s'adr*) de la lettre. Une fois le *s'adr* terminé, le secrétaire doit prescrire au destinataire, de la part du souverain, d'avoir à craindre Allâh et lui faire à ce sujet les recommandations nécessaires. Cela, s'il s'agit d'une lettre missive (*kitâb*). S'il s'agit d'un rescrit (*s'akk*) — ce qu'on appelle aujourd'hui un *z'ahîr* — on ne fait figurer ni le *s'adr*, ni la recommandation, ni la mention du lieu d'origine du document. »

Abû Bakr Ibn K^h^aldûn donne également le texte des formules d'en-tête pour les principales catégories de destinataires des missives royales; ces formules variant bien entendu suivant la naissance, le rang et la personnalité de chacun. Il cite successivement celles qu'il faut utiliser pour les saiyids, c'est-à-dire les princes de la famille régnante, pour les s^h^aik^h^s almohades, les h'âfiz's, les fonctionnaires (*'ummâl*), les simples sujets du souverain (*ra'iya*), et enfin les infidèles (*kuffâr*).

Le cadre schématique fourni par l'ouvrage d'Abû Bakr Ibn Kʰaldûn, à l'époque des premiers H'afs'ides, coïncide en tous points, on va le voir, avec celui des documents almohades plus anciens qui figurent dans le recueil que nous venons de publier. L'étude comparative de ces documents eux-mêmes permet d'y constater l'existence des éléments permanents dont voici l'analyse :

1° *Désignation du souverain au nom duquel la missive est expédiée et du ou des destinataires*: Le souverain n'est jamais nommé par son nom, sa *kunya* ou son *laqab* honorifique; il est toujours désigné uniquement par son titre souverain d' « émir des Croyants » (*amîr al-mu'minîn*). La simple mention *amîr al-mu'minîn* s'applique à 'Abd al-Mu'min; à partir du moment où il adopte le titre califien, Abû Ya'qûb Yûsuf est *amîr al-mu'minîn ibn amîr al-mu'minîn;* Ya'qûb al-Mans'ûr est *amîr al-mu'minîn ibn amîr al-mu'minîn ibn amîr al-mu'minîn,* etc. Cette règle ne souffre à peu près aucune exception.

La mention du souverain, sous la forme qui vient d'être décrite, est toujours suivie de la formule propitiatoire, au singulier, pour 'Abd al-Mu'min, au pluriel, pour ses successeurs : *aiyadahu* (*aiyadahum*) *Allâh bi-nas'rihi wa-amaddahu* (*amaddahum*) *bi-ma'ûnatihi,* c'est-à-dire: « Veuille Allâh le (les) secourir de Son aide et le (les) soutenir de Son assistance ! »

Vient ensuite l'indication du ou des destinataires, introduite par la préposition *ilâ,* « à ». S'il s'agit d'une lettre circulaire destinée à être communiquée, par une lecture publique, du haut de la chaire de la grande-mosquée, à la population d'une ville, il est toujours tenu compte de l'ordre de préséance suivant : en premier lieu, sont nommés les t'âlibs, ou représentants directs de l'autorité souveraine, qui, dans la hiérarchie almohade primitive, prenaient place immédiatement à la suite des membres des assemblées des « Dix » et des « Cinquante »; viennent ensuite, le cas échéant, les h'âfiz's (ou candidats t'âlibs) et les autres Almohades présents dans la ville en question; ensuite, les sʰaikʰs habitant normalement cette même ville, puis les notables (*a'yân*), enfiin le reste de la population (*kâffa*); le tout est suivi du nom de la ville elle-même.

Cette indication du ou des destinataires est à son tour accompagnée d'une invocation comprenant une ou plusieurs périodes rythmées, dont il est de règle que la première se termine par l'expression *bi-taqwâhu* : exactement comme l'a indiqué pour les lettres h'afs'ides Abû Bakr Ibn Kʰaldûn.

Vient ensuite la formule de salutation consacrée : *salâmun 'alaikum, wa-rah'matu 'llâh, wa-barakâtuhu,* « salut sur vous, et miséricorde d'Allâh, et Ses bénédictions ! »

2° *Doxologie* : Elle est à peu près en permanence introduite par l'expression: *ammá ba'du, fa'inná nah'madu ilaikum Allâh allad'i...*, « ensuite, nous exprimons à votre intention la louange d'Allâh qui... » C'est le début de la *h'amdala* ou *tah'mîd*, suivie de la *tas'liya* ou *s'alât* (bénédictions sur le Prophète, sa famille et ses Compagnons). Vient ensuite l'invocation (*rid'á* ou *tard'iya*) en faveur du Mahdî Ibn Tûmart, et, à partir du second souverain almohade, en faveur de chacun des membres de la dynastie qui ont régné.

3° *Entrée en matière* (*s'adr*) : C'est le plus souvent à partir du *s'adr*, remarquons-le en passant, que des auteurs qui reproduisent des missives officielles commencent leur citation. Ce *s'adr* est introduit par la formule : *wa-h'âd'â kitâbunâ ilaikum*, ou encore *wa-kitâbunâ ilaikum*, ou encore *wa-innâ katabnâhu ilaikum*, c'est-à-dire : « Voici la lettre que nous vous adressons. » Cette formule est toujours suivie d'une invocation en faveur du ou des destinataires; celle-ci est le plus souvent introduite par l'expression: *katabakum Allâh mimman...* ou *kataba 'llâh lakum* (29). Vient ensuite l'indication du lieu de rédaction de la missive: *min h'ad'rat..., min dak'il..., min k'ârij, min manzil al-Muwah'h'idîn bi-...*, etc. Le nom de la ville, si c'est une possession almohade, est suivie de l'eulogie *h'arasahâ 'llâh*, « Qu'Allâh la garde ! » S'il s'agit d'une ville assiégée, on emploie la formule *fatah'ahâ 'llâh*, ou *mahhadahâ 'llâh;* s'il s'agit d'une ville au pouvoir de l'ennemi, la formule *a'âdahâ 'llâh*. A la suite, introduite par l'expression *wa-qad*, vient une série de phrases qui constituent généralement une action de grâces à la divinité.

4° *Corps de la lettre* : Il se compose d'un texte de longueur évidemment variable, suivant l'importance de la nouvelle à communiquer. Le début de chaque paragraphe se reconnaît en général au changement de rime des périodes.

5° *Conclusion* : Elle est parfois amenée par la formule *wa-'ala 'l-jumla faqad...*; mais, le plus souvent, elle débute par la phrase *wa-a'lamnâkum bi-d'âlik*, « et nous vous avons informé de cela », ou une expression analogue. Elle prend fin normalement par l'affirmation de l'unicité divine, suivie de la formule de salut (*wa 's-salâmu 'alaikum wa-rah'matu 'llâh wa-barakâtuhu*).

6° *Date* : Elle figure en général tout à la fin de la lettre, introduite par l'expression *kutiba fî...*, « a été écrit le... ».

On peut encore noter un certain nombre de particularités dans la rédaction, tout à fait caractéristiques du style des chancelleries: emploi permanent du pluriel, même quand il s'agit du souverain ou d'un destinataire

(29) Cf. Tisserant et Wiet, *op. cit.*, p. 31, note 6.

unique; cet emploi exclusif affecte même le pronom *dʰâlika* qui passe à *dʰâlikum* (et le féminin *tilka* à *tilkum*) ; abondance des formules propitiatoires dans le corps de la lettre, sous la forme d'un verbe au parfait optatif suivi de l'affixe de la seconde personne du pluriel, avec *Allâh* comme sujet sous-entendu (30). Le style, qui est par définition ampoulé et redondant, tend à la simplicité dès qu'il s'agit d'exprimer des ordres précis ou des consignes demandant à être parfaitement interprétées.

Ce formulaire, qui semble s'être vraiment codifié à partir des années qui précédèrent la mort de 'Abd al-Mu'min, demeure le même sous les règnes de ses successeurs. On voit pourtant apparaître, à partir de l'avènement d'Abû Yûsuf Ya'qûb, une formule nouvelle, qui va s'insérer dans le *s'adr,* après la mention du lieu de rédaction de la lettre : c'est la recommandation (*was'iya*), qui figure d'ailleurs, on se le rappelle, dans le schéma fourni par Abû Bakr Ibn Kʰaldûn, et va être attestée dans toutes les lettres postérieures à la mort du premier souverain almohade. Cette formule est la suivante : *wallâdʰî nuwas's'ikum bihi taqwâ 'llâh ta'âlâ wa-l-'amal bi-t'â'atihi wa-l-istî'âna bihi wa-i-tawakkul 'alaihi,* « et ce au sujet de quoi nous vous faisons une recommandation, c'est que vous craigniez Allâh très-Haut, que vous agissiez de manière à Lui obéir, que vous imploriez Son assistance et que vous placiez votre confiance en Lui ! »

Les lettres almoravides qui nous ont été conservées sous forme de copies fragmentaires semblent avoir été rédigées, tout comme les lettres almohades, suivant un code de formules assez strict, qui devait ressembler beaucoup à celui des Umaiyades d'Espagne. Mais, si on y trouve souvent des invocations pieuses et des citations coraniques, ce n'est pas avec la même profusion que dans les lettres almohades, dont les rédacteurs cherchent manifestement à ne laisser passer aucune occasion de citer le credo unitaire et d'en faire l'apologie; ils s'appliquent à envelopper leurs lecteurs d'une atmosphère religieuse et à les convaincre par leur ton édifiant. Quant à la langue employée, elle est évidemment de la même veine qu'auparavant. Un Ibn 'At'iya ou un Ibn Mah's'ʰara sont les disciples enthousiastes et zélés des grands épistoliers de l'époque almoravide. 'Abd al-Wâh'id al-Marrâkusʰî, qui compose son *Mu'jib* en 621 (1224), pourra dire encore, à propos d'Ibn Abi 'l- Kʰis'âl, mort depuis 540 (1145) : « Il est l'auteur d'un recueil de lettres qu'on trouve entre les mains de tous les littérateurs espagnols et qu'ils considèrent comme des modèles à imiter (31). »

Avant d'en terminer avec cette étude de caractère technique, on voudrait ajouter quelques mots sur la *'alâma,* ou signe de validation, qui devait

(30) Sur ces particularités du style épistolaire, voir *ibid.*, les différentes notes du texte arabe.

(31) Cf. *Mu'jib*, texte, p. 126, trad., p. 152.

figurer sur les originaux des lettres que nous avons publiées. La *'alâma* ne semble pas avoir été une innovation des Almohades, mais la formule représentée par ce paraphe leur fut particulière. Nous sommes assez bien renseignés sur la question par 'Abd ar-Rah'mân Ibn K^h^aldûn; un autre auteur occidental, mort vers 810 (1407), Abu 'l-Walîd Ibn al-Ah'mar, l'auteur de la petite chronique des Mérinides intitulée *Rawd'at an-nisrîn,* a même consacré à la *'alâma* une petite monographie (32).

Dans son récit du règne d'Abû Ya'qûb Yûsuf, Ibn K^h^aldûn s'exprime en ces termes sur la *'alâma* almohade (33) : « En 561 (1165-66), le gouvernement almohade dirigea son attention vers la forme qu'il fallait donner à la *'alâma,* ou paraphe, que le calife devait tracer de sa propre main sur les écrits officiels, et l'on fit choix des mots *al-h'amdu lillâhi wah'dadu,* « la louange est à Allâh, uniquement ! » Cette formule, que l'imâm al-Mahdî avait inscrite sur quelques proclamations émanées de lui, continua de servir de *'alâma* aux Almohades jusqu'à la fin de leur empire. « Si l'on accorde par ailleurs créance à une affirmation de Yâqût (34), l'adoption de la *h'amdala* comme formule de paraphe remontait déjà à 'Abd al-Mu'min : « Quand 'Abd al-Mu'min approuvait un édit (*mans^h^ûr*), il écrivait en haut de ce document, en gros caractères, *al-h'amdu lillâhi wah'dahu.* »

Cette *'alâma* — on peut s'en rendre compte en examinant le fac-similé de la lettre d'al-Murtad'â à Innocent IV (35) — était tracée dans l'espace réservé à cet effet en haut de la lettre, au dessous de la ligne contenant les formules d'inauguration (*basmala* et *tas'liya*) et au-dessus du texte du message proprement dit. La même formule de *'alâma* devait, après les Almohades, être conservée par les Mérinides, et, bien entendu aussi, par les H'afs'ides d'Ifrîqiya; ceux-ci toutefois ajoutèrent à la *h'amdala* les mots *wa-s^h^-s^h^ukru lillâh,* « et la reconnaissance est à Allâh ! » On dispose à cet égard d'autre témoignage de 'Abd ar-Rah'mân Ibn K^h^aldûn, qui déclare dans son autobiographie (36) qu'il fut chargé, au début de sa carrière administrative, quand il entra au service du h'afs'ide Abû Ish'âq, « d'inscrire la *'alâma* au nom du sultan, c'est-à-dire de tracer en gros caractères, sur les décrets et lettres impériales, les mots *al-h'amdu lillâh wa-s^h^-s^h^ukru lillâh* entre le *bismi 'llâh* et la suite du texte ». Quant aux Nas'rides de Grenade, on sait qu'ils

(32) Sur cet opuscule d'Ibn Ah'mar, une communication a été faite en 1933 par M. Muh'ammad Turkî au VIe Congrès de l'Institut des Hautes-Etudes Marocaines : voir *Hespéris,* t. XIX, 1934, p. 200. Son titre était *Mustawda' al-'alâma.*

(33) Cf. *Histoire des Berbères,* trad. de Slane, t. II, p. 197.

(34) Cf. *Irs^h^âd al-arîb,* éd. Margoliouth, t. IV, p. 120.

(35) Sur la lettre d'al-Murtad'â, la formule est exactement *wa 'l-h'amdu lillâhi wah'dahu* Elle est suivie d'un *hâ'* initial, abréviation occidentale du mot *intahâ,* correspondant à notre point final, qui devait devenir d'un emploi courant dans l'épigraphie nas'rite.

(36) Cf. *Prolégomènes,* t. I, p. XXXI.

prirent aux XIV[e] siècle comme formule de *'alâma* la devise bien connue *lâ g[h]âliba illa 'llâh,* « il n'y a d'autre vainqueur qu'Allâh ! » qui figurait sur leur blason et qu'on peut lire encore sur des centaines de motifs décoratifs à l'Alhambra.

L'usage de la *'alâma* almohade se maintint encore au Maroc à l'époque de la dynastie sa'dienne, mais elle finit par devenir à peu près illisible et ne plus guère constituer qu'un paraphe d'arabesques (37). Elle n'allait pas tarder à voir son emploi supplanté par l'usage du sceau, dont on commença à apposer l'empreinte exactement à la même place que l'ancien paraphe d'authentification.

---

(37) Cf. H. de Castries, *Les signes de validation des Chérifs Saadiens*, dans *Hespéris*, t. I, 1921, pp. 231 suiv. Il est démontré dans cet article que les Sa'diens avaient conservé comme *'alâma* la formule almohade de la *h'amdala*.

LES TRENTE-SEPT LETTRES OFFICIELLES ALMOHADES

ANALYSE ET COMMENTAIRE HISTORIQUE

I

Message d'exhortations à la population de Ceuta

Ms. : 104 r°-105 r°. Ed.: pp.1-3.

Rédacteur : Abû Ja'far Ibn 'At'îya.

De l'émir des Croyants ('Abd al Mu'min) aux t'âlibs de Ceuta, et à l'ensemble des Almohades, de la bourgeoisie (*k^h^âs's'a*) et de la plèbe (*'âmma*) de cette ville.

De Marrakech, sans date.

Le souverain informe les destinataires qu'il vient de rentrer à Marrakech à l'issue victorieuse de l'expédition « bénie » qu'il avait entreprise : il a éteint l'incendie de la rébellion et réduit à l'impuissance les révoltés infidèles et hérétiques qui se trouvaient dans les régions qu'il a parcourues. Il demande à ses correspondants de remercier Allâh à cette occasion et de lui manifester leur gratitude en lui exprimant leur repentir pour leurs fautes passées.

La lettre contient ensuite une série d'invocations pieuses et de recommandations au sujet de la pratique obligatoire des diverses *s'alât* et des devoirs qui incombent à tout bon Musulman, ainsi que sur la récitation du Coran et du credo unitaire (*tawh'îd*).

Malgré l'absence de noms propres dans le corps de la lettre et le défaut d'indication de date, il est permis de considérer cette brève missive comme ayant été rédigée en 542 (1147-48), année au cours de laquelle 'Abd al-Mu'min dirigea en personne une expédition victorieuse contre les hérétiques Barg^h^awât'a, auxquels il est fait allusion ici, sans toutefois qu'ils soient expressément désignés. Ils avaient embrassé la cause du pseudo-Mahdî de Mâssa, et, quand celui-ci eut été défait par Abû H'afs' Intî, le souverain décida d'aller lui-même les réduire. A l'instigation du chef almoravide Yah'yâ Ibn as'-S'ah'râwîya, les habitants de Ceuta, d'ailleurs encouragés par leur cadi, le célèbre 'Iyâd' (sur lequel cf. *Doc. in. hist. alm.*, p. 178, n. 2) ne tardèrent pas à secouer l'autorité almohade qu'ils avaient reconnue un peu auparavant. C'est précisément juste avant cette rébellion de la population de Ceuta que cette lettre doit avoir été écrite. Sur ces événements, voir *Doc. in. hist. alm.*, p. 176 suiv.; *Qirt'âs* sous l'année 543; *Hist. des Berb.*, t. II, p. 183.

II

Arrivée d'une députation cordouane à Marrakech

(543/1148-49

Ms. : 103 v° - 104 r°. Ed. : pp. 3-4.

Rédacteur : Abû Ja'far Ibn 'At'îya..

De l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min) au s^h^aik^h^, le faqîh, le cadi Abû 'l-Qâsim Muh'ammad Ibn al-H'âjj.

De Marrakech, sans date.

Le souverain avise le destinataire que le frère de celui-ci, Abû Muh'ammad, son fils Abû 'l-H'asan, ainsi que le s^h^aik^h^, le secrétaire Abû 'Abd Allâh Ibn Zarqûn sont bien arrivés à sa cour. Ils ont recueilli le bénéfice de leur pieux déplacement, de leur visite et de leur serment d'allégeance (*bai'a*). Ils sont ensuite repartis satisfaits. Les excuses du destinataire, qui n'a pu venir lui-même, ont été acceptées : il reçoit l'assurance qu'il jouit de la meilleure considération de la part du souverain; celui-ci l'engage à en témoigner sa gratitude à Allâh et à se rapprocher de lui en redoublant ses bonnes œuvres.

Le destinataire de cette lettre est bien connu. Il s'agit d'Abû 'l-Qâsim Muh'ammad b. Muh'ammad b. Ah'mad b. K^h^alaf at-Tujîbî, connu sous le nom d'Ibn al-H'âjj. Ce personnage était originaire de Cordoue, où son père avait été nommé *qâd'i 'l-jamâ'a* par les Almoravides en 528 (1133-34) et assassiné l'année suivante. Lui-même fut à son tour cadi de Cordoue, précisément à l'époque où cette lettre lui fut adressée. Il alla par la suite s'installer à Murcie, dans l'entourage du chef indépendant Muh'ammad b. Sa'd Ibn Mard^h^anîs^h^, puis, en 567 (1171-72), il se rendit à Majorque. Il fit partie d'une députation qui vint à Séville en 571 (1175-76) et mourut à son arrivée dans cette ville. Sa biographie est donnée par Ibn al-Abbâr, *Takmila*, n° 770.

Son frère Abû Muh'ammad et son fils Abû 'l-H'asan ne semblent pas avoir fait l'objet de notices dans les répertoires biographiques. Par contre, on est bien renseigné sur la personnalité du s^h^aik^h^ qui les accompagna dans leur voyage à Marrakech : Abû 'Abd Allâh Muh'ammad b. Sa'îd b. Ah'mad al-Ans'ârî, connu sous le nom d'Ibn Zarqûn. Né à Jerez en 502 (1108) et mort à Séville en 586 (1190), il fut cadi de Silves et de Ceuta et composa plusieurs ouvrages relatifs au h'âdît^h^. (Cf. *Takmila*, n° 824 et les autres références citées dans Bencheneb, *Idjaza*, n° 123).

La députation dont il est question dans cette lettre dut venir à Marrakech, après la reddition de Cordoue aux Almohades, pour y apporter l'acte de *bai'a* des habitants en faveur de 'Abd al-Mu'min. La ville avait été livrée au représentant du souverain par le gouverneur Yah'yâ b. 'Alî Ibn 'A'is^h^a, dans le courant de 543 (1148-49). Voir notamment *Qirt'âs*, sous l'année 543.

III

Instructions aux S'inhâja de Tasg^hart

(543/1148)

Ms. : 102 v° - 103 r°. Ed. : pp. 5-6.

Rédacteur : Abû Ja'far Ibn 'At'îya.

De l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min), aux t'âlibs qui sont dans la région des S'inhâja de Tasg^hart, ainsi qu'aux s^haik^hs, aux notables (*a'yân*) et à l'ensemble de la population (*kâffa*).

De Marrakech, le 27 rabî' I 543 (17 août 1143).

Après avoir fait un voyage d'inspection dans la région, le souverain était arrivé à Tînmallal, où il reçut le groupe (*jamâ'a*) de députés que ses correspondants lui avaient envoyés. Cette députation remplit parfaitement la mission qui lui avait été confiée, et bonne note fut prise de ses paroles. Elle rapportera à son retour les instructions du pouvoir central.

A la présente lettre, se trouve jointe la copie d'une missive-circulaire qui a été envoyée dans toutes les régions de la communauté almohade et qui contient des prescriptions. Le souverain a jugé bon de l'envoyer également aux destinataires, afin qu'ils se conforment à son contenu, en retirent tout le bénéfice moral et matériel et recueillent le fruit de leur adhésion au mouvement du *tawh'id.*

Les S'inhâja de Tasg^hart, qui sont signalés également par al-Baid^haq (*Doc. in. hist. alm., p.* 167), occupaient sans doute la région comprise entre Marrakech et Azemmour. Le voyage de 'Abd al-Mu'min dont parle cette lettre, dans l'été de 543 (1148), ne semble pas avoir été enregistré par les chroniqueurs. Il est probable qu'il eut lieu après celui que le souverain entreprit, au début de la même année, à Sijilmâssa (cf. *Qirt'âs,* sub anno). La missive-circulaire à laquelle il est fait allusion est peut-être la *Risâlat al-fus'ûl* (voir *infra,* n° XXIII).

IV

L'émir almoravide Ibn G^hâniya est invité à se soumettre aux Almohades

Ms. : 101 r° - 102 v°. Ed. : pp. 6-10.

Rédacteur : Abû Ja'far Ibn 'At'îya.

De l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min) au s^haik^h éminent (*as^h-s^haik^h al-ajall*) Abû Zakarîyâ' Yah'yâ b. 'Alî.

De Marrakech, le 9 rabî' II 543 (27 août 1148).

Le souverain déclare qu'il a reçu, de la part des t'âlibs qui sont dans al-Andalus, des lettres par lesquelles ils lui ont fait connaître que le destinataire a manifesté son inclination pour le régime almohade et entretient avec eux les

meilleurs rapports ; il leur a fourni son aide effective et leur donne sans cesse des preuves de son affection et de sa bonne foi. Le souverain a reçu ensuite confirmation orale de ces nouvelles, à l'arrivée du s[h]aik[h] Abû X, lequel n'a pas tari d'éloges sur son compte. Ces dispositions d'esprit de son correspondant ont causé au souverain la plus vive satisfaction et il s'est réjoui de constater qu'il pourrait, par le moyen de l'adoption fraternelle (*uk[h]uwwa*), devenir l'un des meilleurs collaborateurs du parti (*t'â'ifa*) almohade, conformément aux directives laissées par le Mahdî. Au reste, en adhérant au mouvement, le destinataire ne fera que suivre l'exemple de ses contribules Mussûfa, qui ont déjà donné des marques de leur sincère attachement au régime. Il lui cite, parmi eux, l'exemple du s[h]aik[h] Abû Zakarîyâ' Yah'yâ b. Ish'âq b. Ibrâhîm, de ses fils et de ses proches parents ; ils ont reçu, depuis leur adhésion au mouvement, de hautes charges de l'Etat et jouissent d'une grande considération. Lui-même ne sera pas moins bien traité qu'eux, au contraire, si la lumière de la sagesse veut bien illuminer son cœur.

Il s'agit d'une invitation à se soumettre aux Almohades adressée par 'Abd al-Mu'min au célèbre émir almoravide Ibn G[h]âniya, de son vrai nom Abû Zakarîyâ' Yah'yâ b. 'Alî b. Yûsuf al-Mussûfî. Sa carrière politique, retracée par ses biographes (voir notamment *Ih'ât'a*, ms. 1673 Esc., pp. 391-92), a été étudiée en détail par Codera, *Decadencia y desaparicion de los Almoravides en Espana,* Zaragoza, 1899; A. Bel, *Les Banou Ghaniya,* Paris, 1903. Voir aussi A. Bel, dans *Enc. Isl.*, t. II, p. 401.

Ce message aussi pressant que courtois de 'Abd al-Mu'min à Ibn G[h]âniya n'allait précéder que de fort peu l'époque de la mort de ce dernier : elle eut lieu la même année, à Grenade, au mois de s[h]a'bân (décembre 1148). Au moment où Ibn G[h]âniya avait été assiégé dans Cordoue par Alphonse VII, il avait dû faire appel à l'aide des Almohades, et, après une entrevue qu'il eut à Ecija avec Barrâz b. Muh'ammad, il accepta d'échanger la possession de Cordoue et de Carmona contre celle de Jaen (voir *Hist. des Berb.*, t. II, p. 187; Ibn al-At[h]îr, *Annales,* p. 569). Cette convention fut ratifiée par 'Abd al-Mu'min, qui envoya alors à Ibn G[h]ânîya la lettre qui nous occupe.

Le personnage dont Ibn G[h]âniya est invité à suivre l'exemple est son contribule Abû Zakarîyâ' Yah'yâ b. Ish'âq b. Ibrâhîm al-Mussûfî, surnommé Angmâr. Ce Yah'yâ Angmâr, qui était gouverneur de Tlemcen pour le compte des Almoravides, s'était rallié de bonne heure aux Almohades et leur avait livré la ville qu'il administrait (voir *Doc. in. hist. alm.*, p. 158 et note 2 ; *Hist. des Berb.*, t. II, p. 181).

V

Accusé de réception du compte rendu d'un raid naval contre Alméria

Ms. : 105 r° - 106 v°. Ed. : pp. 10-13.

Rédacteur : Abû Ja'far Ibn 'At'îya.

De l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min), aux t'âlibs de Ceuta.

De Marrakech, sans date.

Le souverain accuse réception, point par point, d'une lettre que les représentants de l'autorité almohade à Ceuta lui ont adressée. Cette lettre rendait compte en premier lieu des résultats d'une descente opérée à Alméria, alors sous l'occupation chrétienne, par des marins almohades partis du port de Ceuta. La réponse rappelle l'essentiel de ce compte rendu, avec les détails qui suivent :

Abû Muh'ammad 'Abd Allâh b. Sulaimân, avec un certain nombre de ses compagnons, était parti en expédition maritime. Ces forces, embarquées sur les galères (*qat'â'i'*), furent favorisées par l'aide divine dans leur navigation. L'escadre almohade alla d'abord reconnaître les ports de Malaga et d'Almunecar (*al-Munakkab*); mais le dispositif de défense de ces deux ports, non encore passés au pouvoir des Almohades, ne permit pas à l'escadre de les attaquer. Celle-ci mit alors le cap sur Alméria, occupée par l'ennemi chrétien, et se présenta un matin, au point du jour, devant la ville. La garnison, probablement alertée, se tenait sur ses gardes, mais n'avait pas eu le temps de décharger les nombreux bateaux de transport (*s'ak'âtîr*) mouillés dans le port. A l'arrivée des bateaux almohades, les Chrétiens d'Alméria organisèrent leur défense à bord de ces bateaux de transport, qu'ils remplirent d'armes et de soldats. Mais plusieurs Almohades se précipitèrent pour couper les câbles au moyen desquels ces bâtiments étaient amarrés au rivage: ce que voyant, les occupants se jetèrent à l'eau afin de se sauver. Les Almohades les poursuivirent et en firent un grand carnage; ils purent ensuite débarquer, franchir la porte du port et pénétrer à l'intérieur de la ville. Là, ils exécutèrent un raid rapide, semant la dévastation et l'incendie sur leur passage, jusqu'à hauteur de la grande-mosquée de la ville. Puis, ils retournèrent à bord de leurs galères, s'emparèrent des bateaux et des corvettes (*g'urâb*) qui se trouvaient dans le port, brûlèrent ce qu'ils ne pouvaient emporter et se saisirent de plusieurs machines de guerre. Ensuite, ils mirent à la voile, victorieux et chargés de butin.

Le souverain avise ses correspondants de l'intérêt qu'il a pris à la lecture de leur message; de même, à la nouvelle qu'ils lui ont donnée de l'arrivée à Ceuta d'Ibn Miqdâm et des promesses que ce chef andalou leur a faites au sujet du concours qu'il est disposé à fournir aux Almohades au cas d'une attaque d'Alméria par leurs troupes.

Il leur demande enfin de s'employer à arrêter le trafic occulte qui, suivant leurs propres déclarations, se livre entre Ceuta et les ports andalous dont la population n'est pas encore soumise à l'autorité almohade, en particulier Malaga. Ordre est donné de sévir avec la dernière rigueur contre tous ceux qui seront pris en flagrant délit de relations commerciales avec ces ports.

Cette lettre, qui n'est pas datée, remonte évidemment à la période de dix ans pendant laquelle Alméria demeura aux mains des Chrétiens, qui s'en étaient emparés le 20 jumâdâ II 542 (17 octobre 1147) ; elle ne devait être récupérée par les Musulmans qu'en 552 (1157) (voir notamment mon ouvrage *La Péninsule ibérique au moyen-âge d'après ar-Rawd' al-mi't'âr*, Leiden, 1938, p. 223, note 2). Les détails dont on dispose sur la carrière de 'Abd Allâh b. Sulaimân, chef du raid naval entrepris contre Alméria qui fait l'objet de cette lettre, permettent de préciser un peu plus la date de ce raid, qui doit se placer entre 543 (1148) et 546 (1151).

Ce personnage est en effet mentionné à plusieurs reprises par al-Baid'aq. Originaire de Tînmallal, il fut rattaché au « Conseil des Dix » après le « tri » (*tamyîz*). En 543 (1148), il fut nommé gouverneur des G'umâra et de Ceuta. L'année suivante, il procéda, sur l'ordre de 'Abd al-Mu'min, à l'*i'tirâf* des G'umâra. En 546 (1151), ce fut lui qui arrêta à Ceuta Yas'lâs'an b. al-Mu'izz al-Harg'î et le fit ensuite exécuter dans la même ville. Par la suite, il prit part à l'expédition qui aboutit à la reprise d'Alméria sur les Chrétiens. A la fin du règne de 'Abd al-Mu'min, alors qu'il allait réduire le rebelle Ibn Miqdâm, qui s'était révolté à Purchena, il fut trahi par ses marins et assassiné. Cet Ibn Miqdâm est précisément le personnage dont il est question dans la dernière partie de cette lettre : il fut capturé et mis à mort un peu plus tard par Abû H'afs' 'Umar Intî (voir *Doc. in. hist. alm.*, pp. 53, 17,-179, 190-191, 214).

VI

Autre lettre sur l'arrivée à Marrakech d'une députation cordouane

Ms. : 99 r° - 101 r°. Ed. : pp. 13-17.

Rédacteur : Abû Ja'far Ibn 'At'îya.

De l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min) au s'aik' Abû X et à l'assemblée des s'aik's (*jamâ'at al-mas'yak'a*) à Cordoue.

De Marrakech, le 2 s'afar 544 (11 juin 1149).

Le souverain fait connaître aux destinataires qu'il a bien reçu leur message, témoignant de leur attachement et de leur fidélité au régime, et contenant leur acte d'obédience (*bai'a*). Il les en remercie, en leur donnant l'assurance que l'Etat almohade répondra à leurs espoirs et à leurs vœux et en leur demandant d'en exprimer leur gratitude à Allâh.

Il leur adresse ensuite une série d'exhortations et les engage à suivre avec ponctualité les prescriptions du Mahdî et à répandre autour d'eux les enseignements de sa doctrine, de manière que, dans leur pays même, le nombre des adhérents à la cause almohade aille en augmentant.

Il les informe enfin que leurs députés, les s^{h}aik^{h}s Abû Muh'ammad, Abû 'l-H'asan et Abû 'Abd Allâh sont bien arrivés dans sa capitale et ont accompli leur mission, en procédant à la visite pieuse (*ziyâra*) de rigueur (au tombeau du Mahdî ?), à la proclamation d'allégeance et à la remise des messages dont ils étaient porteurs.

Il semble s'agir de l'accusé de réception de la *bai'a* envoyée pour la seconde fois à 'Abd al-Mu'min par les habitants de Cordoue, après le retour de leur ville à l'autorité almohade, en 544 (1149), à la suite de l'envoi d'une expédition qui, sous les ordres de Yah'yâ b. Yûmûr (alias : Yag^{h}mûr), força Alphonse VII à lever le siège de l'ancienne capitale umaiyade. Cordoue dut alors faire de nouveau sa soumission à 'Abd al-Mu'min. Les porteurs de la *bai'a*, seulement désignés dans la lettre sous leurs kunyas, paraissent bien les mêmes personnages que ceux qui sont cités dans la lettre II de 543 : Abû Muh'ammad Ibn al-H'âjj, Abû 'l-H'asan Ibn al-H'âjj et Abû 'Abd Allâh Ibn Zarqûn.

VII

Message d'exhortations à la population de Constantine avant sa soumission aux Almohades

Ms. : 93 r° - 95 r°. Ed. : pp. 17-22.

Rédacteur : Abû Ja'far Ibn 'At'iya.

De l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min), aux s^{h}aik^{h}s, aux notables et à l'ensemble de la population de Constantine.

De Bougie, le 24 jumâdâ I 547 (27 août 1152).

Après avoir rappelé comment Allâh a favorisé la conquête de la région orientale du Mag^{h}rib par les Almohades, le souverain informe ses correspondants qu'il a jugé bon de leur écrire, afin de les inviter à se soumettre au régime unitaire. Il les engage à se hâter de répondre par l'affirmative à son invitation, et il leur montre les avantages matériels et moraux qu'ils retireront de leur adhésion. Puis il leur rappelle comment les anciens maîtres du pays, après avoir dédaigné les moyens de persuasion employés pour les gagner à la cause almohade, ont fini par subir le châtiment mérité par leur impiété, leur aveuglement et leur empressement à suivre les inspirations du démon.

Il leur expose ensuite la manière digne d'éloges dont s'est comporté, dans la région de Bougie récemment conquise, le général (*qâ'id*) Abû Muh'ammad Maimûn b. 'Ali Ibn H'amdûn, qui a fait sa soumission. Auparavant déjà, les t'âlibs almohades de Bougie et les commerçants avaient fait connaître ses bonnes dispositions, que son adhésion au régime a confirmées avec éclat. Ce général, ainsi que son frère, le juriste (*faqîh*) Abû 'Abd 'Allâh Muh'ammad b. 'Alî Ibn H'amdûn, et tous leurs fils et proches parents, sont maintenant pourvus de postes de choix.

Pour en revenir aux destinataires eux-mêmes, le souverain les exhorte vivement à se soumettre et leur promet *l'amân*. Leur pays, dans le passé, a eu à subir des vexations illégales, gabelles (*qabâlât*), taxes (*mukûs*), amendes (*mag'ârim*), de la part des misérables qui y régnaient et de leurs gouverneurs : ils ne se souciaient pas de leur appliquer exclusivement la législation des impôts obligatoires (*zakât* et dîme). Mais, grâce à la réforme réalisée par le Mahdî, cet état de choses impie a été aboli, et les Almohades n'exigent de leurs sujets que les redevances fixées par la Sunna, et non plus les taxes abusives que les anciens maîtres du pays avaient instituées, en les appelant de leurs propres noms.

Ce message de 'Abd al-Mu'min à la population de Constantine, non encore ralliée aux Almohades, semble avoir été écrit peu de temps après la prise de Bougie par le souverain. La date donnée prouve que celle qui figure dans le *Qirt'âs* pour la conquête de la capitale h'ammâdite (d'u 'l-qa'da 547 = février 1153) est inexacte et doit être avancée de plusieurs mois.

Sur les circonstances de la prise de Bougie, on renverra aux récits des chroniqueurs [références groupées dans *Doc. in. hist. alm.*, p. 187, note 3] (1). Le qâ'id Maimûn Ibn H'amdûn, qui livra la ville aux Almohades, appartenait à une famille de vizirs qui furent de père en fils au service des H'ammâdites (cf. Ibn 'Id'ârî, *Bayân*, t. I, texte, pp. 319, 320, trad., pp. 464, 466). Je n'ai trouvé aucun renseignement sur son frère, le faqîh Muh'ammâd Ibn H'amdûn.

VIII

Prise de Constantine par les Almohades et soumission du roi h'ammâdite Yah'yâ b. al-'Azîz

Ms. : 9 r° - 10 r°. Ed. : pp. 22-26.

Rédacteur : Abû 'Aqîl Ibn 'At'îya.

De l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min), aux t'âlibs qui sont à Tlemcen, ainsi qu'à tous les autres Almohades de cette ville.

De Bougie, le 10 s'a'bân 547 (10 novembre 1152).

Les destinataires ont appris précédemment les résultats de la campagne entreprise par le souverain dans l'Est du Mag'rib et la fuite d'Abû Zakarîyâ, Yah'yâ b. al-'Azîz billâh b. al-Mans'ûr b. an-Nâs'ir, en compagnie de ses frères et des membres de sa famille maternelle. Ils savent donc déjà que ce personnage, avec toute sa suite, avait trouvé refuge à Constantine, ville qu'il avait choisie à cause de sa forte position stratégique.

Des contingents almohades, qui se trouvaient dans la région d'al-Qal'a, récemment conquise, furent alors expédiés en direction de Constantine et infligèrent, au cours d'une rencontre, une sanglante déroute aux troupes ennemies.

(1) Même page, lire « le *q'âid* Maimûn », au lieu de « l'amiral [Ibn] Maimûn ».

Yah'yâ b. al-'Azîz se décida alors à se soumettre et envoya auprès du souverain, à Bougie, une députation composée d'un de ses frères, de s^{h}aik^{h}s S'inhâja et de s^{h}aik^{h}s de Constantine. Cette députation fut bien accueillie et retourna satisfaite à Constantine. En suite de quoi, les portes de cette ville furent ouvertes, afin de livrer passage à une garnison d'Almohades. Des amîns et des soldats (*g^{h}uzât*) ont été installés dans la région avoisinante, tandis que Yah'yâ b. al-'Azîz et sa suite gagnaient le pays de Bougie.

Ainsi Allâh a-t-il permis le couronnement de la conquête de toutes ces régions, dont les divers chefs-lieux sont désormais au pouvoir des Almohades.

Postérieure d'un peu plus de deux mois à la précédente, cette lettre de 'Abd al-Mu'min fut également écrite de Bougie, sans doute peu de temps avant le départ du souverain pour Marrakech. Après la prise de la capitale h'ammâdite, 'Abd al-Mu'min avait envoyé une armée, sous les ordres de son fils 'Abd Allâh, conquérir la Qal'a des Banû H'ammâd, que tenait un frère du roi Yah'yâ b. al-'Azîz. Ce dernier, qui, de Bougie, avait pu gagner Bône par voie de mer, s'était rendu à Constantine, et il se trouvait encore dans cette ville quand les Almohades vinrent l'assiéger. Il décida alors de se soumettre à 'Abd al-Mu'min, qui l'envoya à Marrakech, en résidence forcée. Voir les références citées dans *Doc. in. hist. alm.*, p. 187, note 3.

IX

Expédition dans le Mag^{h}rib oriental et victoire des Almohades sur les Arabes hilâliens dans la région de Sétif

Ms. : 3 v° - 5 v°. Ed. : pp. 26-34.

Rédacteur : Abû Ja'far Ibn 'At'îya.

De l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min), au s^{h}aik^h Abû Muh'ammad Wasnâr, ainsi qu'à l'assemblée de ses compagnons les t'âlibs, aux s^{h}aik^{h}s, aux notables et à tout le reste de la population de Marrakech.

De Tlemcen, le 1er rabî' II 548 (26 juin 1153).

Ce message, annonciateur de bonnes nouvelles, fait suite aux précédents que les destinataires ont déjà reçus sur l'heureux déroulement de la campagne du Mag^{h}rib oriental. Ils savent déjà que des bandes d'Arabes qui se déplaçaient dans cette contrée avaient été refoulées vers le Sahara par les Almohades; ceux qui, parmi ces Arabes, avaient fait leur soumission, donnaient d'autre part des signes d'une fidélité douteuse. Les troupes almohades, après la prise d'al-Qal'a et la reddition de Constantine, furent alors chargées d'aller planter leurs camps à proximité de ces Arabes, afin de les surveiller. Les Arabes ne cessèrent d'envoyer au souverain des députations, afin de protester de leur loyalisme ; suivant son habitude, il leur fit confiance jusqu'au moment où il fut éclairé sur leurs mauvais sentiments.

En effet, les chefs de ces bandes avaient, dans l'intervalle, adressé à tous les Arabes de l'Ifrîqiya et des régions qui font suite à ce pays jusqu'à Alexandrie des messages implorant leur secours contre les Almohades. Cet appel fut entendu, et bientôt, par vagues successives, arrivèrent de très nombreux contingents d'Arabes yéménites, de la confédération des Hilâl b. 'Amir, qui se groupèrent dans la région de Constantine.

Les troupes almohades reçurent alors l'ordre de se porter à leur rencontre. Ayant fait connaître la supériorité numérique de l'adversaire au souverain, qui se trouvait alors à Mattîja, elles furent, sur ses instructions, renforcées par des troupes fraîches qui se hâtèrent de les rejoindre. Elles parvinrent heureusement à opérer leur jonction, avant qu'un engagement ne se fût produit. La rencontre avec l'ennemi n'allait pas tarder à avoir lieu, dans la région de Sétif, au Wadi 'l-Aqwâs. Les Arabes subirent une complète déroute, après une mêlée confuse et sanglante ; ils durent s'enfuir, en abandonnant sur le terrain un butin considérable. Ils furent poursuivis et serrés de près sur une distance de quarante à cinquante milles, et seule, la nuit mit fin à la bataille.

Le surlendemain, les armées almohades se divisèrent en plusieurs groupes ; chacun d'eux partit dans une direction déterminée ; certains, pendant quatre jours et plus, s'avancèrent en razziant le pays et en faisant du butin, jusqu'aux confins de l'Ifrîqiya, sans trouver sur leur route d'opposition de la part des Arabes. Ils revinrent ensuite, chargés de butin, faire leur jonction dans leurs camps avec les autres Almohades. Ceux-ci se mirent ensuite en route, en emportant tout ce qu'ils purent, afin de rejoindre le souverain dans la région de Tlemcen. Au moment où cette lettre est écrite, ils commencent à y arriver.

En annonçant cette victoire aux Almohades demeurés à Marrakech, l'émir des Croyants leur demande d'en remercier Allâh et d'en propager autour d'eux l'heureuse nouvelle.

L'expédition dont cette lettre révèle les motifs et rappelle le détail eut lieu au cours du voyage de retour de 'Abd al-Mu'min à Marrakech, après ses expéditions au Mag^{h}rib central. Elle est datée de Tlemcen où le souverain almohade séjourna quelque temps avant de poursuivre sa route. Il avait fait déjà auparavant une halte de quelque durée dans la région de Mattîja, nom qui s'est conservé pour désigner la plaine située entre Alger et l'Atlas blidéen : la Mittidja actuelle (cf. *Doc. in. hist. alm.*, p. 82, note 1).

Cette missive marque le début de l'action de longue haleine que les Almohades allaient entreprendre contre les Arabes nomades qui parcouraient alors les zones de steppes du Sud tunisien et des hauts plateaux algériens. Sur leur activité au moyen âge, on renverra à la monographie de G. Marçais, *Les Arabes en Berbérie du XI*e *au XIV*e *siècle*, Constantine-Paris, 1914. La bataille livrée près de Sétif, au Wâdi 'l-Aqwâs (rivière que je n'ai pu identifier et qui devait sans doute son nom à la présence, sur son cours, d'un aqueduc romain), est brièvement signalée par Ibn K^{h}aldûn, *Hist. des Berb.*, t. II, p. 180, mais il la date de 546 et non de 548, comme ici. On trouve au contraire dans Ibn al-At^{h}îr une indication chronologique bien plus plausible (s'a-

far 548 = avril-mai 1153) et de nombreux détails qui paraissent bien authentiques (voir *Annales,* pp. 574-76). Le *Qirt'âs* ne mentionne pas cette bataille.

Le principal destinataire de cette lettre, Abû Muh'ammad Wasnâr b. 'Abd Allâh, est fréquemment cité dans les *Doc. in. hist. alm.* (voir l'index). C'était un compagnon intime d'Ibn Tûmart, qui demeura, jusqu'à la mort de ce dernier, attaché à son service personnel. Il fut ensuite l'homme de confiance de 'Abd al-Mu'min, qui le chargeait du gouvernement de Marrakech lorsque lui-même partait en expédition.

X

Lettre à Ibn Mard'anîs' pour l'engager à se rallier aux Almohades

Ed. : pp. 35-37. Texte emprunté à al-Qalqas'andi, *S'ubh' al-a's'â,* t. VI, pp. 443-45.

Rédacteur non nommé ; mais, selon toute vraisemblance, ce message a été rédigé par Abû Ja'far Ibn 'At'iya.

De l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min), au s'aik' Abû 'Abd Allâh Muh'ammad b. Sa'd.

De Marrakech, le 16 jumâdâ II 548 (9 septembre 1153).

Le souverain expose à l'émir andalou qu'il estime utile de lui écrire afin de lui suggérer de se rallier au mouvement almohade et de gagner ainsi son salut. S'il fait une réponse favorable à son invitation, nul doute qu'il n'y gagne beaucoup. Il l'exhorte à ne pas se laisser séduire ni égarer loin de la voie du Mahdî, et l'assure que c'est pour le bien commun des Musulmans qu'il désire enregistrer le repentir et la soumission de ceux qui n'ont pas encore adhéré à la nouvelle cause.

Il lui demande ensuite de réfléchir aux exemples qui lui sont fournis par les grands personnages et les chefs de la Péninsule ibérique : les uns ont tiré de leur ralliement les plus amples bénéfices ; les autres ont tout perdu en lui demeurant hostiles. Que lui-même, à son tour, fasse son choix à bon escient et sans tergiverser plus longtemps !

Le souverain almohade rappelle enfin à cette occasion à son correspondant la manière peu louable dont il s'est comporté vis-à-vis de la population de Valence, lors de sa soumission aux Almohades, puis de celle de Lorca. Il ne faudrait pas que de telles interventions se renouvellent. Il espère toutefois que son correspondant ne tardera pas à se sentir attiré vers le mouvement almohade et à s'y rallier.

Cette lettre de 'Abd al-Mu'min au chef indépendant de Murcie, Muh'ammad b. Sa'd Ibn Mard'anîs', est à rapprocher de celle qu'Abû Ya'qûb Yûsuf devait lui adresser à son tour, en 564 (1169) (voir *infra,* n° XXV). On voit

que les exhortations et les menaces voilées que lui adressait 'Abd al-Mu'min seize ans plus tôt n'avaient servi à rien. Sur la carrière d'Ibn Mard^{h}anîs^{h}, le « rey Lobo » des chroniques chrétiennes, on se bornera ici à renvoyer à l'article de C.F. Seybold, dans l'*Enc. Isl.*, t. II, p. 427, et aux sources arabes citées.

XI

Relation de la révolte des frères du Mahdî à Marrakech

Ms. : 1 r° - 3 v°. Ed.: pp. 38-47.

Rédacteur non nommé. Sans doute Abû Ja'far Ibn 'At'îya.

Manquent le préambule et l'indication des destinataires.

De Marrakech, sans date.

Le souverain commence par remercier Allâh de son concours efficace réservé par lui au gouvernement almohade dans l'affaire qui va être rapportée en détail dans la présente lettre, affaire dont les protagonistes ont été les misérables (*as^{h}qiyâ'*) un Tel et un Tel et leurs complices.

Depuis la mort du Mahdî, le souverain s'était attaché à traiter ces deux personnages avec faveur, malgré leur attitude douteuse, et cela par respect pour les liens du sang qui les attachaient au fondateur du mouvement almohade. Ils ne se montrèrent jamais dignes du traitement privilégié que leur valait leur parenté insigne, en manifestant leur sottise et leur mépris des peines légales, en fréquentant des personnages de mauvais aloi et en affichant des mœurs dépravées. Le souverain avait montré beaucoup de patience à leur égard, espérant qu'en prenant de l'âge, ils adopteraient une ligne de conduite meilleure. Mais ce fut peine perdue, et ils allèrent jusqu'à afficher le peu de sympathie qu'ils témoignaient au mouvement du Mahdî, dont ils violaient les prescriptions pour se livrer à leurs errements sataniques. Grâce au gouvernement, ils disposaient pourtant de traitements élevés, de domaines, de palais et de chevaux.

Plusieurs remontrances leur furent faites à diverses reprises, mais, après un semblant de retour à de meilleurs sentiments, ils ne tardèrent pas, chaque fois, à retomber dans leur égarement. Au moment de l'expédition almohade qui devait se terminer par la prise de Bougie et la conquête du Mag^{h}rib oriental, ils manifestèrent clairement leur mauvais esprit et la confiance qu'ils avaient dans la résistance qu'opposeraient les régions attaquées. En même temps, ils trempèrent dans un complot qui fut ourdi contre le régime dans la capitale même, et qui échoua ; les participants furent tous mis à mort, à l'exception seulement des deux personnages dont il est question ici.

Laissés d'abord à Marrakech sans être inquiétés, ils furent ensuite, avec leurs enfants et leurs familles, envoyés en résidence forcée à Fès, où leur surveillance serait plus facile ; on leur y assigna des indemnités (*mu'âsât*), ainsi que des terrains de culture et des jardins. Mais ils persistèrent dans leur mauvaise attitude. Plus tard, quand ils apprirent que les Almohades s'étaient rendus au Ribât' al-

lath' et qu'ils y avaient prêté le serment d'allégeance (*bai'a*), leurs cœurs se gonflèrent d'envie et leurs espoirs personnels furent détrompés. Mais les comparses qu'ils avaient à Marrakech les engagèrent alors à tenter un coup d'Etat dans la capitale elle-même. De nombreuses correspondances s'échangèrent entre les uns et les autres, et ils reçurent le conseil d'avoir à regagner Marrakech à l'improviste.

Les deux rebelles quittèrent donc Fès pour la capitale, traversèrent le territoire des S'inhâja où ils furent accueillis et ravitaillés. Arrivés à Marrakech, ils se rendirent dans leurs anciennes maisons et celles de leurs proches parents et passèrent la nuit à donner des instructions à leurs complices. Ayant appris que le gouverneur de Marrakech était le s^{h}aik^h Abû H'afs' 'Umar b. Tafrâgîn, ils résolurent de le frapper dès le lendemain matin, lorsqu'il se rendrait à la mosquée pour y faire la *s'alât* du *s'ubh'*. Ainsi fut fait; le s^{h}aik^h fut rencontré, frappé et tué ; puis les conjurés, à cheval, parcoururent les rues de la ville, en appelant leurs partisans. Mais la populace les reconnut et se lança à leur poursuite ; tous furent rejoints et mis à mort, et le régime fut ainsi délivré de leur malfaisance.

Le souverain explique ensuite qu'à son retour à Marrakech, il prescrivit une enquête à l'effet de découvrir les autres membres du complot. Ceux-ci furent identifiés les uns après les autres et condamnés à être décapités.

Il termine en demandant aux destinataires de la lettre de témoigner leur gratitude de cette marque de la bienveillance divine et de se réjouir de l'échec de cette tentative de coup d'Etat.

Les deux frères du Mahdî dont cette lettre relate la révolte et la fin tragique se nommaient respectivement 'Abd al-'Azîz et 'Isâ. On les désignait aussi sous le nom berbère d'Ait Umg^{h}âr ou arabe de Banû Amg^{h}âr. Leur complot a été rapporté en détail par plusieurs chroniqueurs, d'abord par al-Baid^{h}aq (voir *Doc. in. hist. alm.*, p. 195 suiv.), ensuite par l'auteur du *Mu'jib* et celui du *Qirt'âs*. C'est évidemment le récit d'al-Baid^{h}aq qui se rapproche le plus de la version officielle fournie par la présente lettre.

Abû H'afs' 'Umar b. Tafrâgîn, qui avait succédé à Abû Muh'ammad Wâsnâr comme gouverneur de Marrakech et fut tué au début de l'émeute causée par les frères du Mahdî, était un ancien membre du « Conseil des Cinquante » (voir *Doc. in. hist. alm.*, p. 52 et 196, note 3).

XII

Sélection et répartition des Almohades en trois catégories

(vers 540)

Ms. : 109 v° - 112 r°. Ed. : pp. 47-55.

Rédacteur : Abû Ja'far Ibn 'At'îya.

De l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min), aux t'âlibs de Tlemcen.

De Marrakech, sans date.

Le souverain informe ses correspondants qu'il avait jusque-là évité de sévir d'une manière brutale et simultanée contre tous ceux qui se refusent encore à suivre les préceptes moraux contenus dans la doctrine almohade. Mais ses avertissements répétés étant souvent demeurés lettre morte, il s'est décidé à appliquer les prescriptions de la religion en la matière.

Il a donc, suivant les instructions contenues dans les lettres qu'il a précédemment adressées aux habitants de toutes les régions de son empire, fait procéder à une répartition de ses sujets suivant leur attitude religieuse. Une fois cette répartition faite, il a commencé à s'occuper des Almohades et des gens des tribus, et, rentré à Marrakech, il a convoqué auprès de lui des députations de chaque groupement, spécialement de chacune des tribus des Mas'mûda; cependant, les Almohades recevaient l'ordre de se livrer à la récitation du credo unitaire et à la pratique de leurs obligations religieuses. Les tribus sont arrivées par groupes successifs, et, au fur et à mesure, chaque députation s'est occupée d'apprendre ou d'enseigner, suivant le cas, le credo unitaire et les portions du Coran dont se compose la prière canonique. Une vive émulation religieuse s'est emparée de tous, et cette pratique a permis de distinguer les bons des mauvais.

Quand tous ceux qui avaient été convoqués furent arrivés, on procéda à la répartition de tous les Almohades en trois catégories, comprenant : 1° les Almohades de la première heure (*as-sâbiqûn al-awwalûn*), qui avaient proclamé l'Imâm Mahdî, s'attachèrent à sa personne, combattirent avec lui et prièrent derrière lui; de même, ceux qui avaient été présents à la bataille d'al-Buh'aira et y avaient lutté pour la cause unitaire; 2° ceux qui se sont soumis au régime postérieurement à la bataille d'al-Buh'aira et antérieurement à la prise d'Oran; 3° ceux qui se sont soumis depuis la prise d'Oran. Cette hiérarchie permettra désormais à chacun de savoir le rang qui lui est assigné dans la communauté.

Dans le manuscrit, la fin de la lettre manque et est remplacée par cette simple mention: « Ici se termine la section (*fas'l*) la plus remarquable de cette missive. »

Il est difficile d'assigner une date précise à cette lettre de 'Abd al-Mu'min, qui semble pourtant postérieure à son retour d'expédition au Mag'rib central, dans l'été de 548 (1153). La répartition des Almohades en trois catégories, telle qu'elle est décrite ici, n'a pas été, semble-t-il, enregistrée par les chroniqueurs. Elle ne paraît pas, d'autre part, devoir être mise en rapport avec l'*i'tirâf*, cette réplique du « tri » dont le détail nous a été révélé par al-Baid'aq et qui eut lieu en 544 (1149-50).

La bataille d'al-Buh'aira remontait, rappelons-le, à l'année 524 (1130) ; la prise d'Oran, à 539 (1145).

XIII

Désignation du prince Abû 'Abd Allâh Muh'ammad b.'Abd al-Mu'min comme héritier présomptif de l'empire almohade

Ms. : 95 r° - 97 r°. Ed. : pp. 55-61.

Rédacteur : Abû Ja 'far Ibn 'At'iya.

De l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min), aux t'âlibs qui sont à Ceuta et à Tanger, ainsi qu'à l'ensemble des habitants de ces villes, s^{h}aik^{h}s, notables, *k^{h}â's'sa* et *'âmma.*

Du Ribât' al-fath', sans date.

Le souverain déclare à ses correspondants qu'à cause de leur fidélité au régime et de leur approbation de ses initiatives, il estime nécessaire de les mettre au courant d'une décision que viennent de prendre leurs frères, les Almohades, et d'un engagement qu'ils ont souscrit. Depuis quelque temps déjà, beaucoup de s^{h}aik^{h}s des provinces de l'empire et de notables avaient exprimé leur intention de prendre cette décision; tel était également le vœu des familles arabes hilâliennes et des tribus orientales et s'inhâjiennes, représentant à la fois les populations sédentaires et nomades, qui avaient écrit plusieurs fois à ce sujet au souverain. Celui-ci leur avait fait connaître que le moment opportun n'était pas encore venu.

Or, au cours de son dernier déplacement, une délégation de ces groupes de la partie orientale de l'Empire est venue rejoindre, sur sa convocation, le souverain, afin de régler certaines affaires. Cette députation, à son arrivée, lui a exprimé le désir de ses mandants de le voir nommer à leur tête, en qualité de gouverneur, [son fils] Muh'ammad. L'émir des Croyants ne donna pas de réponse affirmative à ces envoyés, qui l'accompagnèrent dans son voyage au Ribât' al-fath'. Là encore, au moment où elle allait prendre le chemin du retour, la députation insista pour obtenir satisfaction. Le souverain résolut alors de rassembler tous les s^{h}aik^{h}s, t'âlibs et fonctionnaires almohades présents pour s'entretenir avec eux de la question. Ils furent mis au courant du désir exprimé par la députation et avertis qu'il n'était nullement question de leur demander d'entériner une décision déjà arrêtée par le souverain. Mais, au cours de la réunion, *as^h-s^{h}aik^h al-ajall* Abû H'afs' 'Umar b. Yah'yâ déclara qu'il s'agissait là d'une affaire qu'il y avait lieu de régler avant toute autre et dont tous reconnaissaient l'importance : ils étaient prêts à proclamer le fils du souverain dans les formes légales, car ils le considéraient comme leur élu et comme l'objet de leurs espérances. Tous les autres personnages almohades s'empressèrent de souscrire à cette déclaration, en affirmant que cette affaire était depuis longtemps déjà réglée dans leurs esprits.

Le souverain insiste auprès de ses correspondants sur le fait qu'il est demeuré entièrement étranger à la prise de cette décision. Le s^{h}aik^h Abû H'afs' et les autres dignitaires du gouverment ont ensuite réuni les autres Almohades pour les mettre au courant et ont recueilli leur adhésion unanime.

Devant l'accord de tous sur cette désignation, l'émir des Croyants décida de s'entendre avec les Almohades, afin de la rendre officielle (*infâd^h*). La proclamation (*bai'a*) fut donc prononcée avec le libre consentement de chacun, d'abord

par le s^{h}aik^{h} Abû H'afs', ensuite par les s^{h}aik^{h}s et par les t'âlibs, suivant leur rang de préséance, puis par tous les Almohades présents et leurs coreligionnaires, tribu par tribu.

Le souverain termine en invoquant Allâh, afin que les destinataires de la lettre participent à la bénédiction attachée à cette décision unanime, et en les invitant eux-mêmes à y souscrire.

Bien qu'elle ne porte pas d'indication chronologique, cette lettre peut être facilement datée, d'après son contenu et en la comparant à la lettre suivante, du début de l'année 551 (1156).

On n'a pas été sans remarquer les nombreuses précautions oratoires que prend 'Abd al-Mu'min pour expliquer et justifier, à l'intention de ses correspondants almohades, sa décision de désigner son fils aîné Abû 'Abd Allâh Muh'ammad comme son héritier présomptif, à la suite de la demande des Arabes d'Ifrîqiya d'avoir ce prince comme gouverneur. Sur cette désignation, les renseignements les plus détaillés étaient jusqu'ici fournis par Ibn al-At^{h}îr (*Annales*, pp. 570-81) : en 551 (1156), dit en substance cet historien, 'Abd al-Mu'min fit reconnaître son fils Muh'ammad comme héritier présomptif, malgré la promesse qu'il avait faite auparavant à Abû H'afs' 'Umar Intî que celui-ci monterait sur le trône après lui. Mais, maintenant qu'il avait de nombreux fils déjà grands, il fut pris du désir de leur assurer sa succession. Il eut alors l'idée d'utiliser comme intermédiaires les émirs arabes qui se trouvaient auprès de lui. « Il leur fit des cadeaux et les poussa par l'intermédiaire de ses émissaires à déclarer qu'ils demandaient comme héritiers présomptif l'un des fils du prince régnant. Mais il feignit de ne pas consentir à leur demande par considération pour Abû H'afs' 'Umar Intî et à cause du haut rang que celui-ci tenait chez les Almohades, et il répondit que cette qualité appartenait à 'Umar. Mais quand ce dernier vit ce qui se passait, il fut pris de peur et alla déclarer à 'Abd al-Mu'min qu'il renonçait à se prévaloir de son titre. On prêta alors serment à Muh'ammad. »

On voit que le récit d'Ibn al-At^{h}îr s'accorde parfaitement avec le ton très réticent de la missive officielle relative au même objet. Au moment où elle fut rédigée, 'Abd al-Mu'min se trouvait dans le camp qu'il avait établi en face de Salé et nommé Ribât' al-fath' (nom qui est ainsi antérieur à l'époque de la victoire d'Alarcos (591 = 1195), avec laquelle on l'a souvent mis en rapport). Les Arabes d'Ifrîqiya avaient fait pour un temps leur soumission aux Almohades, après le désastre qu'ils avaient subi près de Sétif (cf. *supra* n° IX), et leurs émirs venaient souvent rendre visite au souverain et bénéficier de ses largesses. (Voir aussi sur ces événements, G. Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, p. 181).

XIV

Nomination des fils de 'Abd al-Mu'min comme gouverneurs des provinces de l'empire almohade

Ms. : 97 v°-99 v°. Ed. : pp. 61-66.

Rédacteur : Abû Ja'far Ibn 'At'îya.

De l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min), aux t'âlibs, aux s^h^aik^h^s, aux notables et à l'ensemble des habitants de Ceuta.

Du Ribat' al-fath', le 12 rabî' I 551 (5 mai 1156).

Les destinataires ont déjà été informés de l'accord intervenu entre les Almohades et leurs partisans au sujet de la proclamation (*bai'a*) d'un héritier présomptif du trône, cette décision ayant été prise en dehors de toute initiative personnelle du souverain.

Celui-ci fait aujourd'hui connaître à ses correspondants qu'au moment de leur départ, les députations des tribus hilâliennes et de la partie orientale de l'empire, voyant qu'en raison de sa désignation comme héritier présomptif, le prince Muh'ammad n'était plus disponible pour prendre le gouvernement de leurs territoires, ont alors demandé avec insistance d'être accompagnés par l'un de ses frères : celui-ci aurait pour mission de réaliser parmi eux l'unité autour de sa personne et de ramener la tranquillité et le calme dans leurs régions. Consultés sur cette requête, les s^h^aik^h^s, les t'âlibs et les fonctionnaires (*'ummâl*) almohades ont estimé qu'il n'y aurait que des avantages à lui donner suite et même à étendre la même mesure aux autres contrées de l'empire.

C'est alors que les t'âlibs de Tlemcen et les représentants des sédentaires et des nomades de cette région demandèrent à être accompagnés eux aussi à leur retour par un autre fils du souverain. Quelques jours plus tard, après en avoir conféré entre eux, les t'âlibs et les *'ummâl* du G^h^arb moyen demandèrent eux aussi à avoir à leur tête un prince, qui aurait sous son autorité le pays des G^h^umâra et le territoire contigu dépendant de Ceuta. Une nouvelle conférence ayant eu lieu entre les t'âlibs de Ceuta et leurs frères sur la question de la sécurité des communications maritimes entre le Maroc et l'Espagne par le détroit de Gibraltar et de celle des ports situés de part et d'autre de ce détroit, ils proposèrent la création d'un gouvernement unique groupant, en plus du pays des G^h^umâra et des autres tribus établies sur les territoires s'étendant jusqu'à Ceuta, Tanger, les « Deux Iles » (Algeciras et Tarifa) et Malaga : cette réunion présenterait l'avantage de permettre la construction, sous une direction unique, d'une flotte de guerre en vue de la grande expédition projetée contre les infidèles.

Le souverain déclare ensuite qu'après avoir été saisi successivement de ces suggestions et sans avoir pris lui-même la moindre part à leur genèse, et devant l'accord unanime réalisé sur la question par les s^h^aik^h^s, les t'âlibs et les 'âmils, il a décidé de rendre ces désignations officielles (*infâd^h^*). Toutefois, il ajoute qu'il a jugé bon, après une consultation de son entourage, d'adjoindre à chacun de ses fils ainsi pourvus d'un gouvernement, un conseil de t'âlibs, de h'âfiz's, de juristes, de cadis et de personnages de confiance, ainsi que des officiers d'élite; les uns et les autres auront pour mission de les aider à rassembler des troupes, à opérer le « tri » (*tamyîz*) des tribus, à prescrire la censure des

mœurs suivant la formule almohade de l'*amr bi 'l-ma'rûf* et du *nahy 'an al-munkar*, enfin à développer parmi les masses l'enseignement des prescriptions religieuses. C'est dans ces conditions que le souverain a choisi pour chacun des gouvernements ainsi créés et suivant son importance un groupe d'Almohades anciens.

Il termine en invitant ses correspondants à s'associer aux décisions qui font l'objet de la lettre et aux invocations en faveur de l'empire almohade qui ont été prononcées à cette occasion.

Pour les événements rapportés dans cette lettre, la source historique la plus digne de foi est encore Ibn al-Atʰîr (*Annales*, pp. 581-82), qui leur assigne leur véritable date, 551, et non 547, comme Ibn Kʰaldûn, ou 549, comme le *Qirt'âs*.

La lettre ne nomme pas les bénéficiaires des nouveaux gouvernements créés par 'Abd al-Mu'min. Mais nous savons qu'Abû Muh'ammad 'Abd Allâh fut alors nommé gouverneur de Bougie et des régions soumises situées plus à l'Est, Abû H'afs' 'Umar, gouverneur de Tlemcen, Abû 'l-H'asan 'Alî, gouverneur de Fès, Abû Ya'qûb Yûsuf, gouverneur de Séville, et Abû Sa'îd 'Utʰmân, gouverneur de Ceuta, Tanger, Algeciras et Malaga. Quant à l'héritier présomptif, Abû 'Abd Allâh Muh'ammad, il fut élevé aux fonctions de lieutenant de son père à Marrakech (voir notamment le tableau des fils de 'Abd al-Mu'min, *Doc. in. hist. alm.*, p. 225; on y remarquera les noms des deux autres fils de 'Abd al-Mu'min, Abû r-Rabî' Sulaimân et Abû Zaid 'Abd ar-Rah'mân, qui reçurent, peut-être à la même date, les gouvernements respectifs du Tâdlâ et du Sûs).

Les termes de cette lettre confirment les indications fournies par Ibn al-Atʰîr, qui explique comment 'Abd al-Mu'min tint à conserver auprès de chacun de ses fils, en qualité de mentors, les t'âlibs almohades qui avaient jusque-là assumé des fonctions de gouverneurs de provinces.

XV

Message d'exhortations à la population de Ceuta

Ms. : 108 r°-109 v°. Ed. : pp. 67-71.

Rédacteur: Abû Ja'far Ibn 'Atîya.

De l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min), aux t'âlibs de Ceuta, ainsi qu'aux sʰaikʰs, notables et à l'ensemble de la population de cette ville.

De Marrakech, le 5 jumâdâ II 551 (26 juillet 1156).

Le souverain a déjà fait connaître à la population de Ceuta les succès qui ont été récemment remportés contre les adversaires du régime qui avaient manifesté une attitude hostile. En plus, une enquête a été faite sur l'origine de ce mouvement d'opposition. Ces mesures ont provoqué de la part de la communauté

almohade une recrudescence de foi et de piété. Des réunions organisées sur l'ordre de l'émir des Croyants et auxquelles ont pris part les membres des diverses catégories de la hiérarchie almohade lui ont permis de mesurer leur attachement à la doctrine unitaire et la profondeur de leur repentir. De plus, tous les Almohades, sans exception, ont reçu l'ordre de mettre fin aux querelles qui pouvaient encore les diviser et de se pardonner réciproquement leurs offenses, en renforçant les liens de fraternité et de sincère amitié qui les unissent. En terminant, il invite les destinataires à procéder en ce qui les concerne de la même façon que leurs frères almohades.

Cette lettre, par son contenu, est peut-être à rapprocher de la lettre n° XII. Etant donné sa date, elle n'appelle aucun commentaire historique particulier.

XVI

Relation de la prise d'Alméria, de Baeza et d'Ubeda et de la mort du roi chrétien Alphonse VII

Ms. : 10 r°-13 v°. Ed. : pp. 71-81.

Rédacteur: Abû 'Aqîl Ibn 'At'îya.

De l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min), aux t'âlibs, s[h]aik[h]s, notables et à l'ensemble de la population de Bougie.

De Marrakech, dans la première décade de s[h]a'bân 552 (8-17 septembre 1157).

Au cours de toute la période récemment écoulée, le pays d'al-Andalus avait demandé qu'on portât attention à sa situation, car l'ennemi chrétien, à ses frontières, avait augmenté son appétit et ses visées sur lui, et il s'imaginait que la fortune accompagnerait ses drapeaux s'il en tentait l'attaque. Le souverain, ayant pris la décision de porter la guerre sainte contre lui, estima que le premier et le plus important des objectifs à atteindre était Alméria, cette ville se trouvant au point de jonction des parties orientales et occidentale d'al-Andalus et formant la liaison entre les régions continentales et maritimes du pays. C'est alors que les t'âlibs chargés de l'administration de la région de Grenade furent renvoyés (de Marrakech) au lieu de leur résidence; puis, à peine arrivés à Grenade, ils rassemblèrent leurs troupes et partirent à l'attaque d'Alméria. Une partie de la garnison chrétienne de cette ville avait pris position sur les hauteurs et dans les plaines des alentours, mais les Almohades eurent raison de ces contingents, qui ne purent les empêcher de parvenir jusqu'aux portes d'Alméria, de les forcer et de pénétrer à l'intérieur de la ville. Le reste de la garnison chrétienne d'Alméria se réfugia alors dans la citadelle (Alcazaba).

La nouvelle de la prise d'Alméria étant parvenue à Ibn Mard[h]anîs[h], celui-ci décida de se porter au secours des assiégés de l'Alcazaba et fit appel au concours du roi chrétien as-Sulait'în. Leurs troupes respectives se portèrent en direction d'Alméria, avec des effectifs considérables. Mais les Almohades, tout en continuant à assiéger la citadelle, firent face aux troupes qui venaient pour délivrer la ville et les forcèrent à battre en retraite.

Les t'âlibs qui dirigeaient cette expédition avaient averti le souverain du rassemblement d'une armée infidèle, et cette nouvelle le décida à se porter en personne à leur aide avec une armée. Mais, à peine arrivé à une étape de Marrakech, il reçut un message l'avisant de la retraite des Chrétiens. Le souverain rentra alors dans sa capitale.

Quant au corps expéditionnaire d'Alméria, après le départ des troupes chrétiennes, il assiégea encore plus étroitement l'Alcazaba et finit par l'enlever de vive force. L'armée chrétienne, en battant en retraite, s'était dirigée vers la plaine de Grenade. Le monarque chrétien avait décidé de l'y rejoindre, mais, très affligé et démoralisé par son échec, il mourut comme il arrivait à proximité de Baeza.

Une fois Alméria prise, les t'âlibs almohades partirent à la poursuite de l'ennemi et arrivèrent devant Baeza : la population musulmane de cette ville les accueillit comme des libérateurs et leur ouvrit les portes. Seule, une partie de la garnison s'était fortifiée dans la citadelle afin de résister, mais, devant l'attitude de la population, elle s'empressa de se porter à Ubeda. Après avoir laissé des contingents à Baeza, les t'âlibs se portèrent contre Ubeda, dont ils s'emparèrent rapidement, en même temps que de nombreux châteaux-forts de cette région.

Baeza et Ubeda sont l'une et l'autre au centre d'une région fort riche, comprenant de vastes pâturages et des terres de labour. De plus, jusque-là, Baeza avait constitué le point de départ des raids chrétiens contre les terres musulmanes; cette place avait été remarquablement fortifiée, dotée de nombreuses machines de guerre et d'approvisionnements considérables. Elle commandait la région peu accessible qui sépare l'Espagne chrétienne d'al-Andalus; sa prise permettra dorénavant aux Musulmans de se trouver à pied d'œuvre pour porter leurs attaques contre l'ennemi.

Le souverain termine sa lettre en déclarant que désormais, al-Andalus a retrouvé le calme et la guérison. Les t'âlibs lui ont rendu compte en détail de cette expédition victorieuse; à son tour, il en avise ses correspondants, en soulignant l'aide divine qui lui fut réservée et en les invitant à en rendre grâce à Allâh.

C'est encore Ibn al-Atʰîr qui offrait jusqu'ici le récit le plus circonstancié de la campagne almohade qui aboutit à la prise d'Alméria sur les Chrétiens et des autres événements qui sont relatés dans cette lettre. Celle-ci, toutefois, ne signale pas que, peu après l'arrivée du saiyid Abû Sa'îd 'Utʰmân à son poste de gouverneur de Malaga, il reçut la reddition de Grenade, où Maimûn b. Yiddir maintenait encore tant bien que mal le prestige des Almoravides. Le prince almohade partit alors en expédition contre Alméria, tandis que la flotte de Ceuta venait attaquer cette ville par mer. La garnison chrétienne dut céder la ville aux Almohades et se retira dans l'Alcazaba, située sur une colline qui domine Alméria.

Ibn al-Atʰîr suit de très près le développement même de la lettre, et l'on peut se demander si le chroniqueur occidental dont il a reproduit le récit n'a pas eu celle-ci sous les yeux. C'est ainsi qu'il signale lui aussi l'expédition de secours entreprise par Ibn Mardʰanîsʰ et l'aide demandée

par ce dernier à Alphonse VII, simplement désigné dans la lettre sous le surnom d'as-Sulait'în, « le petit sultan » (sur ce surnom, voir *La Péninsule ibérique au moyen-âge,* p. 176, note 3). On savait qu'Alphonse VII était parti rejoindre Ibn Mardᵃanîsᵃ et qu'ayant dû reprendre le chemin de Tolède sans avoir remporté la victoire qu'il escomptait, il ne tarda pas à mourir. Notre lettre précise qu'il rendit l'âme « à proximité de Baeza » et fixe ainsi un point d'histoire en confirmant les renseignements de source chrétienne d'après lesquels ce monarque mourut le 21 août 1157, à Fresneda, près du col de Muradal, dans la Sierra Morena (voir notamment Codera, *Dec. y desap.,* pp. 514-16; Cirot, *Chronique latine des rois de Castille,* Bordeaux, 1913, p. 28, note 7).

La prise des deux villes de Baeza et d'Ubeda, qui suivit de près la chute d'Alméria, ne semble pas avoir été signalée par les chroniqueurs arabes. Toutes deux étaient tombées aux mains d'Alphonse VII, dix ans auparavant, en même temps que le grand port méditerranéen. Suivant un procédé qu'on verra également utilisé dans les lettres postérieures, notamment à propos du Sud de l'Ifrîqiya, le rédacteur a inséré dans la lettre une brève description de ces deux places fortes et des ressources de leur territoire.

XVII

Relation d'un voyage de 'Abd al-Mu'min au sud de Marrakech et d'une visite au tombeau du Mahdî à Tînmallal

Ms. : 5 v°-9 r°. Ed. : pp. 81-93.

Rédacteur: Abû 'Aqîl Ibn 'At'îya.

De l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min), aux t'âlibs, aux sᵃaikᵃs, aux notables et à l'ensemble de la population de la ville une Telle et de son territoire.

De Marrakech, le 8 sᵃawwâl 552 (13 novembre 1157).

Le souverain fait connaître aux destinataires de la lettre qu'il avait décidé de faire un voyage dans les diverses régions du pays qui constitue le berceau des Almohades, afin de s'y rencontrer avec l'ensemble des populations et d'avoir avec elles des entretiens destinés à les renforcer dans leur attachement à la doctrine unitaire. Il s'est donc mis en route, accompagné d'un cortège de sᵃaikᵃs, de notables, de t'âlibs et de h'âfiz's almohades, et il a reçu, tout au long de son voyage et sur leur territoire même de nombreuses délégations des tribus Gadmîwa, Mas'mûda, Ganfîsa, Ragrâga et H'âh'a.

Arrivé sur le territoire de cette dernière tribu, il a reçu un groupe des tribus Guzûla d'al-Kust, qui se rendait précisément à Marrakech pour y demander leur soumission au régime. Satisfaction leur fut accordée, après qu'ils eurent été

éclairés sur les obligations morales que cette soumission comportait, dans le cadre de la doctrine du Mahdî. Ils procédèrent à l'acte solennel d'obédience et furent renvoyés chez eux, satisfaits et pleins de reconnaissance.

Le souverain et son cortège poursuivirent leur route et arrivèrent ensuite dans la région du Sûs, où ils pénétrèrent le premier jour du mois de ramad'ân de la présente année (7 octobre 1157). Continuant leur voyage, ils gagnèrent Târûdânt, où de nombreuses délégations du Sûs, qui les attendaient, les accueillirent avec les marques du plus grand loyalisme. Puis la caravane royale se prépara à aller visiter les lieux que l'Imâm Mahdî avait illustrés par sa présence au cours de sa carrière. C'est ainsi qu'elle se porta d'abord à Igîllîz, où elle fit une visite solennelle à la mosquée du Mahdî et à la grotte qui l'avait abrité. Elle y demeura plusieurs jours, au cours desquels une porte fut placée à l'intérieur de la grotte pour la protéger des intempéries; le sol en fut nivelé, le plafond en fut consolidé par une voûte de maçonnerie et des auvents furent placés à ses abords. En même temps, la récitation du Coran se poursuivit nuit et jour dans la mosquée d'Igîllîz. Un entretien eut lieu entre le souverain et les s'aik's et notables des Harg'a.

Continuant son itinéraire en pays montagneux, la caravane atteignit Ansâ, localité située à la lisière du Sûs, où l'attendaient les tribus de Tînmallal et des Hintâta, ainsi que celles des régions avoisinantes. Les S'inhâja et les Haskûra du Sud vinrent eux aussi à Ansâ apporter solennellement leur allégeance.

Cependant, comme la saison d'hiver approchait, l'automne touchant à sa fin, le souverain décida, le but du voyage se trouvant au reste presque entièrement atteint, de prendre le chemin du retour, en terminant son déplacement par une visite au tombeau de l'Imâm Mahdî. La caravane, faisant route vers Tînmallal, reçut à une étape d'Ansâ une délégation des Guzûla et des Haskûra, ainsi que des tribus d'al-Kust, composée de s'aik's, de notables et de chefs, venant apporter leur soumission. En même temps, toutes les autres tribus de la montagne, comme celles des Lamt'a et des Guzûla, envoyèrent elles aussi des députations pour protester de leur loyalisme et entendirent des sermons qui les édifièrent. La plupart de ces délégations accompagnèrent le souverain jusqu'à Tînsilt, avant de rentrer chez elles. D'autres députations attendaient encore le cortège à son arrivée à Tînmallal. Là, une visite solennelle fut faite à la mosquée et au tombeau du Mahdî, et l'on prit le chemin du retour vers la capitale, sous une pluie bienfaisante. A l'arrivée à Marrakech, toute la plaine était verdoyante, et le cortège royal pénétra dans la ville le 28 ramad'ân (4 novembre 1157), après avoir recueilli au cours de son voyage toute la bénédiction attachée au mois du jeûne.

La lettre se termine par l'invitation habituelle à des actions de grâces à la divinité.

Une visite du tombeau du Mahdî par 'Abd al-Mu'min est signalée par al-Baid'aq (*Doc. in. hist. alm.*, p. 199) pour l'année 550 (1155-56); ensuite, dit le même écrivain, le calife « descendit à Salé où il resta deux ans »; après quoi il rentra à Marrakech, puis repartit de nouveau pour le Ribât' al-fath', qu'il devait quitter en 553, au moment d'entreprendre sa campagne d'Ifrîqiya. En plus de son voyage à Tînmallal en 550, 'Abd al-Mu'min dut aller par deux fois en visite pieuse au tombeau du Mahdî : en 552 — date de la présente lettre — et en 553, à la veille de faire mettre à mort, sur le

chemin du retour, ainsi qu'on l'a vu plus haut, son vizir Abû Ja'far Ibn At'îya et le jeune frère de celui-ci, Abû 'Aqîl.

Le voyage de 552 dans l'Atlas et le Sûs fut une tournée d'inspection en même temps qu'un pèlerinage. L'itinéraire indiqué par la lettre est jalonné par des localités qui sont presque toutes signalées par al-Baid^{h}aq. On sait que la première, Igîllîz des Harg^{h}a, était le village natal du Mahdî, et c'est là que se trouvait la grotte où celui-ci accomplit sa retraite (voir notamment *Doc. in.*, p. 60 et note 2). Sur chacune des tribus citées dans la lettre, on renverra également à la même source.

XVIII

Accusé de réception du compte rendu d'un raid contre les Chrétiens d'Espagne

Ms. : 12 r°-v°. Ed. : pp. 93-95.

Rédacteur : Abû 'l-H'asan Ibn 'Aiyâs^{h}.

Sans préambule.

De Marrakech, le 14 rajab 553 (11 août 1158).

Le souverain fait savoir aux destinataires qu'il a bien reçu le rapport qu'ils lui ont adressé sur les heureux résultats des raids qu'ils ont entrepris contre l'ennemi chrétien. Il leur adresse des éloges pour la manière dont ils se sont comportés et leur demande de remercier Allâh du concours effectif qu'il leur a apporté. Il leur recommande en même temps de se consulter lors des circonstances graves qui peuvent se présenter et de ne prendre de décisions qu'après en avoir mûrement délibéré.

Il semble que cette courte lettre a été adressée par 'Abd al-Mu'min à des t'âlibs de quelque ville andalouse, à la suite d'une expédition conduite par eux avec succès sur les confins de l'Espagne chrétienne. Les documents dont on dispose ne signalent, sous la date à laquelle cette lettre a été rédigée, aucune expédition de ce genre.

XIX

Fondation d'une ville au Jabal T'âriq (Gibraltar)

Ms. : 106 v° - 108 r°. Ed. : pp. 95-99.

Rédacteur désigné : Abû Ja'far Ibn 'At'îya. Cette attribution est évidemment fausse, Ibn 'At'îya ayant été mis à mort l'année précédente et n'ayant pu dès lors accompagner 'Abd al-Mu'min dans son expédition en Ifrîqiya. La lettre doit vraisemblablement avoir été rédigée par le même secrétaire que la suivante, Ibn al-Murk^{h}î.

De l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min), aux t'âlibs et aux Almohades de Grenade.

Du camp des Almohades, à l'extérieur d'al-Mahdîya, le 20 d^{h}u 'l-qa'da 554 (4 décembre 1159).

Le souverain fait savoir à ses correspondants que, bien qu'occupé à porter le *jihâd* dans la partie orientale de l'Afrique du Nord, il n'a pas perdu de vue les affaires d'al-Andalus et qu'il a décidé la construction d'une ville au Jabal T'âriq, point qui forme la jonction de la Méditerranée et de l'Atlantique et l'axe des régions situées de part et d'autre du Détroit; il se propose de doter cette fondation d'avantages de toutes sortes et de la rendre inexpugnable. Il a envoyé sur place à cet effet le s^{h}aik^h Abû Ish'âq Barrâz b. Muh'ammad et al-H'âjj Ya'îs^h.

Il prescrit aux destinataires de se rendre eux-mêmes, accompagnés de s^{h}aik^{h}s andalous des territoires de leur ressort, au Jabal T'âriq. Ils y retrouveront les t'âlibs de Séville et les deux délégués du souverain. Là, les uns et les autres détermineront l'emplacement qui leur paraîtra le plus convenable à la fondation urbaine envisagée.

Le souverain ajoute qu'il a écrit au « s^{h}aik^h éminent » Abû H'afs' pour qu'il se rende de son côté si possible à cette réunion sur le site même de la nouvelle ville; de même, au s^{h}aik^h, le qâ'id Abû Allâh Ibn K^{h}iyâr. Le s^{h}aik^h Abû Ish'âq Barrâz et al-H'âjj Ya 'îs^h sont munis des instructions nécessaires.

Post scriptum. — Au moment où le souverain se disposait à envoyer le présent message à ses destinataires, il a été favorisé par Allâh de la prise de Gafsa, accompagnée d'une demande d'*amân* provenant des Arabes réfugiés à Gabès. La relation de ces événements fait l'objet d'une missive spéciale que ses correspondants recevront en même temps. Dans ces conditions, le souverain a décidé de revenir dans la partie occidentale de ses possessions. Qu'ils se préparent dès lors à le recevoir et en informent tous les Almohades !

Cette lettre a été écrite au moment où 'Abd al-Mu'min, arrivé en Ifrîqiya depuis jumâdâ II 554 (juillet 1159), avait, après la reddition de Tunis, été mettre le siège devant la ville d'al-Mahdîya, occupée par une garnison de troupes chrétiennes du roi de Sicile, Roger II. Al-Mahdîya devait capituler en muh'arram 555 (janvier 1160) : contrairement à ce qu'il dit dans sa lettre, 'Abd al-Mu'min attendit ce moment pour se remettre en route ; il n'arriva à Marrakech qu'au début de l'été suivant.

On était jusqu'ici assez bien renseigné sur la fondation de Gibraltar par 'Abd al-Mu'min, mais on croyait que la construction n'en avait été entreprise que lors du voyage que le souverain y fit lui-même en 556 (1161) : voir les références citées dans *Doc. in. hist. alm.*, p. 204, note 1 et la description qui figure dans *La Péninsule ibérique au moyen âge*, pp. 148-49. On voit que cette construction avait déjà été décidée au moins au cours de l'année précédente.

Sans parler du s^{h}aik^h Abû H'afs' 'Umar Intî, deux des trois personnages cités dans cette lettre sont connus. Le premier des délégués envoyés sur place par 'Abd al-Mu'min pour choisir l'emplacement de la nouvelle ville est Abû

Ish'âq Barrâz b. Muh'ammad al-Mussûfî, un ancien général almoravide qui s'était rallié aux Almohades en même temps que Yah'yâ Angmâr, à la suite des dissentiments qui avaient éclaté entre les Lamtûna et les Mussûfa. Il avait commandé des expéditions contre des rebelles de l'Algarve et avait éte ensuite nommé surintendant du fisc (voir notamment *Hist. des Berb.*, t. II, pp. 175, 184, 187). L'autre délégué, al-H'âjj Ya'îs^h, ne semble pas avoir été mentionné ailleurs. Quant à Abû 'Abd Allâh Ibn K^hiyâr, c'est l'ancien mus^hrif de Fès sous les Almoravides, qui, en 540 (1146), avait livré cette ville aux Almohades et devint par la suite un dignitaire de leur mak^hzen : voir la traduction de la notice de la *H'ulla* d'Ibn al-Abbâr sur ce personnage dans *Doc. in. hist. alm.*, pp. 227-230.

XX

Relation de la prise de Gafsa par les Almohades

(554/1159)

Ms. : 18 r°-21 r°. Ed. : pp. 99-113. Manquent les dernières lignes de la fin.

Rédacteur : Abû 'l-H'akam Ibn al-Murk^hî.

De l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min), aux t'âlibs, aux Almohades, aux s^haik^hs, aux notables et à l'ensemble de la population de Cordoue.

De l'intérieur de Gafsa. La date manque (lacune finale).

Le souverain rappelle d'abord que Gafsa était devenue le quartier général d'un rebelle contre l'autorité almohade et qu'il avait appelé auprès de lui dans cette ville des bandes d'aventuriers arabes et kurdes. Avec leur concours, il lançait des incursions dans le pays avoisinant et coupait les routes, semant partout la terreur et la destruction. Dans ces conditions, il était nécessaire de mettre un terme à leurs méfaits et d'éteindre l'incendie qu'ils avaient allumé. A son arrivée en Ifrîqiya, le souverain avait fait savoir à ses correspondants la nécessité d'organiser une expédition pour réduire les rebelles de Gafsa et les avait en même temps avisés de la visite que des s^haik^hs arabes lui avaient faite pour lui apporter leur ralliement à la cause almohade. Il fut alors décidé de grouper tous les contingents almohades disponibles en Ifrîqiya et de les envoyer assiéger les révoltés. Ceux-ci se croyaient invulnérables, la ville qu'ils occupaient étant très fortifiée et à l'abri de hauts remparts, dans une région aux défilés étroits et entourée de toutes parts par le Sahara, ils faisaient fond également sur l'absence de tous vivres dans la région avoisinante et la difficulté qu'il y avait à en faire venir; ils étaient persuadés qu'une armée nombreuse ne pourrait prolonger le siège de leur place, par suite du manque de vivres et d'eau.

Cependant, le souverain, pour augmenter ses effectifs, faisait venir les t'âlibs de Bougie avec leurs contingents almohades stationnés dans cette ville et en Ifrîqiya. Une fois ces renforts arrivés, l'armée se mit en route et emprunta un itinéraire passant par Kairouan. Sur son chemin, le ravitaillement en eau et en nourriture ne fit jamais défaut à cette armée, encore que l'itinéraire choisi fût fort peu fréquenté.

Une fois arrivée sous les murs de Gafsa, l'armée almohade commença les préparatifs du siège de la place, édifia des magasins à grain (*murûs*) et établit ses installations de campement. Le lendemain, elle put facilement repousser une sortie des assiégés et les força à s'enfermer dans leur place. Autour de celle-ci se trouvaient des plantations et des bâtisses qui rendaient les communications difficiles et rétrécissaient les chemins et les issues. Il fut décidé de les mettre à bas, ce qui permit d'encercler complètement la ville et de resserrer encore son investissement; des fossés furent creusés, des passages souterrains bouchés. Enfin, on procéda à l'installation de mangonneaux (*majâniq*) et l'on décida de réduire la ville en l'attaquant vigoureusement au moyen de ces machines de siège. La construction de ces machines fut, par un hasard providentiel, facilitée par cette circonstance que, contrairement à ce qui se passait d'ordinaire, les navigateurs chrétiens avaient, au cours de l'année, apporté sur les côtes de l'Ifrîqiya du bois de construction en quantités considérables; ce bois put être amené à pied d'œuvre par le Sahara pour cet usage.

Toutefois, le souverain n'avait pas complètement perdu l'espoir de voir les assiégés revenir à des meilleurs sentiments et lui faire leur soumission. Quand la construction des appareils de siège toucha à sa fin, il estima, malgré l'impatience de ses troupes à livrer l'assaut, qu'il devait encore donner aux rebelles une occasion de se repentir, et il leur envoya une députation de s^{h}aik^{h}s et de t'âlibs almohades et d'Arabes, pour leur faire savoir qu'ils auraient l'*amân* s'ils livraient leur place et se soumettaient de leur plein gré. Mais les assiégés, avec insolence, répondirent négativement à ces propositions. Ce refus ne fit que renforcer l'ardeur des Almohades à les combattre et ils leur livrèrent de violentes attaques et des coups répétés.

Une fois les machines de siège entièrement terminées, elles furent installées face aux remparts de la place, et le lancement des projectiles commença, en même temps que les Almohades se mettaient à combler le fossé de défense de l'enceinte. Bientôt, une attaque couronnée de succès permit aux assiégeants de s'emparer de l'avant-mur (*sitâra*) et démolir une tour (*burj*), ainsi qu'une grande partie de la *sitâra* elle-même, tout en causant de lourdes pertes aux défenseurs. Ceux-ci, impressionnés par ce succès des Almohades, ne tardèrent pas à se rendre compte qu'il leur était inutile de prolonger la résistance et qu'ils périraient tous si les assiégeants pénétraient de vive force dans la ville. Ils envoyèrent alors au souverain une délégation de s^{h}aik^{h}s et de notables pour demander l'*amân*, moyennant la reddition de Gafsa. Cet *amân* leur fut accordé, malgré leurs lourds antécédents de rebelles.

Quant à leur chef (*za'îm*), il se hâta de partir avec tous les siens, trop heureux d'avoir pu conserver la vie, tandis que les Almohades pénétraient dans la ville et s'y installaient. Ce chef avait réuni autour de lui une bande d'aventuriers dénués de scrupules et faisait régner sur Gafsa un régime d'oppression et de terreur; et ce fut à cause de cet état de choses et de la tyrannie qui avait pesé sur eux que le souverain almohade accorda l'*amân* aux habitants de la ville.

Le souverain signale encore que tout le long du siège de Gafsa par les Almohades, ceux-ci reçurent toujours un abondant ravitaillement, en dépit de la mauvaise récolte de cette année-là en Ifrîqiya et du fait que les silos de ce pays étaient vides. Il ajoute que la place forte de Gafsa présente une valeur stratégique bien connue depuis longtemps, et que son hinterland a été richement doté par la nature, plein qu'il est d'eaux vives, de campagnes fertiles et de jardins. C'est

une position de premier ordre qui commande toute la région dont Allâh a favorisé le passage au pouvoir des Almohades.

Il informe enfin ses correspondants que la question dont il les a déjà entretenus — le transport éventuel d'Arabes d'Ifrîqiya en Espagne en vue d'une expédition, qui leur permettrait de se racheter de leurs erreurs passées — fait toujours l'objet de ses préoccupations. En tout cas, la répression de la révolte dans cette région, qu'on avait toujours représentée comme extrêmement difficile, est désormais une chose acquise. Que les destinataires de la missive en remercient Allâh et diffusent largement autour d'eux la nouvelle du succès considérable qui vient d'y être remporté par le gouvernement almohade !

Les chroniqueurs sont fort avares de renseignements sur le siège de Gafsa par les troupes de 'Abd al-Mu'min, lors de l'expédition entreprise par ce souverain contre al-Mahdîya. La seule indication précise dont on dispose est fournie par Ibn K^haldûn (*Hist. des Berb.*, t. II, p. 34), qui dit qu'en 554 (1159) 'Abd al-Mu'min assiégea Gafsa, renversa la famille qui régnait sur cette ville et en envoya tous les membres à Bougie. Le même historien rapporte l'histoire de la petite dynastie des Banu 'r-Rand de Gafsa, qui avait été fondée en 445 (1053-54) par un ancien gouverneur des Fât'imides. A l'époque de 'Abd al-Mu'min, le prince nominal de Gafsa était un vieillard très âgé, Abû 'Umar al-Mu'tazz; le pouvoir était exercé en fait par son petit-fils Yah'yâ b. Tamîm. Tous deux moururent dans les années qui suivirent la prise de Gafsa, à Bougie, où les Almohades les avaient exilés.

Le *Qirt'âs* ne parle pas de la prise de Gafsa en 554. Quant à Ibn al-At^hîr (*Annales*, pp. 587-88), il se fait l'écho d'un bruit d'après lequel ce fut le prince de Gafsa qui vint lui-même trouver 'Abd al-Mu'min pour lui offrir la possession de sa ville. La lettre qui nous occupe montre que cette place fut rigoureusement assiégée avant de capituler.

Cette missive, qui a été annoncée en post-scriptum dans la précédente, ce qui confirme sa date, contraste avec le laconisme des chroniqueurs et décrit l'expédition de Gafsa avec une grande abondance de détails, au reste fort intéressants. Toujours suivant Ibn K^haldûn, des gouverneurs almohades se succédèrent à Gafsa pendant une dizaine d'années ; cette ville se révolta alors contre les Almohades.

On remarquera enfin qu'à la fin de sa lettre, 'Abd al-Mu'min fait une allusion au projet qu'il avait dès cette époque de se servir des Arabes d'Ifrîqiya comme d'une réserve de troupes à sa dévotion pour renforcer les garnisons almohades d'Espagne et porter dans ce pays le *jihâd* contre les Chrétiens. Cette politique, amorcée par 'Abd al-Mu'min, devait, on le sait, être continuée par ses successeurs, ainsi qu'on le verra dans leur correspondance.

XXI

Défaite et soumission aux Almohades des Arabes d'Ifrîqiya

Ms. : 13 r°-15 v°. Ed. : pp. 113-121.

Rédacteur : Abû 'l-Qâsim al-Qâlamî.

De l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min), aux t'âlibs, s^{h}aik^{h}s, notables et à l'ensemble de la population de Fès.

De la plaine (*fah's'*) *de* Mattîja, le lundi 14 rabî' II 555 (23 avril 1160).

Les destinataires ont déjà été avisés de l'expédition entreprise contre les Arabes d'Ifrîqiya et de son heureux résultat : dans ce pays, la tribu des Riyâh', qui jusqu'ici y exerçait une autorité complète, a été entièrement réduite et a subi d'importantes pertes en hommes; des survivants, ceux qui ont persévéré dans la rébellion, ont été pourchassés et décimés; les autres se sont soumis au régime et en ont déjà éprouvé les bienfaits.

Au moment où ces nouvelles étaient transmises dans les diverses parties de l'empire, les premiers contingents revenant d'Ifrîqiya ont rejoint le souverain et lui ont rendu compte des heureux effets de la pacification entreprise dans ce pays. C'est ainsi qu'une fraction des Riyâh', les Banû Muh'ammad, est venue tout entière faire sa soumission aux Almohades et leur offrir ses services, pour la guerre ou pour le *jihâd,* sous les ordres de son chef Abû Ya'qûb Yûsuf b. Mâlik. De même, les Jus^{h}am, en totalité, sont venus, avec leurs familles et leurs troupeaux, rejoindre l'armée almohade pour lui apporter leur soumission. Le souverain se propose de fixer au Mag^{h}rib l'habitat des Banû Muh'ammad et de la tribu des Jus^{h}am, et de les y employer au service du régime.

Quant aux tribus al-At^{h}baj et Zug^{h}ba, elles ont envoyé des notables pour demander les conditions de paix. Ces députés, qui ont été instruits des griefs des Almohades à l'égard de ces tribus, ont promis d'y réfléchir. Le pardon leur sera accordé, si ces tribus manifestent un repentir visible et sincère.

En bref, cette expédition a donné les meilleurs résultats et a bénéficié de la bénédiction divine. Les destinataires sont priés de porter leur attention sur les signes évidents de l'appui que la Providence a accordé au « noble » pouvoir almohade et de les faire connaître autour d'eux.

Cette lettre a été écrite, alors que 'Abd al-Mu'min rentrait au Maroc, après sa campagne en Ifrîqiya, de la plaine de Mattîja (voir *supra,* n° IX). A ce moment, le souverain venait de recevoir des nouvelles des opérations de pacification entreprises par ses troupes dans les territoires de parcours des Riyâh' et l'annonce de la soumission d'une tribu de cette confédération, les Banû Muh'ammad. Quant aux At^{h}baj et aux Zug^{h}ba, ils se maintenaient dans une expectative plutôt hostile.

La date que porte cette lettre montre qu'elle fut rédigée juste au moment de la rencontre, encore ignorée du souverain, des Arabes et des troupes almohades au Jabal al-Qarn, dans la région de Kairouan : cette déroute des

Arabes, sur laquelle des détails sont fournis par Ibn al-At'îr (*Annales*, pp. 591-92), se produisit en effet, suivant ce chroniqueur, dans la deuxième décade de rabî' II 555. Le même historien enregistre également le ralliement du chef des Riyâh' Banû Muh'ammad, Yûsuf b. Mâlik. Sur ces événements, voir aussi G. Marçais, *Les Arabes en Berbérie*, pp. 182-83.

XXII

La lettre publiée dans mon recueil sous ce numéro doit, étant donné la date qu'il faut lui assigner (568), être placée plus loin. On la trouvera décrite sous le n° XXV bis.

XXIII

Missive-circulaire, dite « Risâlat al-fus'ûl », sur les obligations des membres de la communauté almohade

Ms. : 87 v°-93 r°. Ed. : pp. 126-138.
Rédacteur nommé: Abû Ja'far Ibn 'At'îya.
De l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min), aux t'âlibs de Bougie.
Du Ribât' al-fath', le 3 rabî' I 556 (2 mars 1161).

Si cette lettre, comme il semble bien, a été rédigée par Abû Ja'far Ibn 'At'îya, mis à mort, on l'a vu, en 553, on ne peut admettre sans la discuter la date qui est fournie ici. Dans l'autre copie de la même lettre, qui figure dans le manuscrit de l'Escurial d'où j'ai tiré mes *Documents inédits d'histoire almohade*, (cf. pp. 13-17 du texte arabe), la date manque, mais la lettre est donnée comme adressée aux t'âlibs de Gibraltar, c'est-à-dire nécessairement après 555 (1160). Je suis, dans ces conditions, assez porté à croire que cette lettre, qui constituait une sorte de vade-mecum pour les nouveaux ralliés au mouvement almohade, dut être rédigée bien plus tôt, vers l'époque où Abû Ja'far Ibn 'At'îya fut nommé secrétaire de 'Abd al-Mu'min. Il semble d'ailleurs qu'une allusion soit faite à cette missive dans une lettre de 543 (1143) : voir *supra* n° III. Chaque fois qu'il y avait lieu de l'adresser à de nouvelles populations soumises, on en répétait textuellement le contenu, en changeant simplement les mentions d'origine et de date et en indiquant les nouveaux destinataires.

J'ai déjà résumé dans les *Doc. in. hist. alm.* (pp. 22-24) cette *Risâlat al-fus'ûl*, ou « missive aux paragraphes ». Il n'est donc pas utile d'en refaire l'analyse.

XXIV

Envoi d'une expédition contre les S'inhâja et d'une armée en Espagne

Ms. : 115 r°-v°. Ed. : pp. 138-141.

Rédacteur: Abû 'l-H'asan Ibn 'Aiyâs[h].

De l'émir Yûsuf, fils de l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min), à son frère « très cher et très noble » le s[h]aik[h] éminent Abû Sa'îd, et au s[h]aik[h] éminent Abû Sa'îd Yak[h]luf b. al-H'asan.

De Marrakech, sans date.

Le souverain informe ses correspondants qu'il avait l'intention de partir en même temps que les Almohades pour attaquer les rebelles hérétiques de la tribu des S'inhâja. Après un conseil de gouvernement, il a été décidé que l'ensemble des contingents almohades (disponibles à Marrakech) partiraient pour prendre part à cette expédition, sous les ordres de leurs s[h]aik[h]s et de leurs h'âfiz's. Quant au départ du souverain lui-même, il a été différé. L'expédition en question s'est mise en route le samedi 7 du présent mois [s[h]a'bân].

D'autre part, les s[h]aik[h]s almohades avaient proposé il y a quelque temps au souverain l'envoi de son frère Ismâ'îl à Séville, avec un contingent d'Almohades et d'Arabes, pour y exercer le gouvernement de cette ville et la protéger contre les incursions de l'ennemi chrétien. Cette proposition a été adoptée et a fait l'objet d'un rescrit officiel. Toutefois, vu l'approche du mois du jeûne, il a été décidé d'attendre qu'il se soit écoulé, afin d'épargner les forces des voyageurs. Ceux-ci, dès la fin de ramad'ân, se mettront donc en route.

Le souverain a averti les deux destinataires de cette décision pour qu'ils sachent qu'ils trouveront désormais, à proximité relative de leur résidence, des forces susceptibles le cas échéant de leur venir en aide pour triompher de l'ennemi chrétien.

Bien qu'elle ne porte pas d'indication d'année, cette lettre renferme plusieurs éléments de datation qui permettent de faire remonter l'époque de sa rédaction et de son envoi au milieu du mois de s[h]a'bân 560 (fin de juin 1165). En effet, le protocole qui figure en tête de la missive prouve qu'elle émane d'Abû Ya'qûb Yûsuf, à une date intermédiaire entre son accession au pouvoir, à la mort de son père 'Abd al-Mu'min, en jumâdâ II 558 (mai 1163), et celle à laquelle il adopta le titre califien d'*amîr al-mu'minîn* : 563 (1167-68). Or, dans cet espace de cinq années, le 7 sa'bân (mois qui précède ramad'ân) n'est tombé un samedi qu'en 560 (19 juin 1165). Par ailleurs, nous savons que ce fut précisément en 560 qu'Abû Ya'qûb entreprit de réduire la révolte des G[h]umâra et des S'inhâja de Miftâh', dans le massif montagneux du Nord du Maroc; il n'arriva à triompher de ces rebelles que deux ans plus tard, et ce ne fut qu'après avoir pacifié leur pays qu'il adopta le titre d'émir des Croyants. D'autre part, c'est à la même

époque qu'Ibn Kʰaldûn (*Hist. des Berb.*, t. II, p. 197) enregistre la nomination du saiyid Abû Ibrâhîm Ismâʿîl b. ʿAbd al-Mu'min au poste de gouverneur de Séville.

La lettre est adressée par Abû Yaʿqûb à son frère Abû Saʿîd ʿUtʰmân, qui, on l'a vu, avait été nommé en 551 (1166) gouverneur de Ceuta, Tanger, Algeciras et Malaga. En 560 précisément, ce prince fut rappelé à Marrakech, de Grenade où il avait transporté sa résidence. Il fut bientôt renvoyé en Espagne avec une armée almohade, afin d'y neutraliser les efforts déployés par Ibn Mardʰanîsʰ pour s'emparer de Cordoue. Quant à l'autre destinataire, qui tenait probablement auprès d'Abû Saʿîd le rôle de conseiller, il est plusieurs fois question de lui dans les *Doc. in. hist. alm.* (voir l'index) : il se nommait Abû Saʿîd Yakʰluf b. al-H'asan Atîggî; c'était un Almohade de la première heure, qui fut rattaché au « Conseil des Cinquante » après le *tamyîz*; par la suite, il fut chargé de nombreuses missions de confiance par le makʰzen almohade.

XXV

Message à Ibn Mardʰanîsʰ l'engageant à se soumettre aux Almohades

Rédacteur: Abu 'l-H'asan Ibn ʿAiyâsʰ.

De l'émir des Croyants (Yûsuf), fils de l'émir des Croyants (ʿAbd al-Mu'min), à l'émir du Levant de l'Espagne (*Sʰarq al-Andalus*), Abû ʿAbd Allâh Muh'ammad b. Saʿd Ibn Mardʰanîsʰ.

De Marrakech, après la prière du vendredi, premier jour de ramad'ân 564 (29 mai 1169).

Le souverain invite son correspondant à se rallier au gouvernement almohade et à occuper dans le régime la place de choix qui lui revient. Il ne lui veut que du bien et le conseille au mieux de ses propres intérêts moraux et matériels. Mettant en avant les arguments habituels sur l'orthodoxie de la doctrine almohade, il espère que cette démarche, qui renouvelle celle que son père l'émir des Croyants avait déjà faite auparavant, sera cette fois couronnée de succès.

Dans la seconde partie de la lettre, le ton devient sensiblement plus énergique. Le souverain avise le destinataire que le sʰaikʰ éminent Abû H'afs' s'est mis en route au cours de l'année avec une armée almohade pour la péninsule d'al-Andalus, afin d'y porter le *jihâd* (contre les Chrétiens) et la guerre (contre les Musulmans non encore soumis). Le souverain vient d'envoyer à Abû H'afs' un message pour l'avertir de sa démarche présente et lui prescrire de se porter en direction du territoire de l'émir Ibn Mardʰanîsʰ, afin d'y attendre sa réponse, qu'il espère favorable et prompte.

Cette lettre du second souverain almohade à Ibn Mardʰanîsʰ est à rapprocher de celle que ʿAbd al-Mu'min lui avait envoyée en 548 (1153) :

voir *supra*, n° X; elle en fait d'ailleurs le rappel. Le nouveau message, tout en demeurant toujours fort courtois, constitue dans sa dernière partie un véritable ultimatum. L'émir indépendant de Murcie et de Valence, qui persistait à ne pas se rallier au gouvernement almohade, ne devait pas plus faire de cas de ce message que de celui qu'il avait reçu seize ans auparavant. Il allait mourir peu de temps après, le 29 rajab 567 (27 mars 1172), au moment où sa résistance contre les Almohades commençait à fléchir sérieusement

XXV *bis*

Relation d'un raid des Chrétiens d'Avila dans la région de Cordoue

Ms. : 15 v°-17 r°. Ed. : pp. 121-126 (par erreur sous le n° XII).

Rédacteur : Abû 'l-Qâsim al-Qâlamî.

Manquent le préambule, l'indication des destinataires, le lieu d'origine et la date.

Le souverain fait savoir à ses correspondants que le séjour qu'il fait en Andalousie a pour objectif principal d'y fortifier la position de l'Islâm et d'étudier les moyens propres à mettre fin au péril constitué par l'ennemi chrétien. Au cours de ce séjour, il a appris qu'une troupe de Chrétiens, formée d'habitants d'Avila et de « frères » (*ifrîr*), ainsi que d'autres gens qui s'étaient joints à eux, avait l'intention d'opérer un raid en territoire musulman. Ces gens d'Avila sont reconnus être parmi les Chrétiens les plus valeureux et avoir un esprit offensif tel qu'ils n'ont jamais encore subi d'échec. Ils se figuraient que la région dans laquelle ils comptaient faire leur incursion était vide de troupes musulmanes. Ils mirent donc leur projet à exécution, traversèrent le Guadalquivir entre Cordoue et Séville et s'emparèrent de nombreux troupeaux de moutons dans la région d'Ecija; puis, traversant la Campina de Cordoue (*al-Qanbâniya*), au Sud de cette ville, ils prirent la direction de Montoro.

Ayant reçu la nouvelle de ce raid, le souverain envoya sur-le-champ des troupes, sous les ordres de s^{h}aik^{h}s almohades, à la poursuite de l'ennemi. Ces troupes se mirent en route en toute hâte et firent leur jonction avec d'autres contingents commandés par le s^{h}aik^h éminent Abû H'afs'. Ces forces reçurent alors leurs consignes de combat et se portèrent à la rencontre de l'ennemi.

Au bout de quelques jours, le souverain reçut la nouvelle de la victoire almohade; des messagers arrivèrent, portant des étendards des Chrétiens, emblêmes sur lesquels étaient représentées leurs figures (*tamât^{h}îl*) et leurs croix; ils rapportaient également la tête du chef de la bande ennemie. Les arrivants racontèrent que les Almohades avaient poursuivi les Chrétiens et les avaient rejoints à l'extrémité de la plaine dite Fah's' Hilâl; c'est là que la rencontre se produisit, avec des attaques et des charges répétées; l'ennemi subit des pertes considérables et dut se résoudre à la fuite, en abandonnant le butin qu'il avait fait et les captifs musulmans qu'il avait emmenés. Il fut encore pourchassé et en grande partie exterminé.

En résumé, cette rencontre constitue une très grande victoire pour l'Islâm et aura un profond retentissement parmi les infidèles. Que les destinataires de cette lettre la jugent comme elle mérite de l'être, et qu'elle soit pour eux l'occasion d'actions de grâces et d'une large diffusion autour d'eux !

Cette lettre, non datée et privée de son préambule normal, est d'Abû Ya'qûb Yûsuf, comme le prouve la mention de son père, l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min) dans la formule de *tard'îya* du début. Les événements qu'elle rappelle ont fait l'objet d'une relation détaillée du chroniqueur almohade Ibn S'âh'ib as'-s'alât et remontent exactement au mois de s^a'bân 568 (18 mars-15 avril 1173). Le récit de ce chroniqueur a été traduit et commenté par le P. Melchor M. Antuna, *Campanas de los Almohades en Espana* (fasc. I), El Escorial, 1935 (extrait de *Religion y Cultura*), pp. 46-58.

Suivant Ibn S'âh'ib as'-s'alât, un chef chrétien d'Avila, S^ân Manûs^, surnommé le « Bossu » et « l'homme au bât » (Abû 'l-bard^a'a), partit, à la date indiquée ci-dessus, avec une petite armée, afin d'exécuter un raid contre la région de Séville. Parvenu au Guadalquivir, il franchit ce fleuve à gué à hauteur de Palma del Rio, razzia la région d'Ecija, puis gagna la Campina de Cordoue, où il enleva de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons et fit plusieurs centaines de Musulmans captifs. Il retraversa alors le Guadalquivir et s'enfonça dans la Sierra Morena. A cette nouvelle, une armée almohade, sur l'ordre d'Abû Ya'qûb qui se trouvait alors à Séville, partit pour essayer de rejoindre les auteurs de ce coup de main et de leur livrer combat. Cette armée quitta Séville le 13 s^a'bân, gagna Cordoue en suivant la rive Nord du Guadalquivir, puis continua par Pedroche dans la direction de Calatrava. Elle finit par rejoindre la bande chrétienne le 19 s^a'bân. Elle lui infligea un sanglant échec, et presque tous les Chrétiens furent tués, y compris leur chef. La nouvelle de la victoire musulmane parvint à Abû Ya'qûb le surlendemain 21 s^a'bân, à Séville.

Le P. Antuna a pu identifier le chef chrétien en question avec le comte d'Avila Sancho Ximeno. De brèves allusions sont faites à la déroute qu'il subit par le *Qirt'âs* et par Ibn K^aldûn, sous l'année 568. La lettre qui nous occupe a sans aucun doute trait aux mêmes événements. On notera qu'elle ne nomme pas le chef chrétien, mais qu'en revanche, elle mentionne la présence, parmi ses troupes, de guerriers dénommés *ifrîr* : ce même nom était employé par les chroniqueurs arabes orientaux de l'époque des Croisades pour désigner les « frères » des ordres militaires, ainsi que l'ont rappelé Mgr Tisserant et M. Wiet, dans leur étude sur la lettre d'al-Murtad'â à Innocent IV (p. 41 et note 3). On trouvera le même terme employé encore dans la lettre n° XXXV.

XXVI

Départ d'Ifrîqiya des Arabes Riyâh', chargés d'aller faire la guerre sainte en Espagne

Ms. : 21 r°-24 r°. Ed. : pp. 149-157.

Rédacteur : Abu 'l-Fad'l Ibn Mah's^h^ara.

De l'émir des Croyants (Yûsuf), fils de l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min), aux t'âlibs, aux Almohades, aux s^h^aik^h^s, aux notables et à l'ensemble de la population de Cordoue.

De Tunis, à la mi-s^h^awwâl 576 (4 mars 1181).

Les destinataires ont déjà été avertis des heureux résultats du voyage du souverain en Ifrîqiya. Les troupes almohades, après avoir remporté leur victoire, se sont portées dans les zones littorales du pays. En même temps, les s^h^aik^h^s, les notables et les principaux personnages arabes des Riyâh' se sont réunis auprès du souverain et, après lui avoir rappelé les titres de noblesse de leurs ancêtres, ils lui ont demandé de leur permettre d'en acquérir eux aussi en partant faire la guerre aux Chrétiens dans la Péninsule d'al-Andalus. Ils ont sollicité la permission de partir au complet vers ce pays, afin de pouvoir y retirer le profit moral et matériel de leur *ribât'* dans la voie d'Allâh. Le souverain leur fit alors savoir quel mérite leur vaudrait pareil exode global. Tous les Riyâh', sans exception, montrèrent leur empressement et leur hâte à ce départ. Au moment où cette lettre est envoyée, ils ont commencé à partir suivant divers itinéraires : les uns prennent par les steppes, les autres par les régions littorales; chaque groupe a choisi la route la plus directe pour rejoindre le point de concentration avant le départ d'Ifrîqiya, et cela, afin d'éviter l'encombrement des routes. Il leur a été adjoint des t'âlibs et des h'âfiz's, qui ont mission de les accompagner.

A la réunion en question assistait le s^h^aik^h^ Abû Sirh'ân Mas'ûd b. Sult'ân b. Zimâm; il a pris part à la discussion dans l'esprit le plus noble et le plus louable. Il s'est lui-même mis en route, avec les autres s^h^aik^h^s arabes, accompagné de sa famille, de ses proches et de ses clients; il est pénétré comme tous du désir de participer au *ribât'* dans la Péninsule.

A la suite de la dernière expédition et depuis que cette décision a été prise, il ne reste plus dans ce pays — les Riyâh' émigrant vers l'Ouest et laissant la place aux sédentaires normaux — d'autres Arabes que ceux des tribus Sulaim qui résident dans la région de Tripoli, ainsi qu'à l'Est et au Sud de cette ville, en direction de Barqâ et d'Alexandrie. Une délégation de s^h^aik^h^s et de notables Sulaim est venue il y a quelque temps trouver le souverain, qui lui a tenu le même langage qu'aux Riyâh'. Depuis, il leur a envoyé des messages de conseils et d'avertissements. S'ils acceptent de se rendre à la raison et d'aller faire eux aussi le *jihâd*, ce sera bien pour eux; sinon, ils se heurteront à la puissance almohade.

Si cette expédition n'avait eu d'autre résultat que la solution de cette affaire des Arabes, leur dépossession du pays et leur envoi en *jihâd*, d'ailleurs accueilli de bonne grâce par eux, c'eût été une preuve suffisante de la puissance du gouvernement almohade. Car, dans le passé, jamais les Arabes n'ont accepté de se laisser gouverner, alors qu'aujourd'hui, ils ont donné les signes les plus manifestes de leur soumission.

Le souverain s'est hâté de porter ces bonnes nouvelles à la connaissance de ses correspondants, pour qu'ils en expriment leur gratitude à Allâh et les diffusent largement autour d'eux.

Cette lettre d'Abû Ya'qûb a été écrite à Tunis, au moment où ce souverain, après avoir assiégé avec succès la place de Gafsa au début de 576, avait regagné le Nord de la Tunisie et se disposait à revenir à Marrakech, où il arriva effectivement au cours de l'année suivante.

Elle constitue un document de première importance sur la question, abordée avec plus ou moins de détails par les chroniqueurs, de l'envoi des Arabes nomades d'Ifrîqiya au Mag'rib et de leur utilisation comme soldats de guerre sainte en Espagne. Ibn K'aldûn (*Hist. des Berb.*, t. II, p. 263) note qu'après avoir pris Gafsa, Abû Yûsuf « partit pour Tunis et envoya au Mag'rib des troupes arabes ». Mais c'est surtout l'auteur du *Mu'jib* (pp. 160-61, trad., pp. 192-193) qui fournit sur cet exode les renseignements les plus précis. Ils ont été utilisés par G. Marçais, *Les Arabes en Berbérie,* pp. 185-120. On renverra le lecteur à cette étude, où l'on trouvera également des renseignements sur le chef des Riyâh' cité dans la lettre, Abû Sirh'ân Ma'sûd b. Sult'ân b. Zimâm.

XXVII

Proclamation de Ya'qûb b. Yûsuf b. 'Abd al-Mu'min

Ms. : 115 v°-117 v°. Ed. : pp. 158-163.

Rédacteur : Abû 'l-Fad'l Ibn Mah's'ara.

De l'émir Ya'qûb, fils de l'émir des Croyants (Yûsuf), fils de l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min), aux t'âlibs, Almohades, s'aik's, notables et à l'ensemble de la population de Grenade.

De Séville, le 7 jumâdâ I 580 (16 août 1184).

Le souverain commence par rappeler à ses correspondants que son père avait été constamment sollicité par les Almohades et leurs « frères » les Arabes de le désigner lui-même officiellement comme son héritier présomptif; sans leur faire de réponse négative, il avait décidé qu'il procèderait à cette désignation au moment opportun.

Pour ce qui est du présent, les Almohades viennent de revenir de leur expédition victorieuse contre l'ennemi chrétien, et, de même que les troupes régulières (*ajnâd*), les Arabes et tous les habitants de l'Espagne musulmane, ils ont exprimé le désir de procéder à la proclamation [du nouveau souverain almohade]. Aussi ont-ils été convoqués à cet effet; ils sont venus en foule pour prononcer le serment d'allégeance dans les formes légales, et suivant le protocole qui fut adopté successivement pour la proclamation du Mahdî, celle de son lieutenant l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min) et celle du successeur de ce dernier, l'émir des Croyants (Yûsuf), fils de l'émir des Croyants. Ils en ont maintenant terminé avec cette proclamation.

Le souverain fait savoir aux destinataires qu'il a tenu à leur communiquer cette importante nouvelle, afin qu'ils adoptent la même attitude, qu'ils rendent cette proclamation publique et qu'ils recueillent le serment d'allégance de toute la population citadine et rurale de leur ressort.

Un post-scriptum ajoute : « La situation telle qu'elle vient d'être portée à votre connaissance nécessite désormais l'addition dans le prône du vendredi de ce qui est contenu dans le billet inclus (*mudraj*) dans la présente lettre. Rétablissez cette addition dans le texte du message lui-même et faites-en établir des copies destinées à être envoyées dans toutes les régions de votre ressort ».

Cette lettre, sans doute la première des missives-circulaires rédigées au nom du troisième souverain de la dynastie mu'minide, Abû Yûsuf Ya'qûb, est fort importante, car elle tranche une question qui a donné lieu de la part des chroniqueurs à des affirmations contradictoires : celle de la date de la proclamation de ce prince sous le titre éminent d'émir des Croyants. On sait qu'au cours de l'expédition qu'il avait entreprise contre la place de Santarem, Abû Ya'qûb Yûsuf tomba malade ; il mourut comme il revenait à Séville, le 18 rabî' II 580 (28 juillet 1184). Cette date, parmi plusieurs autres, a été fixée par Dozy (*Recherches*, t. II, p. 478). Son fils Ya'qûb tint secrète la mort de son père jusqu'au retour de toutes les troupes à Séville ; il se fit alors proclamer solennellement deux semaines plus tard, soit quelques jours avant la rédaction de sa lettre aux Almohades de Grenade.

On remarquera que dans le protocole, le titre éminent n'est pas encore appliqué au souverain. Mais ce n'était là qu'une clause de style, car le billet joint à la lettre, auquel il est fait allusion, prescrivait précisément de lui donner ce titre dans le prône du vendredi et dans les correspondances officielles.

XXVIII

Interdiction de la consommation du vin

Ms. : 117 v°-118 v°. Ed. : pp. 164-167.

Rédacteur : Abu 'l-Fad'l Ibn Mah's*ara.

De l'émir des Croyants (Ya'qûb), fils de l'émir des Croyants (Yûsuf), fils de l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min), aux t'âlibs, Almohades, s*aik*s, notables et à l'ensemble de la population de Séville.

De Marrakech, à la fin de ramad'ân 580 (4 janvier 1185).

Le souverain a appris que les Musulmans, dans leur ensemble, ont dépassé les bornes de la tolérance habituelle en ce qui concerne la consommation du *rubb* (jus épaissi de raisin), que le gouvernement almohade avait jusqu'ici permis, sous forme de sirop cuit, à l'exclusion du vin proprement dit. Mais des exagérations se sont produites, et l'on a profité de cette autorisation pour se livrer à des fraudes et à des mélanges interdits par la loi.

Dans ces conditions, le souverain a décidé l'interdiction pure et simple de la consommation de ce breuvage. Dès réception de la présente lettre, il y aura lieu d'en rendre la suppression effective de faire vider les boutiques où il était mis en vente et de les affecter à des commerces licites, de fermer les cabarets (*diyâr*), enfin de répandre sur le sol toutes les quantités que l'on pourra saisir de vin déguisé sous cette appellation. Il y aura lieu également d'appliquer les peines prévues par le *s*ʰ*ara*ʿ à l'encontre de tous ceux qu'on découvrira avec l'haleine avinée. Cet ordre est à publier largement; des copies en seront adressées dans toutes les localités du ressort.

Post scriptum. — Ordre est également donné de prescrire aux agents du fisc (*ʿummâl*) de remettre tout ce que produira cette année la *zakât al-fit'r* au sʰaikʰ, le juriste et cadi Abu 'l-Makârim, qui en assurera la répartition parmi les pauvres et les indigents.

On savait déjà qu'à plusieurs reprises, Yaʿqûb al-Mansûr prit des mesures sévères pour interdire la consommation du vin dans ses Etats (voir par ex. Ibn Kʰallikân, *Wafayât al-aʿyân*, t. II, p. 432). Cette lettre prouve qu'il donna ses ordres à ce sujet fort peu de temps après son avènement. On remarquera qu'il n'est pas question dans cette lettre de vin proprement dit, mais simplement du moût cuit (*rubb*) ; il semble bien qu'il ne soit agi là que d'un euphémisme discret; en tout cas, l'interdiction de ce breuvage entraînait à priori celle du vin lui-même.

Le cadi Abû 'l-Makârim, auquel les fonctionnaires du fisc de Séville devront, sur l'ordre du souverain, remettre le produit de l'aumône en nature versée par tout Musulman le jour de la rupture du jeûne, est un personnage connu. Il se nommait Abû 'l-Makârim Hibat Allâh b. al-H'usain al-Mis'rî; c'était un juriste égyptien qui avait fui le Caire par crainte de Saladin et était venu à Séville, où il fut nommé cadi à la fin de sʰaʿbân 579 (décembre 1183). Il fut ensuite cadi de Fès. Plus tard, il accompagna Yaʿqûb al-Mans'ûr dans son expédition contre Gafsa et fut alors nommé cadi de Tunis, où il mourut en 586 (1190). On trouve sa biographie dans Ibn al-Abbâr, *Takmila*, n° 2024; al-Maqqarî, *Analectes*, t. II, p. 47; Ibn al-Qâd'î, *Jadʰwat al-iqtibâs*, p. 334; voir aussi R. Brunschvig, *Un aspect de la littérature historico-géographique de l'Islam*, dans *Mélanges Gaudefroy-Demombynes*, le Caire, 1937, pp. 155-156.

XXIX

Relation de l'expédition contre ʿAlî Ibn Gʰâniya et de la prise de Bougie par les Almohades

Ms. : 24 r°-30 r°. Ed. : pp. 168-180.

Rédacteur : Abu 'l-Fad'l Ibn Mah'sʰara.

De l'émir des Croyants (Yaʿqûb), fils de l'émir des Croyants (Yûsuf), fils de l'émir des Croyants (ʿAbd al-Mu'min), aux t'âlibs, Almohades, sʰaikʰs, notables et à l'ensemble de la population de Séville.

De Marrakech, le 5 rabî' II 581 (6 juillet 1185).

Le souverain rappelle d'abord à ses correspondants quelle avait été, dans un passé récent, la manière dont s'était comporté le « misérable de Majorque » dans son île, où il affichait le peu de cas qu'il faisait des prescriptions religieuses et s'était entouré d'une bande d'aventuriers sans scrupules. Pris d'ambition et profitant d'une occasion propice, il s'aboucha avec des gens sans aveu de Bougie et vint s'installer en maître dans cette ville; là, il put rassembler des contingents avec lesquels, son appétit ayant grandi, il partit s'emparer d'Alger, de Miliana, d'As^hîr et d'al-Qal'a; puis, il retourna à Bougie. Dans les régions ainsi occupées par lui, il leva des impôts illégaux (*mag^hârim*) et d'exorbitantes contributions en nature. Puis, se voyant maître de Bougie et de la région située à l'Ouest de cette ville, il fut pris de l'ambition de s'emparer de Constantine; mais les habitants, soucieux de rester fidèles au gouvernement almohade, firent échec à son entreprise et, au cours d'un long siège qu'il mit devant leur ville, lui firent subir des pertes sensibles à chacune de leurs sorties.

Ayant appris ces événements et la traîtrise avec laquelle le rebelle s'était emparé de Bougie, le souverain prit la décision de se porter au secours des Musulmans victimes de sa tyrannie et fit des préparatifs d'expédition contre lui. Il commença par envoyer des t'âlibs s'occuper de l'inspection et de l'équipement de la flotte « bénie », avec mission de faire au plus vite. D'autre part, une armée almohade, sous les ordres d'autres t'âlibs, fut constituée et mise en route, avec la consigne d'accorder l'*amân* aux populations passées sous l'autorité du rebelle et de les traiter pacifiquement. Durant ces préparatifs, le misérable prétendant, après avoir mis le pays à mal, était occupé à investir Constantine.

Quant à la colonne almohade, elle finit par arriver à Miliana, la première des villes du Mag^hrib oriental. La population fit aussitôt acte de soumission aux Almohades, tandis que les scélérats qui étaient préposés à son administration prenaient la fuite; mais les tribus sur les territoires desquelles ils passèrent s'emparèrent d'eux et les mirent à mort, ou bien les livrèrent vivants aux Almohades. A cet exemple, et de la même manière, les chefs mis ailleurs en place par le rebelle furent capturés et amenés aux Almohades.

Les t'âlibs préposés au commandement de la flotte avaient tenu à Tlemcen une réunion avec les généraux de l'armée almohade, au moment du passage de ces derniers. Ils étaient convenus de se retrouver à Alger. La flotte arriva dans ce port la première, et sa présence suffit à lui assurer la possession de cette cité; les habitants ouvrirent les portes aux marins almohades, en même temps qu'ils arrêtaient les représentants du rebelle chez eux. C'est ainsi qu'ils jetèrent en prison son propre cousin-germain et un nombre important de ses partisans. En même temps, les s^haik^hs et les notables d'Alger firent savoir aux Almohades que les révoltés qui se trouvaient à Bougie se proposaient d'envoyer à Majorque les anciens représentants de l'autorité almohade dans cette ville, qui avaient été faits prisonniers. Dans ces conditions, la flotte almohade se hâta de se porter à Bougie pour devancer l'ennemi dans la réalisation de son projet. Les deux frères du rebelle qui se trouvaient alors dans cette ville, avaient, à ce moment, ordonné des préparatifs contre un siège éventuel; ils avaient fait dresser leur camp à l'extérieur de Bougie et placé des postes de guet aux débouchés des routes qui y aboutissaient.

Quand la flotte fut parvenue à proximité de Bougie, le t'âlib almohade Abû Muh'ammad 'Abd Allâh b. Abî Ish'âq se porta en avant d'elle et envoya aux

habitants de la ville un message leur faisant part des bonnes intentions du gouvernement à leur égard, leur offrant l'*amân* et les engageant à rentrer dans leurs maisons et à donner des témoignages de leur loyalisme. La population fit le meilleur accueil à sa lettre et rejeta l'autorité des chefs rebelles de Bougie.

Ceux-ci disposaient d'une force armée contre laquelle le corps de débarquement de la flotte almohade (*gʰuzât*) fut envoyé. Il lui livra combat et lui infligea une défaite, en dépit de la résistance opposée et des charges furieuses lancées contre lui; les généraux de l'ennemi durent prendre la fuite, pour tenter de rejoindre leur chef. Le corps de débarquement almohade se hâta alors vers Bougie, où il pénétra et mit la main sur les officiers ennemis qui s'y trouvaient encore, en même temps qu'il délivrait les t'âlibs almohades prisonniers. Parmi les rebelles qui furent capturés, se trouvait un chef de marque, du nom de Rasʰîd. En même temps, la flotte fut capturée, avec tout son armement et son équipement.

Dès qu'ils eurent pris Bougie, les Almohades de la flotte se hâtèrent d'adresser des messagers aux généraux almohades qui arrivaient par voie de terre. Ils furent rejoints alors qu'ils venaient de pénétrer dans la Mattîja. On dépêcha alors des courriers vers le souverain; ceux-ci viennent de lui apporter l'heureuse nouvelle de ce succès. Quant au rebelle vaincu, il est encore dans la région de Constantine, plein de dépit et abandonné par la plupart des siens.

Le souverain, en terminant, invite ses correspondants à se réjouir de ces nouvelles et à en remercier Allâh; de même, à en assurer la plus large diffusion autour d'eux et à envoyer des copies du présent message dans les circonscriptions de leur ressort.

Aucun chroniqueur, pas même Ibn al-Atʰîr, qui consacre pourtant tout un chapitre à la prise de Bougie par 'Alî Ibn Gʰâniya et à sa reprise par les Almohades (*Annales*, pp. 603-604), n'a parlé de ces événements avec autant de détails que la lettre qu'on vient d'analyser. Il n'y a rien à ajouter aux précisions qu'elle apporte, et l'on se contentera de noter avec Ibn Kʰaldûn (*Hist. des Berb.*, t. II, pp. 208-09) que les gouverneurs placés par Ibn Gʰâniya à la tête des villes qu'il avait conquises étaient, à Bougie, son frère, Yah'yâ, à Alger, son neveu Yah'yâ b. Akʰî T'alh'a, à Miliana, Yiddir b. 'A'isʰa. Les chefs de l'expédition almohade contre Bougie étaient, pour l'armée de terre, le saiyid Abû Zaid b. Abî H'afs', un neveu du souverain, et pour la flotte, Abû Muh'ammad 'Abd Allâh b. Abî Ish'âq Ibrâhîm Ibn Jâmi', qui est précisément cité dans la lettre, et qui avait pour le seconder deux marins de métier, Abû Muh'ammad Ibn 'At't'ûsʰ et Ah'mad as'-S'iqillî.

XXX

Défaite des Banû Gʰâniya à H'ammat Mat'mat'a et reprise de Gabés par les Almohades

Ms. : 32 r°-36 v°. Ed. : pp. 180-191.
Rédacteur : Abu 'l-Fad'l Ibn Mah'sʰara.

De l'émir des Croyants (Ya'qûb), fils de l'émir des Croyants (Yûsuf), fils de l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min), aux t'âlibs, aux Almohades, aux sʰaikʰs et à l'ensemble de la population de Marrakech.

Lettre écrite au camp des Almohades à l'extérieur de Gabès et expédiée de Nafzâwa, le 18 s^h^a'bân 583 (23 octobre 1187).

Le souverain commence par rappeler aux destinataires comment les « misérables » G^h^uzz et les Majorquins (Banû G^h^âniya) rebelles avaient récemment lancé des incursions aux confins de l'Ifrîqiya et dans la partie centrale de ce pays et s'étaient proposé d'en dévaster les récoltes. Mais ils furent devancés et mis dans l'impossibilité de mettre à exécution leur projet criminel par les Almohades, qui arrivèrent sur les lieux juste au moment où les récoltes étaient prêtes à être moissonnées; ils purent les protéger contre les rapines des pillards et se constituer ainsi de précieuses réserves de grain.

Les plans des rebelles ayant ainsi été mis en échec, il fut décidé qu'une expédition serait entreprise vers les lieux mêmes de leur résidence, afin de les réduire, alors qu'ils se figuraient être à l'abri et croyaient que personne n'arriverait à les dompter. Les Almohades, dans ce but, quittèrent donc Tunis et gagnèrent Kairouan. Là, ils décidèrent, avant d'aller attaquer les rebelles, de leur proposer de se soumettre. Mais les autres, qui se trouvaient alors dans la région du Wâdî Rân, ne firent aucun écho à ces ouvertures et se portèrent à Gafsa. Les Almohades partirent sur leurs traces et s'avancèrent jusqu'à proximité de cette ville, par un itinéraire inusité. Devant ce mouvement, les rebelles décidèrent d'aller se réfugier à Gabès et gagnèrent d'abord la H'âmmat Mat'mât'a, où ils sollicitèrent le concours des Arabes dissidents de la région, qui étaient des Sulaim.

De leur côté, les Almohades poursuivirent leur route jusqu'à proximité de la H'âmmat Mat'mât'a et dressèrent leur camp. Le lendemain matin, ils se portèrent à l'attaque des rebelles et, après une lutte sanglante qui se termina par leur victoire, ils se mirent à les poursuivre en leur causant des pertes considérables. Cette poursuite continua toute la journée et toute la nuit, en direction de Gabès, devant laquelle les Almohades se trouvèrent le lendemain, qui était le jeudi 10 du présent mois (15 octobre 1187). Aussitôt, les habitants de Gabès sortirent à leur rencontre, pour solliciter la paix et l'*amân*, et le pardon leur fut accordé.

Les fils et la famille du chef rebelle Qarâqûs^h^ se trouvaient alors à Gabès, en compagnie d'une bande d'aventuriers à la solde de ce chef. Tous s'enfermèrent dans une citadelle de la ville, qui était remarquablement fortifiée; mais, assiégés énergiquement, ils ne tardèrent pas à se rendre : on leur laissa la vie sauve, mais tous leurs biens furent confisqués, et les femmes, y compris celles des tués et des transfuges, réduites en esclavage; de même, les enfants. C'est ainsi que la famille de Qarâqûs^h^, ses fils et et ses biens tombèrent au pouvoir des Almohades.

Le souverain expose ensuite les avantages que lui assure la prise de Gabès : c'est une ville qui forme comme la clef de ces régions ifrîqiyennes. Seule, sa possession avait jusqu'ici permis aux G^h^uzz de remporter des succès. C'est au surplus une belle cité, pourvue d'eau douce, fréquentée par les caravanes, entourée de jardins et de vergers touffus, produisant des fruits et du grain en abondance. Son retour au pouvoir des Almohades va la purifier de sa récente souillure, et sa prise, par une faveur exceptionnelle du ciel, n'a coûté aucune perte en hommes aux Almohades; ces derniers ont ainsi infligé une grave défaite aux mêmes bandes impies que celles qui furent combattues aux débuts de l'Islam et plus tard, sous l'impulsion du Mahdî, à savoir les Persans adorateurs du feu (les G^h^uzz) et les porteurs impies du *lit^h^âm* (les Banû G^h^âniya Almoravides).

La lettre se termine par les recommandations habituelles, sur les actions de grâce et la large diffusion de la nouvelle.

Au rapport d'Ibn al-Atʰîr (*Annales*, p. 607) et d'Ibn Kʰaldûn (*Hist. des Berb.*, t. II, p. 211), Abû Yûsuf Ya'qûb, à la nouvelle que l'Ifrîqiya était passée sous l'autorité de 'Alî Ibn Gʰâniya et que celui-ci venait de prendre Gafsa, se décida à partir en personne pour combattre, en s'afar 583 (avril-mai 1187). Arrivé à Tunis, il envoya une armée almohade, sous les ordres de son neveu Abû Yûsuf b. Abî H'afs', à la rencontre du prétendant, mais elle fut battue et dispersée. Ya'qûb se porta alors lui-même en direction d'Ibn Gʰâniya et put le mettre en déroute à la H'âmma des Mat'mât'a. Le lendemain, il s'emparait de Gabès. Puis il se dirigea sur Tozeur pour réduire cette ville, en passant par l'oasis de Nafzâwa, d'où fut expédiée la présente lettre. Celle-ci, de même que la précédente, est plus détaillée que le récit des chroniqueurs. Ibn al-Atʰîr a signalé lui aussi la prise du harem de Qarâqûsʰ et son envoi au Magʰrib.

Le Wâdî Rân (Oued Rann) est un petit cours d'eau du Sud tunisien, qui se jette dans le golfe de Gabès, non loin de l'île Kneiss.

XXXI

Soumission du Djérid et siège de Gafsa par Abû Yûsuf Ya'qûb

Ms. : 36 v°-40 r°. Ed. : pp. 191-199.

Rédacteur : Abu 'l-Fad'l Ibn Mah'sʰara.

De l'émir des Croyants (Ya'qûb), fils de l'émir des Croyants (Yûsuf), fils de l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min), aux t'âlibs, aux Almohades, aux sʰaikʰs et à l'ensemble de la population de Tunis.

Du camp des Almohades, à l'extérieur de Gafsa, le 2 ramad'ân 583 (5 novembre 1187).

Le souverain commence par rappeler que l'expédition victorieuse que les Almohades ont entreprise en Ifrîqiya et leur reprise de la ville de Gabès, telles qu'il les a annoncées tout récemment à ses correspondants et fait commenter par ses messagers, ont eu pour résultat de ramener la paix dans ce pays, jusque là troublé par les rebelles. Depuis cette date, les Almohades ont quitté Gabès, se dirigeant, à travers la zone désertique, vers la région du Djérid qui se trouve de l'autre côté, par une route jamais frayée jusque là par une armée, dans une contrée vide d'habitants et dépourvue d'eau.

A peine arrivée aux confins du Djérid, la colonne almohade a vu les habitants se rallier au régime, aussi bien ceux de Nafzâwa que ceux de Qast'îliya. Au fur et à mesure de son avance, les villes de Nafzâwa, Tozeur, Taqyûs, al-H'âmma et Naft'a ont fait acte de soumission, en lui livrant ceux des anciens chefs placés par les rebelles à leur tête qui n'avaient pas été mis à mort. Seule, toutefois, une bande de ces derniers a pu s'échapper de Tozeur et prendre la fuite dans le Sahara, en abandonnant tous ses biens et ses objets mobiliers, qui sont tombés aux mains des Almohades.

La lettre se poursuit par une description du Djérid et vante la fertilité et l'aspect verdoyant de ce pays, dont chacune des villes pourrait, grâce à ses propres ressources, se suffire à elle-même: Tozeur en est le chef-lieu.

De Tozeur, la colonne almohade a ensuite continué son avance en direction de Gafsa, où se trouve un parti de G^huzz, qui s'est enfermé à l'abri des hautes fortifications de la ville. Celle-ci est actuellement assiégée.

Le jour de l'arrivée des Almohades devant Gafsa, le souverain a reçu un message de Qarâqûs^h, par lequel celui-ci sollicitait avec humilité sa soumission au régime et offrait de venir rejoindre la colonne. Le lendemain, des messagers se présentèrent, porteurs d'une lettre de soumission d'Abû Zaiyân, un chef G^huzz qui s'était séparé de Qarâqûs^h et rendu indépendant à Tripoli : il a proclamé dans cette ville son ralliement aux Almohades.

La lettre se termine par les recommandations et les eulogies habituelles.

Après la prise de Gabès, Abû Yûsuf Ya'qûb entreprit la pacification des oasis de Nafzâwa, de Qast'ìlîya et du Djérid, dont le récit fait l'objet de cette missive, postérieure de deux semaines à peine à la précédente. Toute cette région du Sud tunisien a été décrite en détail dans un petit ouvrage géographique qui date précisément de cette époque, le *Kitâb al-Istibs'âr*; on y trouve même la citation textuelle d'un fragment de la présente lettre (éd. von Kremer, p. 46; trad. Fagnan, pp. 84-85 = p. 195, lignes 9-15 de mon éd.).

Il semble que le chef de bandes G^huzz Abû Zaiyân qui est mentionné à la fin de la lettre, soit le même personnage que l'Abû Zabâ' dont parlent l'*Istibs'âr* (cf. trad. Fagnan, p. 5 et note 1) et Ibn al-At^hîr (*Annales*, p. 605 et note 2).

XXXII

Relation de la reprise de Gafsa par Abû Yûsuf Ya'qûb

Ms. : 40 r°-45 r°. Ed. : pp. 199-210.

Rédacteur : Abu 'l-Fad'l Ibn Mah's^hara.

De l'émir des Croyants (Ya'qûb), fils de l'émir des Croyants (Yûsuf), fils de l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min), aux t'âlibs, aux Almohades, aux s^haik^hs, aux notables et à l'ensemble de la population de Marrakech.

De Gafsa, le 13 d^hu 'l-qa'da 583 (14 janvier 1188).

Le souverain rappelle à ses correspondants qu'ils ont déjà reçu sa lettre les informant des résultats acquis dans l'expédition qu'il a entreprise, grâce au concours de la Providence. Le présent message leur apprendra la prise de Gafsa, ville dans laquelle, ainsi qu'ils en ont déjà été avisés, se trouvaient des aventuriers et des ramassis de gens sans aveu, qui dédaignèrent les ouvertures qui leur furent faites en vue de leur soumission et les promesses d'*amân* pour eux et leurs familles. Devant leur attitude, il a été décidé de les attaquer dans leur ville et de recourir pour cela à l'emploi de machines de siège. En même temps, toute la région avoisi-

nante a été pacifiée, et l'on y a trouvé de nombreux approvisionnements. Les machines de siège furent donc édifiées dans les meilleures conditions, et les mangonneaux se mirent à déverser chaque jour sur la ville des boulets et des projectiles incendiaires. De leur côté, les remparts furent sapés, et plusieurs portions s'en écroulèrent. Bientôt, grâce aux appareils de siège, on put combler une partie du fossé de l'enceinte, et l'on approcha la tour mobile (*burj*), qui avait été construite sur place. Les Almohades purent ensuite accéder à l'avant-mur (*sitâra*) et mettre le feu au sommet de la tour dite Burj Ibn Zawâj.

Voyant les Almohades maîtres du rempart et du fossé, la garnison assiégée demanda à se rendre, et l'*amân* lui fut accordé. Cet *amân* fut étendu aux G^huzz, ainsi qu'à toute la population de Gafsa et aux ruraux réfugiés dans la place. En revanche, les Majorquins durent être livrés aux Almohades. Ainsi fut fait, et un grand nombre d'entre eux furent remis aux vainqueurs, puis passés par les armes.

C'est ainsi que cette place-forte est redevenue almohade et que sa conquête est venue couronner l'expédition d'Ifrîqiya. La prise de Gabès et celle de Gafsa ont eu pour résultat d'amener la soumission de tous les G^huzz. Pour enlever à Gafsa toute velléité de rébellion nouvelle, le rempart de cette ville a été abattu par les Almohades : chaque tribu a entrepris d'en démolir une portion déterminée.

Cette relation du siège et de la prise de Gafsa par Abû Yûsuf Ya'qûb est, elle aussi, plus détaillée que celles qui figurent chez les chroniqueurs. Ibn al-At^hîr (*Annales*, p. 607) signale en quelques mots ce siège, qui se prolongea pendant trois mois; il n'aurait duré que quelques jours — ce qui est infirmé par la date même de cette lettre — si l'on en croit Ibn K^haldûn (*Hist. des Berb.*, t. II, p. 211).

XXXIII

Retour d'Abû Yûsuf Ya'qûb au Mag^hrib

Ms. : 45 r°-49 r°. Ed. : pp. 210-218.

Rédacteur : Abu 'l-Fad'l Ibn Mah's^hara.

De l'émir des Croyants (Ya'qûb), fils de l'émir des Croyants (Yûsuf), fils de l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min), aux t'âlibs, aux Almohades, aux s^haik^hs, aux notables et à l'ensemble de la population de Marrakech.

Du camp des Almohades à Manzil Abî Sa'îd, le 10 rabî' I 584 (9 mai 1188).

Les destinataires sont d'abord informés des heureux résultats de l'expédition entreprise par le souverain dans le Sud de l'Ifrîqiya et des nombreuses marques de la sollicitude divine dont les Almohades ont bénéficié à cette occasion.

Il leur rappelle ensuite que les G^huzz, qui furent vaincus tant à Gabès qu'à Gafsa, ont maintenant donné des preuves de leur soumission et témoignent d'un excellent esprit. Un corps d'élite a pu être constitué à l'aide de ces nombreux guerriers maintenant passés au service du régime.

Cette expédition s'étant donc heureusement terminée par la prise de Gafsa, le souverain a entrepris l'organisation administrative de toutes ces régions et a donné des ordres pour que les terrains de culture soient moissonnés, puis de nou-

veau ensemencés. Il a désigné des t'âlibs pour veiller à la bonne exécution de ses ordres. Il déclare ensuite qu'il s'est rendu à al-Mahdîya pour inspecter cette place et qu'il y a reçu la soumission des deux plus importantes tribus du groupe des Sulaim, celles des 'Awf et d'as^{h}-S^{h}arîd, enfin, qu'il a décidé de revenir dans la partie occidentale de son empire.

Il termine en invitant ses correspondants à se réjouir de ces bonnes nouvelles et à en informer les populations de leur ressort.

Cette lettre fixe la date du retour d'Abû Yûsuf Ya'qûb au Mag^{h}rib après la chute de Gafsa. Suivant Ibn K^{h}aldûn (t. II, p. 211), il se rendit de Gafsa à Tunis, où il installa le saiyid Abû Zaid comme gouverneur de l'Ifrîqiya. Puis, il gagna al-Mahdîya, et de là, à travers les hauts plateaux algériens, il prit la direction de Tiaret et finit par arriver à Tlemcen, d'où il rentra au Maroc.

Il n'est pas facile d'identifier le Manzil Abî Sa'îd d'où cette lettre a été expédiée. Il faudrait chercher probablement cette localité dans le Sahel de Sousse, quelque part à l'Est d'al-Mahdîya; je ne pense pas qu'il puisse s'agir de l'actuel Sidi Bou Saïd, sur le golfe de Tunis.

XXXIV

Relation d'un raid d'Abû Yûsuf Ya'qûb au Portugal

Ms. : 49 r°-53 v°. Ed. : pp. 218-228.

Rédacteur : Abu 'l-Fad'l Ibn Mah's^{h}ara.

De l'émir des Croyants (Ya'qûb), fils de l'émir des Croyants (Yûsuf), fils de l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min), aux t'âlibs, aux Almohades, aux notables, aux s^{h}aik^{h}s et à l'ensemble de la population de Ceuta.

De Séville, le 26 jumâdâ II 586 (31 juillet 1190).

Le souverain fait savoir à ses correspondants qu'il avait décidé d'entreprendre une expédition de guerre sainte contre l'ennemi chrétien dans la Péninsule d'al-Andalus. Ayant appelé sous les armes (*istinfâr*) les Almohades, ainsi que leurs « frères » les Arabes et certaines tribus sujettes (*ra'iya*), il s'est rapidement mis en route, sans attendre l'arrivée des contingents les plus éloignés, afin de faire une démonstration militaire sur le territoire de l'ennemi, qu'il savait déjà fort effrayé par ses préparatifs.

Il déclare qu'il a entrepris cette expédition dans les circonstances suivantes : Le roi de Castille lui a écrit pour lui demander la permission de lui envoyer des ambassadeurs, afin de négocier avec lui un traité comportant, entre autres clauses, le paiement d'un tribut aux Musulmans. Ce monarque ajoutait qu'il était prêt à combattre le cas échéant ses propres coreligionnaires. Une réponse favorable fut faite à sa demande par le souverain, qui se réservait pourtant de décider s'il accorderait une trêve ou s'il ferait la guerre.

L'expédition almohade se mit donc en route. Au moment où elle atteignait Qas'r al-majâz, les envoyés du roi de Castille arrivèrent à Séville, où ils furent reçus par les t'âlibs almohades et montrèrent les lettres qui les accréditaient en

qualité de plénipotentiaires. La paix fut alors accordée à la Castille par le souverain musulman, dans des conditions qui étaient toutes à l'avantage de l'Islâm.

Dans le même temps, le roi de Léon, cousin paternel du roi de Castille, qui bénéficiait déjà d'une trêve, en demanda le renouvellement, qui lui fut accordé. L'émir des Croyants décida alors de diriger son expédition contre le territoire d'Ibn ar-Rîq [le roi de Portugal], qui était le plus proche des possessions musulmanes et le plus dangereux pour elles.

La colonne almohade gagna d'abord Cordoue; elle y déposa ses plus lourds bagages, y fit ses provisions de vivres et s'y équipa à neuf. Après avoir passé quelques jours dans cette ville, elle se dirigea vers la vallée du Tage, traversa ce fleuve et se porta vers la région de céréales proche de Santarem; là, elle dévasta ou incendia toutes les récoltes. Elle atteignit ensuite un château-fort du nom de Torres (*T'urrus[h]*), situé sur un piton élevé. Ce château fut assiégé, et les occupants finirent par demander à l'évacuer, avec leurs femmes et leurs enfants, en laissant tout en place. Satisfaction leur fut donnée, et les Almohades pénétrèrent dans ce château-fort, où ils trouvèrent beaucoup de chevaux, d'armes et d'objets mobiliers. Après l'avoir dévasté, ils se portèrent vers la ville de Tomar (*T[h]ûmar*), cité bien défendue, au terroir fertile, avec des vignes, des arbres fruitiers et de riches terrains de culture. Cette ville subit le même sort que Torres : elle fut ravagée et incendiée. En même temps, des pointes almohades étaient lancées dans toutes les directions et y exécutaient de hardis coups de main. Cependant, dans Santarem, sa capitale, le roi Ibn ar-Rîq était condamné à l'inaction et ne pouvait rien entreprendre pour s'opposer à la colonne almohade. Celle-ci, bien ravitaillée, n'eut pas besoin de hâter son retour et continua ses raids, jusqu'au moment où le souverain décida de regagner le territoire musulman. Ce mouvement se fit en bon ordre, et l'armée, chargée de butin, finit par arriver à Séville.

Le souverain demande à ses correspondants de s'associer aux actions de grâce des Almohades pour l'heureux déroulement de cette expédition.

L'expédition qui est décrite dans cette lettre fut la première de celles qu'Abû Yûsuf Ya'qûb allait entreprendre contre l'Espagne chrétienne. Elle est brièvement rappelée par Ibn K[h]aldûn (*Hist. des Berb.*, t. II, p. 212) : le gouverneur de Séville lui ayant annoncé la reprise de Silves par les Chrétiens et une activité accrue de leur part dans l'Ouest de l'Andalousie, le souverain almohade décida de partir lui-même en campagne et s'embarqua à Qas'r Mas'mûda (ou Qas'r al-majâz, entre Tanger et Ceuta) pour la Péninsule. Cette lettre montre que, contrairement à l'assertion d'Ibn K[h]aldûn, son premier objectif ne fut pas la libération de Silves; il préféra auparavant faire une démonstration de grand style en plein territoire du Portugal. Une série de précisions chronologiques est d'ailleurs fournie sur ce voyage d'Abû Yûsuf dans la notice consacrée à Silves par le compilateur Ibn 'Abd al-Mun'im al-H'imyarî (*La Péninsule ibérique*, pp. 130-32). Il quitta Marrakech au milieu de d[h]u 'l-h'ijja 585 (janvier 1190) pour le Ribât' al-fath', d'où il partit à la fin de muh'arram 586 (début de mars 1193). Il s'embarqua à Qas'r Mas'mûda le 22 rabî' I suivant (29 avril), fit un séjour à Tarifa, gagna Cordoue et se rendit ensuite à Séville. Ce ne fut que l'année suivante, le

26 jumâdâ II 587 (21 juin 1191), que Silves fut reprise. L'expédition relatée par la présente lettre se place précisément entre le départ de Ya'qûb de Cordoue et son arrivée à Séville.

Les princes chrétiens qui sont mentionnés dans cette lettre sont le roi de Castille Alphonse VIII et le roi de Léon Alphonse IX; quant à Ibn ar-Rîq, qu'on trouve parfois orthographié Ibn ar-Rinq (le fils d'Enrique), il s'agit d'un surnom qui s'applique toujours au roi de Portugal, quel que soit son vrai nom; ici, il s'agit de Sancho Ier.

On peut suivre facilement sur la carte l'audacieux raid entrepris par les Almohades au cœur du Portugal. T'urrush correspond, sans aucun doute, à l'actuelle Torres Novas, petite ville qui se trouve à une trentaine de kilomètres au Nord de Santarem. Tomar est encore plus au Nord, en direction de Coïmbre : d'après une vieille inscription encore en place dans le château de cette ville (voir Baedeker, *Espagne et Portugal,* Leipzig, 1920, p. 530), « les Templiers y résistèrent victorieusement, pendant six jours, à une attaque des Almohades », en 1190.

XXXV

Relation de l'expédition de Ya'qûb al-Mans'ûr dans la vallée moyenne du Tage

Ms. : 53 v°-59 r°. Ed. : pp. 228-241.

Rédacteur : Abû 'Abd Allâh Ibn 'Aiyâsh.

De l'émir des Croyants (Ya'qûb), fils de l'émir des Croyants (Yûsuf), fils de l'émir des Croyants ('Abd al-Mu'min), aux t'âlibs, aux Almohades, aux shaikhs, et à l'ensemble de la population de Fès et de son territoire.

De Séville, le 9 ramad'ân 592 (6 août 1196).

Le souverain commence par informer ses correspondants qu'après l'échec sanglant qu'il avait subi [à Alarcos], le roi des Rûm s'était retiré vers la Castille et avait envoyé messagers sur messagers afin d'essayer d'obtenir la paix des Musulmans. Non seulement, satisfaction lui fut refusée, mais l'émir des Croyants décida de reporter la guerre sur son territoire.

Les Almohades se mirent donc en route, sous les ordres du souverain. Parvenue en territoire ennemi, l'expédition gagna d'abord le château-fort de Montanchez (*Munt Ant'ash*) et s'en empara. Elle alla ensuite assiéger Trujillo, le chef-lieu de la Marche du Nord (ath-thaghr *ash-shamâli*) : les habitants de cette place prirent la fuite et furent poursuivis, l'épée dans les reins, par des guerriers musulmans; seule, une petite partie d'entre eux purent s'échapper. A leur exemple, les habitants de Santa Cruz (*S'antaqrush*) cherchèrent leur salut dans la fuite, et leur localité tomba au pouvoir des Almohades.

Ceux-ci franchirent ensuite le Tage et s'avancèrent à travers le pays des Rûm jusqu'à la ville de Plasencia (*Iblatansîya*), à la construction de laquelle le roi chrétien s'était évertué pendant plusieurs années et qu'il avait peuplée de gens du Nord. Tous les combattants se réfugièrent dans la citadelle de la ville, avec leurs chefs, qui étaient des guerriers réputés. Les Almohades s'emparèrent de Plasencia, la ruinèrent de fond en comble et finirent par enlever de vive force la citadelle. Les assiégés cherchèrent alors à se réfugier dans une tour solide, aux larges douves, aux merlons élevés; ils ne purent s'y maintenir qu'une nuit et se rendirent le lendemain aux Almohades, qui les emmenèrent en captivité.

La colonne se dirigea ensuite vers le territoire de la ville de Talavera et le dévasta par le fer et par le feu. Elle s'approcha ensuite de Tolède, après avoir franchi les cols (*abwâb*) d'accès de la Castille, et vint camper au Nord de cette capitale. Le lendemain, un engagement eut lieu entre les Musulmans et les Chrétiens, et les Almohades firent plusieurs escarmouches fructueuses. Ils retraversèrent ensuite le Tage et saccagèrent au passage la résidence de plaisance (*munya*) du roi chrétien.

Pendant que se déroulaient ces opérations, le roi de Léon avisa le souverain almohade, dont il était le tributaire, qu'il se trouvait en guerre avec son cousin, le roi de Castille, et lui demanda une colonne musulmane afin d'envahir son territoire. Satisfaction lui fut donnée, et, de ce fait, les Chrétiens eurent encore à subir le poids des armes almohades.

Ayant atteint le but qu'il s'était proposé dans cette expédition, le souverain décida de retourner en territoire musulman. Sur sa route, l'armée, à une étape de Tolède, enleva de vive force le château-fort de Dâr al-gʰâra (orthographe douteuse) et celui de Piedrabuena (*Bit'rabûna*), où se trouvait une nombreuse garnison de Chrétiens et de « frères » d'ordres militaires (*ifrîr*). Dans ces deux places, des garnisons musulmanes furent installées.

Il termine en invitant ses correspondants à se réjouir de ces nouvelles; ceux de leurs concitoyens qui ont pris part à cette expédition pourront du reste la leur décrire encore plus en détail.

Cette lettre est postérieure d'une année à la victoire remportée sur les forces chrétiennes, à Alarcos, par Abû Yûsuf Ya'qûb, qui adopta dès lors le surnom honorifique d'al-Mans'ûr billâh. L'expédition qu'elle relate a été brièvement signalée par Ibn Kʰaldûn (*Hist. des Berb.*, t. II, p. 214), sous l'année 592. « Al-Mans'ûr, dit cet historien, sortit de Séville pour faire une expédition contre les pays du Nord. Il y détruisit plusieurs villes et châteaux, notamment Trujillo et Talavera; puis, ayant insulté Tolède, dont il ravagea les campagnes et enleva les troupeaux, il reprit le chemin de Séville ». Une autre relation, également fort brève, de la même campagne figure dans une notice d'*ar-Rawḍ' al-mi't'âr* (*La Péninsule ibérique*, p. 19) : on y a donné (*ibid.*, p. 19, note 2), d'après la présente lettre, le détail de l'itinéraire suivi par l'armée almohade, et identifié les localités auxquelles elle s'attaqua. Il suffit donc de renvoyer le lecteur à ce travail.

XXXVI

Relation de la prise de Majorque par les Almohades

Rédacteur : Abû 'Abd Allâh Ibn 'Aiyâs^h.

Ms. : 59- r°-62 v°. Ed. : pp. 241-248.

Manquent le préambule et l'indication des destinataires.

De Marrakech, sans date (600-1204).

Le souverain commence par rappeler aux destinataires qu'ils ont été informés de la manière dont les « deux Mag^{h}ribs » ont été débarrassés et purifiés de la souillure qu'y avait causé la présence de rebelles, gens du *lit^{h}âm*, lesquels ne se maintenaient plus que dans l'île de Majorque et dans les deux îles voisines d'Iviza et de Minorque. La population de ces îles avait été maintes fois invitée à se soumettre par les trois premiers souverains almohades (appelés dans la lettre : *al-k^{h}ulafâ' ar-râs^{h}idûn*), mais ces appels étaient chaque fois demeurés lettre morte. Iviza et Minorque ayant fini par être soumises au pouvoir almohade, une expédition contre Majorque a été décidée et entreprise et a abouti à la conquête de cette île, dans les conditions suivantes :

Deux forces armées, l'une terrestre, l'autre maritime, ont été constituées et embarquées sur des vaisseaux de la flotte, et, après une heureuse traversée, elles ont opéré un débarquement dans l'île. Entre le moment où ces forces ont pris pied à Majorque et leur victoire complète, sept jours seulement se sont écoulés; les Almohades ont attaqué les rebelles dans la solide forteresse où ils s'étaient réfugiés et les ont réduits à la dernière extrémité. Le chef des Majorquins a été tué, et sa famille est tombée entre les mains des vainqueurs. Les étendards almohades ont été hissés en haut des remparts. La tête du « misérable » chef rebelle a été rapportée dans la capitale, ainsi que ses drapeaux.

Le souverain demande à ses correspondants de se réjouir de ce succès, qu'il faut interpréter également comme une victoire contre les Chrétiens et leurs principautés du littoral méditerranéen : la prise de Majorque constitue en effet une véritable catastrophe pour le roi d'Aragon et de Barcelone. Quant à l'autre rebelle almoravide, il continue à errer sur les confins de l'Ifrîqiya et se trouve maintenant dans l'impossibilité de recevoir le moindre secours de ses parents des Baléares.

Cette lettre, ainsi que la suivante, émane du quatrième souverain almohade, Muh'ammad an-Nâs'ir, dont le nom n'apparaît pas, le préambule du message n'ayant pas été reproduit dans le manuscrit utilisé.

ar-Rawd' al-mi't'âr (voir *La Péninsule ibérique*, pp. 228-231; les autres références sont données *ibid.*, p. 229, note 1): d'après la relation très détaillée qui est fournie dans cet ouvrage, ce fut l'oncle paternel de Muh'ammad Majorque par les Almohades était la notice qui figure sur cette île dans

Le principal texte qui nous renseignait jusqu'à présent sur la prise de an-Nâs'ir, le saiyid Abû 'l-'Ulâ Idrîs, et le s^{h}aik^h Abû Sa'îd b. Abî H'afs' qui prirent le commandement de cette expédition. Le débarquement eut lieu

le 24 d^u 'l-h'ijja 599 (3 septembre 1203), et toute l'île fut conquise quelques jours plus tard. Le représentant des Banû G'âniya à Majorque, qui fut tué, se nommait 'Abd Allâh b. Ish'âq.

XXXVII

Reconquête de l'Ifrîqiya par Muh'ammad an-Nâs'ir et siège d'al-Mahdîya

Ms. : 62 v°-67 v°. Ed. : pp. 248-259.

Rédacteur : Abû 'Abd Allâh Ibn 'Aiyâs^h.

Manquent le préambule et l'indication des destinataires.

Du camp des Almohades à l'extérieur d'al-Mahdîya, sans date (602-1206).

Le souverain rappelle d'abord à ses correspondants qu'il leur a envoyé un message relatant en détail les heureux résultats déjà acquis au cours de la présente campagne en Ifrîqiya : la reprise de Tunis, celle du Djérid, la ferme résistance opposée par les Almohades aux Sulaim b. Mans'ûr et aux Hilâl b. 'Amir; enfin, l'obligation dans laquelle s'est trouvé le rebelle Ibn G^hâniya de prendre la fuite. Celui-ci s'était d'abord réfugié à Kairouan, puis au Djérid, avant de s'installer à Gafsa. Mais il dut quitter cette place lorsque les Almohades se dirigèrent vers Gabès afin d'y rétablir l'ordre, et il se mit à errer dans le pays de Dammar et de Nafûsa. Une colonne composée d'Almohades, de G^huzz et d'Arabes partit alors l'attaquer dans cette direction et le força à aller chercher refuge à Tripoli.

Quant au souverain, il vint mettre lui-même le siège devant Gabès, dont la population ne tarda pas à lui offrir sa soumission. Il y laissa alors une garnison et une partie de la flotte almohade et se dirigea vers al-Mahdîya, afin d'investir cette place.

Arrivé devant al-Mahdîya, il apprit qu'Ibn G^hâniya essayait de gagner la région du Djérid, dans l'espoir d'y retrouver des partisans. Une colonne fut alors envoyée dans cette direction : elle était sous les ordres du s^haik^h Abû Muh'ammad b. Abî H'afs' et se composait d'Almohades, de G^huzz et d'Arabes. Cette colonne gagna d'abord Gabès où elle se ravitailla, tandis qu'Ibn G^hâniya se portait à H'âmmat Mat'mât'a, après avoir obtenu le concours de deux tribus des Sulaim, celles de Zug^hba et d'as^h-S^harîd. Les Almohades, qui étaient campés à Manzil Umm al-'Afiya, apprirent sa présence toute proche et partirent l'attaquer. Un combat sanglant se déroula; tous les partisans du rebelle furent tués, et lui-même dut prendre la fuite, après avoir reçu une blessure, avec quelques partisans seulement.

L'Ifrîqiya se trouve ainsi désormais passée de nouveau tout entière sous la domination almohade et purifiée de la tyrannie des Banû G^hâniya, ces suppôts des 'Abbâsides. Il ne reste plus, pour couronner cette expédition, qu'à prendre al-Mahdîya, que le souverain est précisément en train d'assiéger. Quant aux Arabes, leur action hostile a été complètement neutralisée, et même le chef Abû

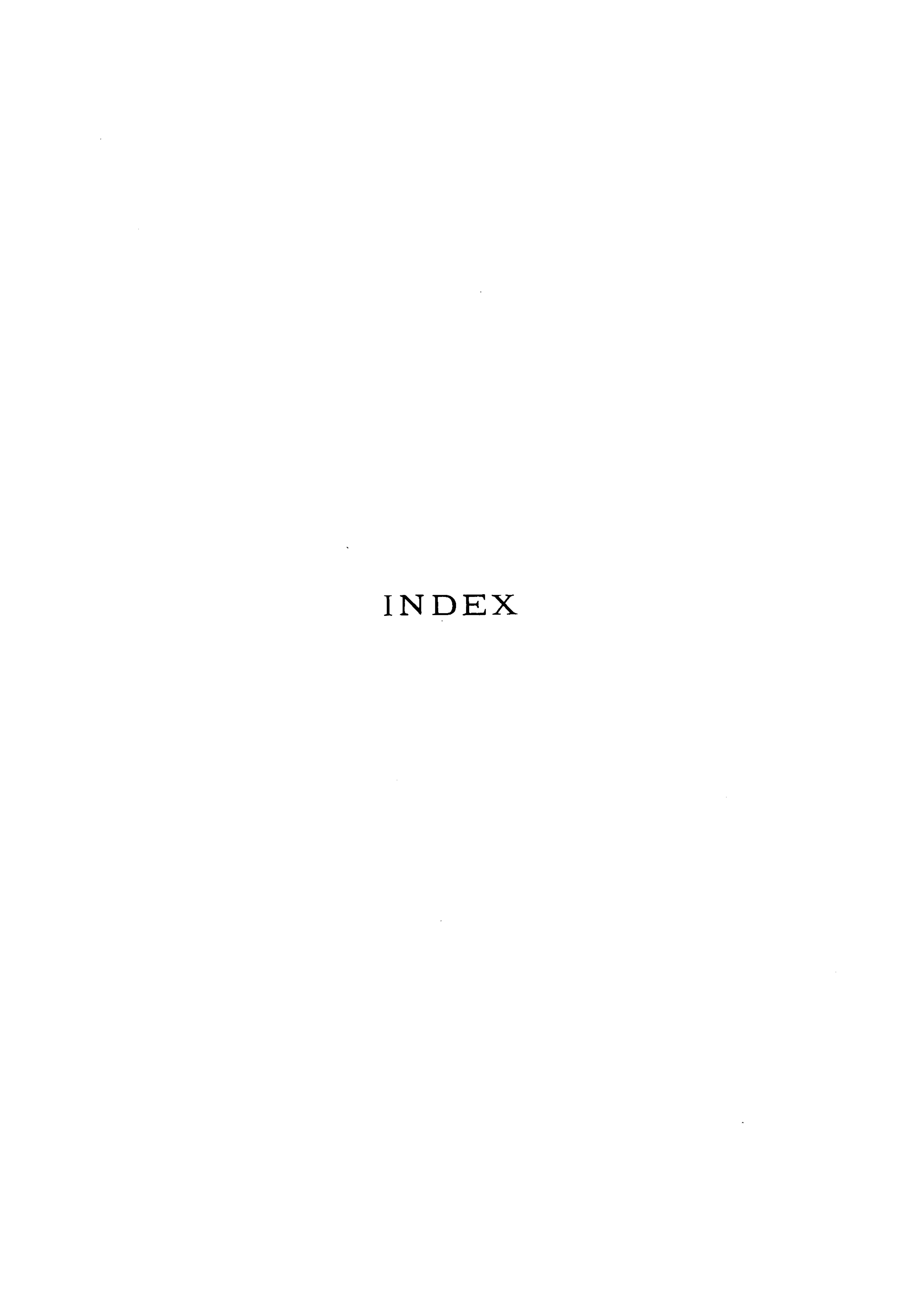
Sirh'ân Mas'ûd b. Sult'ân b. Zimâm, qui est maintenant un vieillard très âgé, est récemment venu demander aux Almohades de prendre à leur service ses fils et ses parents et de leur pardonner leurs anciennes erreurs.

Le souverain termine en invitant ses correspondants à répandre largement autour d'eux ces heureuses nouvelles et à manifester à cette occasion leur gratitude envers la divinité.

L'expédition de Muh'ammad an-Nàs'ir dont la relation fait l'objet de cette lettre a été signalée à deux reprises par Ibn K^{h}aldûn (*Hist. des Berb.*, t. II, pp. 99-100 et 220-221). La prise d'al-Mahdîya par ce souverain eut lieu le 29 jumâdà I 602 (11 janvier 1206) : la ville lui fut livrée par le gouverneur 'Alî b. G^{h}ânî (sur lequel voir *La Péninsule ibérique*, p. 165, note 2). La lettre doit, dans ces conditions, avoir été rédigée quelques semaines à peine plus tôt.

Alger, avril 1941.

É. LÉVI-PROVENÇAL.



INDEX

INDEX DES MOTS ARABES TYPIQUES

INDEX HISTORIQUE ET GÉOGRAPHIQUE

N. B. — Les noms géographiques sont en *italiques*.

A, ABU

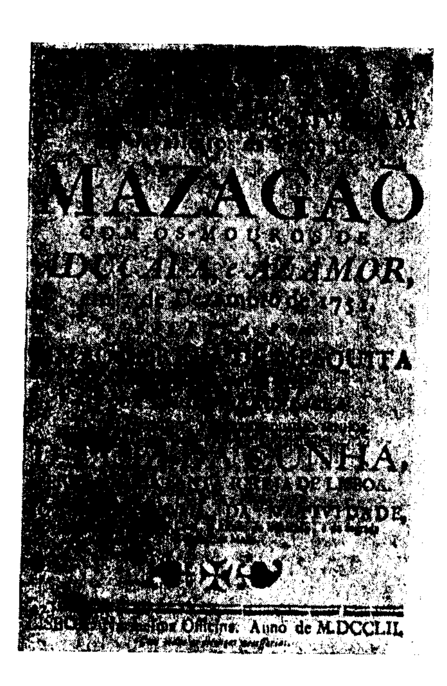
B, BANU

C

TABLE DES MATIÈRES

UN OPUSCULE RARE
SUR LA PLACE PORTUGAISE DE MAZAGAN (1752)

Je dois à l'obligeance de M. CARMONA, Consul du Portugal à Casablanca, et de M. Georges SURDON, communication d'un texte rarissime sur la place portugaise de Mazagan. Il s'agit d'un opuscule de 15 pages (14 × 21), accompagné d'une carte, et intitulé comme il suit :


MAZAGAÕ
AZAMOR,
CUNHA,
Anno de M.DCCLII.

Relaçam / do choque que tiveram / os Cavalleiros da Praça de / Mazagaô / com os Mouros de / Aducala, e Azamor, / em 7 de Dezembro de 1751. / Escrita por / Simaô Correa de Mesquita / assistente na mesma Praça. / Que dedica, e consagra / ao Illustrissimo e Reverendissimo Senhor / D. Luiz da Cunha, / prelado da Santa Igreja de Lisboa. / Jozé da Sylva da Natividade, / impressor da Serenissima Caza, e Estado do Infantado, e da Sagrada /Religiaô de Malta. / Lisboa : Na mesma Officina. Anno de M. DCCL II. / Com todas as licenças necessarias.

Cet opuscule ne faisait pas partie de la petite collection de la Section Historique du Maroc à Paris, et son existence m'était malheureusement inconnue lorsque je rédigeais mon travail sur *Mazagan* (voir Robert RICARD, *Un document portugais sur la place de Mazagan au début du XVIIe siècle*, Paris, 1932, p. 66). Sans doute, ce texte ne nous apporte aucune information vraiment notable sur l'histoire et l'organisation de la place portugaise, mais il fournit des indications précieuses au sujet de cette topographie mazaganaise qui, pour nous, restait jusqu'ici en grande partie lettre morte (cf. RICARD, *Mazagan*, p. 15-16) et que la carte jointe à l'ouvrage vient éclairer d'une lumière nouvelle.

L'étude attentive de ce document, sa comparaison avec les autres textes mazaganais, et une enquête méthodique sur place, que les circonstances

m'interdisent actuellement, amèneraient à mettre au point certains détails de la description de D. Jorge Mascarenhas que j'ai donnée en traduction française (*ouvrage cité*) et à établir de manière partielle la topographie portugaise des environs de Mazagan. Il ne semble pas en effet que l'on puisse parvenir à des résultats définitifs. D'une part, les environs de Mazagan sont



aujourd'hui recouverts par les constructions de la ville européenne. D'autre part, on doit remarquer que la toponymie luso-mazaganaise a nécessairement varié avec les années: il y a près d'un siècle et demi entre la description de Mascarenhas et la relation de Corrêa de Mesquita, et il n'est pas étonnant que certains toponymes qui figurent dans l'une ne se retrouvent pas dans l'autre, et inversement. Les toponymes que ne mentionne pas le texte de 1752 demeureront malaisés à identifier.

A Mazagan, comme dans les autres places portugaises au XVIe siècle, tout n'était pas entre Chrétiens et Musulmans batailles et razzias. On voit dans notre relation le gouverneur de la forteresse faire arborer le pavillon par lequel on avait coutume d'inviter les Maures à « causer ». Vingt-sept cavaliers se rendirent à l'invitation. Le gouverneur portugais les informa

qu'il avait à faire remettre un cadeau au Sultan par l'interprète Manuel Diogo. Mais il n'accepta pas, malgré leur proposition, de le leur confier, et il envoya son émissaire à Safi sur un bateau anglais.

Rabat, février 1941.

ROBERT RICARD.

10755

UN ÉPISODE DE LA "SIBA" BERBÈRE AU XVIIIe SIÈCLE

D'APRÈS LA "RIHLA" DE SIDI MOHAMMED EZ-ZERHOUNI DE TASAFT (1)

(TRAD. JUSTINARD)

On sait combien il est rare de trouver des documents historiques arabes qui nous fassent connaître les divers aspects de la vie des peuples de l'Afrique du Nord. L'histoire dynastique ne s'intéresse pas aux sujets des princes et la modeste littérature provinciale manuscrite que nous pouvons çà et là recueillir dans les bibliothèques privées est surtout hagiographique. Il existe bien entre les mains des tolbas du sud du Maroc, quelques pages de carnets dans lesquels les menus faits de la vie des tribus ont été consignés pêle-mêle avec les orfs des fractions ou les droits coutumiers des agadirs. Mais il est bien rare que l'on découvre, dans cette documentation éparse, autre chose que la simple mention d'événements historiques régionaux — qui sont à l'histoire sociale proprement dite, ce que les paillettes d'or trouvées par hasard dans le lit des oueds du sud sont aux mines cachées et légendaires du sein des montagnes.

De plus, la recherche des documents eux-mêmes est fort difficile tout comme celle des précieuses pépites. Il n'est pas aisé d'inspirer confiance aux chefs ou aux tolbas qui conservent, avec un soin jaloux et un peu superstitieux, les témoignages d'un passé souvent encore assez proche. Les uns redoutent de voir les Chrétiens puiser dans ces écrits des renseignements qui leur permettront d'entrer plus avant dans la connaissance de la vie locale et de la troubler ainsi par des interventions intempestives; d'autres estiment que cette littérature provinciale dans laquelle les saints du pays jouent un rôle si important n'est pas destinée aux Infidèles.

Le colonel Justinard, grâce aux amitiés fidèles qu'il a nouées depuis trente ans en pays berbère, a su vaincre ces difficultés en même temps qu'il a eu la chance de découvrir un document précieux. La *Rihla* du marabout de Tasaft, dont il nous donne la traduction, apparaît en effet comme l'exemple rare d'une petite histoire locale écrite avec précision. Le récit de la *hijra* d'un chef de zaouia, pieusement écrit par son fils, fait revivre à nos yeux, d'une manière particulièrement saisissante, les épisodes d'une révolte berbère hans le Haut Atlas de 1711 à 1720. Sans la découverte de ce document, les faits survenus à cette période de la fin du règne de Moulay Ismaïl seraient définitivement tombés dans l'oubli. Nous avions, pour notre part, visité, de 1934 à 1937, toutes les régions

(1) Publication de la Section Historique du Maroc. Texte annoté par le colonel JUSTINARD. 212 pages in-8°, Geuthner, Paris, 1940. La traduction est en deux parties, p. 15 à 172, et en troisième appendice, p. 193 à 202, pour des passages omis précédemment. L'auteur donne en appendice 1 (p. 173-179) une note sur les leffs du sud-ouest marocain et en appendice 2 (p. 181-191) une note sur les marabouts Oulad Sidi Saïd ou 'Abd en N-a'im.

Le livre contient en outre une excellente carte du Haut Atlas de part et d'autre de la vallée du Nefis, établie par les soins de M. Dresch.

dans lesquelles l'auteur nous conduit par la pensée sur les traces des mehallas chérifiennes ou au milieu des armées berbères qui défendent l'indépendance des hautes vallées. Aucun récit populaire, aucune tradition ne nous avaient permis de connaître le rôle joué deux siècles auparavant par la zaouia de Tasaft. Certes, le site de ce sanctuaire maraboutique qu'entourent quelques cyprès au milieu des jardins, non loin des villages berbères surmontés de ruines d'agadirs, avait bien attiré notre attention. Mais les marabouts eux-mêmes, que le colonel Justinard a visités comme nous, ne savaient que peu de chose de leurs origines et de leur passé. Il faut donc louer les caïds de Tagondaft d'avoir conservé l'un des exemplaires de la *Rihla,* ainsi préservé de la destruction, et leur savoir gré de l'avoir confié à l'ami fidèle de leur famille qui est en même temps un vieil ami des Berbères.

Bien que la zaouia de Tasaft ait été reconstruite en 1813, un siècle après sa destruction survenue en 1715, elle n'a joué en effet aucun rôle dans les événements qui ont entièrement modifié, au XIXe siècle, la structure sociale et politique des vallées du Haut Atlas. Dans la guerre qu'ont engagée alors les trois chefs de la montagne, les caïds Gontafa, Glaoua et Mtougga, contre les tribus ou dans les combats qu'ils se sont livrés entre eux, les forces religieuses semblent n'avoir joué qu'un rôle des plus réduits. Par contre, l'épisode de la siba du marabout de Tasaft qui nous est rapportée dans la *Rihla* appartient encore à cette *période maraboutique* qui s'est ouverte dans le Sous el Adna par les entreprises des Regraga, s'est continuée par le rôle des grands marabouts des Haha, Sidi Abd en Na'im et ses descendants, pour s'éteindre, semble-t-il, à partir du XVIIIe siècle. Dans le Sous el Aqsa au contraire, nous voyons le règne des personnages religieux se prolonger jusqu'aux dernières expéditions de Moulay El Hassan contre le Tazeroualt à la fin du XIXe siècle.

La *Rihla* ne nous apporte pas, il faut en convenir, de véritables révélations sur l'état social et politique ou sur les institutions des Berbères de la montagne du Deren au XVIIIe siècle. Elle nous donne seulement des précisions et augmente sur quelques points nos connaissances sur les institutions dont l'observation des faits contemporans nous avait déjà permis de comprendre le rôle. Si nous avions eu la chance de bénéficier, dès 1924, de la précieuse traduction du colonel Justinard, il nous eût été cependant plus facile de pénétrer le mécanisme des leffs berbères et de mieux apprécier l'habileté avec laquelle le Makhzen savait les utiliser pour parvenir à ses fins. Aussi voudrions-nous, au cours de ces quelques pages, retirer aujourd'hui de cette lecture tout le profit qu'elle peut encore nous donner.

Rendons tout d'abord au traducteur l'hommage qui lui est dû. Il fallait, pour suivre à travers le texte arabe ces épisodes de la révolte berbère et des conquêtes du Makhzen, avoir une profonde connaissance des tribus, de leur langue et de leur pays. Le colonel Justinard a su en particulier retrouver sous la forme arabe d'innombrables toponymes berbères avec une parfaite exactitude. Ainsi pouvons-nous, grâce à ce récit évocateur, suivre pas à pas sur la carte l'action du marabout, le cheminement des mehallas, le rassemblement des montagnards, leurs combats, leurs trahisons et leurs actions d'éclat. Il n'est pas jusqu'au charme austère et grave de ces régions des hauts sommets qui ne transparaisse au travers de la traduction qui nous est donnée. Une fois de plus le colonel Justinard aura aidé à faire aimer les Berbères et leur pays.

LA SIBA DE 1713-1719

A la fin du règne de Moulay Ismaïl, le khalifat du sultan, Moulay Chérif et surtout le pacha de Marrakech, Abd el Krim ben Mansour et-Tekni, incitèrent le vieux souverain à leur confier la tâche de réduire à l'obéissance des Berbères frondeurs de l'Adrar n'Deren dans la région de Tinmel et des hautes vallées du Grand Atlas. Le Makhzen avait alors à se plaindre de plusieurs personnages remuants et indisciplinés. Le caïd Brahim bou Abdelli de Tisgin, au pied du Dir des Guedmioua, avait, au cours d'une harka précédente, pillé la maison du Pacha à Kozemt des Aït Daoud, au pays des Haha, et molesté ses femmes. D'autre part, le petit cheikh Ahmed ben Abdallah de Toug el Khir, sur le Nefis, avait pris l'habitude de couper les chemins avec trop d'audace. On reprochait également au marabout Mohammed Ibrahim de Tasaft, notre héros, de jouir d'une trop grande autorité sur les tribus de montagne. Enfin un autre marabout, Brahim Sektani Sousi, de Makhfaman, dans le Zagmouzen, affichait aussi une indépendance excessive. Pour tirer vengeance de ces hommes qui incitaient sans doute leurs frères à ne pas payer l'impôt, on fit valoir au souverain qu'il existait au cœur de cette rude montagne des trésors qui justifiaient la montée d'une mehalla à travers des gorges dangereuses : la mine d'argent de Ouarti dans le voisinage de Tinisk et le sabre précieux de l'espèce « Jenntian » (?) qui se trouvait précisément entre les mains du marabout de Tasaft. Après que les Berbères eussent été vainement invités à venir faire acte de soumission au Sultan, le Pacha de Marrakech commença à mettre la montagne en *état de blocus*. Il entreprit ensuite, après avoir réuni et équipé ses forces — les contingents des tribus de la plaine et des premières pentes déjà ralliées au Sultan — de remonter la vallée du Nefis. La plupart des tribus du Nefis et de la haute montagne des Guedmioua ainsi que les tribus des hauts sommets, les Seksaoua, les Ida ou Msattog et leurs alliés, se rassemblèrent pour tenir tête aux envahisseurs. L'armée du Sultan comprenait d'ailleurs surtout des tribus arabes du Haouz et des Abid du Gharb.

Le Pacha serait peut-être parvenu à ses fins si des nouvelles fâcheuses sur la santé du souverain n'étaient alors parvenues à sa connaissance. Moulay Ismaïl avait été blessé au cours d'une fantasia à Mechra er-Rmel et le bruit de sa mort ayant un instant circulé, on put craindre une insurrection générale dans tout l'Empire. La harka et ses chefs revinrent à la hâte à Marrakech et l'expédition fut pour un temps abandonnée.

Le projet d'expédition devait être repris en 1715. Mais, cette fois, l'armée du Sultan contourna l'obstacle des gorges du Nefis en prenant le pays à revers. Ayant franchi le col des Glaoua puis le pays de Ouarzazat, les Aït Zineb et le Tidili, les troupes du Makhzen envahirent l'Ounein et apparurent bientôt sur les sommets qui dominent Tasaft au sud-est. Tandis que sur le versant nord, les Guedmioua de la montagne mettaient en déroute les éléments du Makhzen qui cherchaient à forcer le passage des cols qui dominent Tinmel, les fractions de l'Agoundis, au nord-est de Tasaft, firent défection. Grâce à leur trahison, le Pacha put ainsi franchir le col de l'Ouicheddan et envahir la vallée. Le marabout de Tasaft et quelques petits chefs dissidents rassemblèrent à la hâte leurs gens et leurs troupeaux, et prirent la montagne entre l'Aghbar et l'Ogdemt cherchant refuge dans les lieux inaccessibles, loin des traîtres et des espions. Après un

bref séjour dans l'Aghbar où la sécurité était précaire, Sidi Mohammed ez Zerhouni prit le parti d'accepter l'hospitalité que lui offraient les Ida ou Msattog dans un village perdu de la haute montagne, à Amgernis. La zaouia fut pillée et détruite et les petits chefs de la vallée firent leur soumission. Pendant quelques années, le domaine des tribus indépendantes fut réduit aux régions inaccessibles qui entourent le Tichka.

Le Makhzen n'allait pas cependant s'en tenir là. Fortement établi dans l'Ounein et chez les Aït Semmeg, le pacha Abd el Krim s'efforçait d'obtenir, de gré ou de force, la soumission de tous ceux qui inspiraient la résistance au Sultan. Le caïd Bou Abdelli obtint son pardon ainsi que d'autres amis fidèles du marabout. Le frère de ce dernier put même rentrer dans la zaouia pour en relever les ruines. Des lettres du Sultan, pleines de bienveillance, parvinrent à Sidi Mohammed. Mais celles-ci mentionnaient toujours cette clause inquiétante de la livraison du fameux sabre « Jenntian » qu'il fallait apporter à Meknès en hedya au maître de l'Empire. En dépit des conseils pressants, les bonnes paroles du Sultan alternant d'ailleurs avec les menaces, le marabout resta ferme dans sa détermination. Le Makhzen ne lui inspirait aucune confiance et, puisque les Ida ou Msattog lui renouvelaient l'assurance de leur protection, il préféra sagement son refuge de haute montagne et l'ombre des noyers séculaires à la douceur de ses jardins du Nefis. Des amis sûrs l'informaient d'ailleurs qu'il était guetté par la trahison s'il descendait en plaine. Le sort du caïd Bou Abdelli égorgé par ses ennemis personnels dans la plaine de Marrakech lui prouva que ses craintes étaient justifiées.

Non loin de lui était venu s'établir d'ailleurs un prétendant au trône, originaire du Sous, Abou Yazid ben Mohamed bou Derbala, le fils de Sidi Mohammed ben Abdallah, marabout des Ida Oultit. Mais Sidi Mohammed eut la sagesse de ne pas associer son sort au sien. Bien lui en prit, car le pacha Abd el Krim vint à bout sans trop de peine de ce candidat au trône, mal soutenu par les tribus parce qu'il était désargenté, et le fit exécuter à Marrakech.

L'année suivante, au printemps 1716, le Pacha reprit avec obstination l'investissement des tribus rebelles Tandis que l'Aghbar était occupé ainsi que les Aït Semmeg, les Seksaoua du sud, les tribus des Ida ou Zeddagh auxquels appartenaient les Ida ou Msattog recevaient à nouveau le choc des mehallas chérifiennes. L'argent du Sultan généreusement distribué achetait partout des complicités et Sidi Mohammed ez Zehrouni put craindre un instant d'être abanhonné.

En août 1717, cependant, parvint dans les hautes vallées la nouvelle de la mort du Pacha, empoisonné, dit-on, par un chef des Abid du Gharb, alors qu'il était parti rendre visite au Sultan. Aussitôt toute la montagne s'agita « et la puissance du Pacha devint comme si elle n'avait jamais existé ». Un dernier épisode de la lutte du Makhzen et des tribus allait se dérouler en 1721 au moment où une harka nombreuse de Guedmioua soumis au Makhzen cherchèrent à nouveau à soumettre l'Ogdemt. Ils furent mis en déroute par les gens de la haute montagne et « depuis ce moment la montagne et ses habitants furent en paix, grâce à Dieu ».

L'année suivante, le saint marabout mourait dans son refuge d'Amgernis. Il fut enterré dans cette haute vallée où l'avaient si bien protégé les montagnards, courageux et fidèles à la parole donnée.

LES SOUVENIRS HISTORIQUES

Quelle place tiennent dans l'histoire de cette montagne au XVIIIe siècle les grands souvenirs historiques du temps du mahdi des Almohades, en ces lieux qui ont été le berceau du grand mouvement religieux et militaire dont l'influence sur toute l'Afrique du Nord et sur l'Espagne a été si profonde et si durable ? On est frappé de constater combien la mémoire populaire a été sur ce point à la fois peu fidèle et peu enthousiaste. Cette constatation a, par elle-même, sa valeur et peut-être n'est-il pas inutile de tirer de ce fait les enseignements qu'il comporte.

Certes, le fils du marabout, qui conserva pieusement le récit des aventures de la Hijra du saint personnage de Tasaft, n'a pas manqué d'être frappé par la grandeur des lieux qui connurent la splendeur du Mahdi et de ses successeurs. Visiblement, l'austère majesté du sanctuaire de Tinmel lui fait forte impression. Mais il nous déclare que « toute sa zaouia avec ses gens, hommes et femmes », ne disent pas sur le Mahdi la formule de bénédiction. Cela s'explique aisément puisque les Almohades, prédécesseurs des modernes wahhabites, avaient proscrit le culte des saints. Une famille maraboutique ne pouvait pas ne pas marquer de froideur à l'égard de réformateurs aussi puritains. L'auteur insiste longuement aussi sur les erreurs d'orientation de la mosquée qui font que la prière ne peut y être prononcée d'une manière valable. Il se fait surtout l'écho de ces propos défavorables et des calomnies qui ont couru dans le pays depuis l'époque mérinide, pour discréditer le mahdi berbère. On nous le représente comme un véritable charlatan qui monte sur le sommet des collines avoisinant Tinmel avec des outres vides sous ses vêtements, puis les gonfle et les habille en hommes afin de faire croire que dans les solitudes de la montagne il a des entretiens avec des personnages qui lui sont envoyés du ciel. A ces racontars se mêlent d'obscurs et vagues souvenirs sur la ville de Tinmel, ses remparts, ses jardins, et les événements légendaires dont elle aurait été le lieu. Il subsiste aussi dans la mémoire populaire quelques menus détails comme la présence dans l'Ogdemt des prisons du Mahdi ou l'importance des mines de l'Aghbar, faits qui nous sont d'ailleurs attestés par les historiens contemporains. La survivance du souvenir des Ouled Afghour, Berbères du pays qui auraient été en grand nombre massacrés ou dispersés dans l'ensemble des tribus, nous semble bien correspondre d'autre part au fait historique des massacres ordonnés par Abd el Moumen afin de faire disparaître ceux qui tentaient, sur place, de s'opposer au mouvement almohade.

Dans la mesure où le fils du marabout de Tasaft est vraiment l'interprète des sentiments des Berbères Masmouda à l'égard de leur Mahdi et de ses successeurs, on est frappé de la tiédeur de leur enthousiasme à l'égard de l'initiateur de tant de glorieuses conquêtes. En y réfléchissant, si l'on se place par la pensée au milieu des tribus qui, au XVIIIe siècle encore, résistaient au Makhzen de la plaine avec tant d'obstination, on ne saurait en être surpris. L'Imam el Mahdi et ses successeurs, Abd el Moumen et ses descendants, n'ont jamais été ici que des étrangers. Le petit village d'Arghen, plus exactement connu sous le nom de Dar Warghen, c'est-à-dire la maison des gens de la tribu de Hargha, nous apparaît auprès de Tinmel comme une colonie de chleuhs du Sous El Aqsa venus à la suite du prédicateur s'établir au centre de la vallée du Nefis pour rassembler autour d'eux, bon gré mal gré, les masses guerrières des Masmouda. Sur ce

dernier point, l'origine étrangère du Mahdi dans la vallée de l'Oued Nefis, aucune hésitation n'est permise. M. E. Lévi-Provençal, dès 1928, l'avait compris en étudiant le *Kitab Al Ansab*; les nouveaux documents en sa possession ne font que confirmer ce détail important dans l'histoire du mouvement (1).

Les Masmouda ont donc, au début, subi le mouvement almohade plus qu'ils ne l'ont animé. Ils ont été ensuite largement utilisés dans la conquête. Il serait excessif cependant de croire que le mouvement almohade n'a pas laissé dans l'âme populaire des traces profondes. Le marabout lui-même, si réticent soit-il à l'égard du Mahdi, n'hésite pas dans les grandes circonstances, en particulier lorsque les harkas du Sultan venant du nord et du sud s'avancent pour soumettre les dissidents, à envoyer son fils sur la tombe du Mahdi. Hommage inattendu rendu à celui qui fut cependant l'ennemi résolu de l'intercession. C'est que, dans les grandes circonstances, l'Imam el Mahdi apparaît alors, qu'il le veuille ou non, comme un héros berbère, un ennemi des gens des plaines et de leur Makhzen insatiable.

Il ne faut pas se laisser prendre aux apparences toutefois. Les vraies forces religieuses, celles qui veillent dans l'esprit des hommes sur l'indépendance de la Berbérie, ne sont pas celles du réformisme almohade, ce ne sont même pas celles de ces chefs maraboutiques si habiles à maintenir autour d'eux dans une obéissance respectueuse encore qu'un peu relâchée les hommes de tribus surtout préoccupés de leurs luttes intestines. Il existe dans l'intérieur même des montagnes, près des sommets, des puissances plus efficaces encore, plus stables, plus insaisissables aussi. Ce sont celles des génies de la montagne. Souvent, dans la petite maison d'Amgernis, le marabout de Tasaft entend les Djinns trahir, par le bruit sourd qu'ils font dans les falaises, l'agitation où les met l'arrivée des ennemis des tribus. Lorsqu'il est nécessaire de faire appel à tous les hommes en état de porter les armes, certains Berbères vont faire face aux murailles rocheuses où se retranchent, dans les profondeurs de la terre, ces Djinns redoutables et bienveillants. Ils les appellent alors eux aussi à la bataille et l'ordre qui leur est transmis est entendu. Dans l'ultime déroute des forces du Makhzen, aux Berbères de l'Ogdemt et d'Amesmatert, se joinhront miraculeusement des génies de la montagne qui les aideront à chasser une fois pour toutes les gens du Sultan.

Le cœur de la Berbérie ne bat donc pas à Tinmel. C'est au Tichka, dans la sainte vallée de Lalla Aziza, ou encore dans les hauts villages perdus des Ida ou Msattog, que des hommes courageux, aidés par les génies de l'Adrar n'Deren, ont veillé, jusqu'à ces dernières années, à sauvegarder le patrimoine des républiques berbères.

(1) M. Lévi-Provençal a bien voulu nous communiquer, avant sa publication, une partie de son *Recueil de lettres officielles almohades* (Rabat, 1940), en particulier une relation d'un voyage d'Abd el Moumen au sud de Marrakech. L'itinéraire suivi par le souverain ne laisse aucun doute sur la position du Gilliz des Hargha au sud du Sous.

LES LEFFS BERBÈRES AU DÉBUT DU XVIIIe SIÈCLE CHEZ LES MASMOUDA

Le récit de l'aventure du marabout de Tasaft présente, pour nous, une valeur particulière qui s'ajoute à l'intérêt des événements historiques relatés : il nous donne des détails assez précis et nombreux sur la structure des leffs berbères de la montagne au XVIIIe siècle. On sait combien il est rare que les auteurs musulmans consentent à nous décrire les institutions, familières à leurs yeux, qui régissent la vie du pays, comme si celles-ci ne méritaient point d'être prises en considération pour elles-mêmes. Les exceptions à cette manière de voir sont toujours motivées. En l'occurence, nous pensons que le fils du marabout a donné une telle attention à la description des leffs — puisqu'il ne manque jamais, lorsqu'il nous parle d'une tribu ou d'une fraction, de nous dire à laquelle les deux ligues appartiennent ses guerriers — parce que, pour bien exercer en montagne le métier de marabout pacificateur, il est nécessaire d'être particulièrement bien instruit sur ces points importants. Dans le Haut Atlas occidental, comme dans le Rif et chez les Djebala, il n'est point de bon marabout qui ne connaisse sur le bout du doigt toutes les rivalités intérieures des tribus, des fractions et des familles, afin d'être capable, tantôt de les attiser, tantôt de les apaiser. Sans doute le fils de Zerhouni a-t-il voulu, en consignant ces renseignements, être utile aux gens de sa zaouia.

Il nous est possible, grâce à cette *Rihla*, de nous représenter avec assez d'exactitude ce qu'était alors l'échiquier des grands leffs de la montagne. A la vérité, il ne paraît pas alors très différent de celui que nous avons pu reconstituer par nos enquêtes en 1924. Sur la plupart des points, nous ne notons pas de divergence appréciable, surtout au nord de l'Aghbar, jusqu'au pied de la montagne vers Marrakech (1). La seule contradiction importante porte sur le leff des Ida ou Zeddagh, particulier chez les Imedlaoun, Tigouga, Ida ou Msattog, Ida ou Kaïs, etc. (2). Nous avions bien senti nous-mêmes, au cours des enquêtes menées sur place il y a quinze ans, l'existence de ce désaccord, et nous l'avions attribué, sur la foi de renseignements précis, à un renversement d'alliances exécutées par suite de l'intervention du cheikh de Tagondaft lui-même, dans la période antérieure à 1895 (3). Nous trouvons donc en réalité dans la *Rihla* une confirmation inattendue de nos enquêtes sur les perturbations que le pouvoir des chefs a causées aux alliances de paix et de guerre, alliances qui demeurent le fondement de toute la vie sociale et économique du pays.

Les indications qui nous sont données au XVIIIe siècle sur la structure des leffs du Haut Atlas prouvent que les alliances berbères sont demeurées dans

(1) Aghella, de l'Ogdemt, est cependant donné par le marabout comme appartenant aux Imsifern, tandis que nous l'avons noté comme Indghertit.

(2) Chez ces fractions nous constatons, en comparant avec notre étude « *Les Berbères et le Makhzen* », Paris 1930, des différences notables dans la composition des deux ligues (Ida ou Zedugh et Aït Zoulit, et une interversion dans la correspondance de ces leffs avec ceux des Imsifern et des Indghertit des Guedmioua du nord.

(3) *Les Berbères et le Makhzen*, p. 304.

leur ensemble extrêmement stables sur les Masmouda (1). La solidarité interne de chacun des leffs nous apparaît au XVIII[e] siècle comme très forte. C'est ainsi que les gens de la plaine, ceux de Tizguine par exemple, vont tout naturellement chercher refuge contre le Makhzen chez leurs frères de l'Ogdemt, car les uns et les autres sont des *Imsifern*. Les Ida ou Msattog, qui sont alors du même parti, se sentent solidaires et donnent leur appui. En d'autres circonstances, les Ida ou Msattog qui ne veulent pas continuer par crainte du Makhzen de soutenir le prétendant du Sous, Bou Derbala, se débarrassent de lui honorablement en le confiant à leurs frères, les Mentaga, plus près de Taroudant. On peut donc dire qu'à cette époque les liens de fraternité de leff permettent à un homme qui vit sur les pentes du nord de l'Atlas vers Marrakech de passer jusque dans le Sous en trouvant partout sur son chemin appui et protection chez ses « frères ».

Au centre de la montagne il existe, comme nous l'avons déjà signalé dans l'Aghbar (2), des souks sur lesquels peuvent se rencontrer aisément des gens des deux ligues. Tel est alors ce marché h'Ighil n Tizi, non loin de Tasaft, où les Aït Athman et les Aït Iraten se rassemblent pour échanger leurs produits. Nous verrons que la politique de division du Makhzen s'exercera précisément sur ces marchés pour rallumer les haines à demi éteintes entre les partis opposés et maintenir de la sorte la montagne dans l'anarchie.

Aucun document nouveau ne nous est apporté sur l'origine de ces deux grandes ligues du Haut Atlas depuis que nous les avons étudiées sur place. Le colonel Justinard, qui établit (p. 174) un tableau de correspondance entre ces alliances qu'il rattache toutes aux deux grands leffs des Gezzoula et des Ahoggwa, semble ainsi se rallier à une hypothèse voisine de celle que nous avions formulée nous-même : la survivance de luttes très anciennes entre autochtones et envahisseurs.

A la vérité, l'institution des leffs et des soffs dans le monde arabe et berbère est infiniment complexe. On a pu comparer aux leffs du sud et du nord du Maroc chez les Berbères, et à ceux de la Kabylie et de l'Aurès, les alliances arabes du même genre des tribus du Sud tunisien et de la Tripolitaine. Les grandes alliances de Yemen et de Qaïs en Palestine et au Liban, qui prennent leur origine dans les rivalités des tribus arabes avant l'Islam, semblent de même nature. Des ligues moins anciennes, mais identiques, ont été constatées chez les tribus arabes semi-sédentaires ou sédentaires de l'Iraq. Il n'est pas jusqu'aux tribus kurdes qui ne se fractionnent de la même manière en groupements équilibrés, sans que d'ailleurs les alliances s'ajustent les unes aux autres, de tribu en tribu, de manière à couvrir des pays aussi vastes. Chez les tribus bédouines de l'Arabie, il existe, çà et là, les mêmes tendances au clivage en groupes de fraction s'équilibrant par leurs forces et se prêtant mutuel appui dans le cas de guerres intérieures. En bref, le phénomène paraît général chez tous les peuples qui vivent à l'état de tribu depuis le plateau d'Anatolie jusqu'à

(1) Peut-être eût-il été désirable, dans notre étude sur *Les Berbères et le Makhzen*, de serrer de plus près l'étude des leffs en délimitant les frontières exactes de chacun d'eux, mais nous ne disposions à l'époque ni de cartes précises ni de moyens d'enquêtes approfondies dans une région où le pouvoir des chefs s'exerçait encore avec trop de force. En 1924, la connaissance de l'échiquier des leffs était encore regardée par les caïds comme secrète, et nos recherches ont dû être conduites avec trop de prudence et de discrétion pour être exhaustives.

(2) Cf. notre article « L'Aghbar et les hautes vallées du Grand Atlas », *Hespéris*, 1927, p. 15.

l'Atlantique (1). Ici, l'institution semble bien s'expliquer par le souvenir de grandes luttes historiques d'envahisseurs et de possesseurs du sol. Ailleurs, elle n'est que le résultats d'oppositions fortuites entre deux groupements énergiques et de même force ou deux familles d'égale ambition. Peut-être est-il donc vain de serrer les faits de trop près et surtout de chercher à les expliquer d'une manière trop simple. Ce qu'on peut assurer, en tout cas, c'est qu'en Berbérie la notion de leff ou de soff est innée. Si l'homme de tribu ne nous parle pas plus souvent de ces divisions internes, c'est qu'il croit qu'elles nous sont aussi familières qu'à lui-même. Nous ne pouvons mieux faire ici que rapporter un souvenir personnel. Nous nous trouvions le 1er janvier 1924 dans la haute vallée des Ind Maghous, en compagnie de M. André Basset, nous donnant pour tâche de reconstituter, par des enquêtes menées auprès des vieillards les plus âgés de la montagne, l'histoire de ce pays depuis le milieu du XIXe siècle. Depuis trois mois, nous avions rassemblé chez les Guedmioua de la montagne et de la plaine d'innombrables récits portant sur les combats et les révoltes, les luttes de familles, les harkas du Makhzen et les rébellions des Berbères, sans qu'il fût possible de retrouver dans cet amas de faits un fil conducteur. Au hasard de la conversation, tandis que nous nous efforcions de dénombrer et de mettre en place sur la carte les diverses fractions, les noms insolites d'Imsifern et d'Indghertit furent pour la première fois prononcés devant nous. Jusqu'alors, aucun informateur n'avait devant nous fait allusion à ces leffs, dont l'existence expliquait cependant la plupart des combats. En quelques minutes, nous découvrîmes cette institution essentielle que le pouvoir des grands chefs n'était pas arrivé à faire oublier. Comme nous nous étonnions auprès de nos interlocuteurs de la discrétion dont avaient fait preuve jusqu'à présent nos amis berbères sur ce sujet, l'un d'eux nous dit: « Tu nous as assuré que dans ton pays tu n'habitais pas la ville, mais la campagne; donc tu es un homme de tribu. Est-ce que dans vos tribus vous ne connaissez pas vous aussi les leffs ? On nous a parlé des guerres constantes entre l'Allemagne et la France, qui font l'une et l'autre appel à des alliés, comme nous le faisons dans notre propre pays pour éviter d'être mangés par un ennemi plus fort que nous. Si nous ne t'avons pas parlé de nos leffs, c'est que nous pensions pas que tu pouvais ignorer ce qu'un petit enfant sait chez nous en venant au monde. »

LES INSTITUTIONS POLITIQUES

La *Rihla* est beaucoup plus sobre de détails sur les institutions politiques que sur les leffs. L'auteur tient de « gens de confiance » que la montagne n'a pas connu de chefs, caïds ou sultans, depuis l'Imam el Mahdi (p. 24). Ces affirmations sont sans doute excessives si l'on songe à ce que fut, au XVIe siècle, le prestige des Hintata. Il est certain d'autre part que le Makhzen a tenté à plusieurs reprises de soumettre la montagne, et les Ida ou Msattog gardent au

(1) La correspondance des leffs Tagezzoult et Tahoggwwa s'étend naturellement, comme le remarque le colonel Justinard, aux tribus nomades arabisées du voisinage, comme les Id Bella et les Aït Lhasen, qui forment des ligues de tribus nomades parallèles à la côte. On saisit là la complexité du phénomène. Aux causes historiques anciennes viennent se joindre des influences plus modernes. De plus, la structure des leffs des nomades qui s'imbriquent dans ceux des sédentaires de la campagne ou des oasis n'est pas identique, elle doit tenir compte de nécessités géographiques differentes.

début du XVIII[e] siècle le nom de deux des prédécesseurs du pacha Abd el Krim, le Ghernati et le Souktani (p. 92), qui furent impuissants à réduire la dissidence de la haute montagne.

Quoi qu'il en soit, au début du XVIII[e] siècle, la situation paraît bien semblable dans le pays à celle que nos enquêtes auprès des vieillards les plus anciens nous ont permis de reconstituer pour la période de 1850 ; on a noté la présence, dans la plupart des fractions de l'Oued Nefis, de petits chefs qui portent le nom de cheikh et qui exercent loin du Makhzen une sorte de pouvoir monarchique débonnaire, tempéré par les goûts anarchiques et égalitaires de leurs administrés. Ce ne sont pas des chefs de village, mais plutôt, semble-t-il, des chefs de fraction qui en même temps sont activement mêlés à toutes les querelles de leffs.

D'autres groupements comme les Ind Maghous semblent avoir un moqaddem plutôt qu'un cheikh (p. 18). Il n'apparaît pas qu'il se soit élevé alors, chez les Ida ou Msattog, les Imedr'aoun ou les Tigouga, de personnalité marquante. Sans doute comme au milieu du siècle dernier, tous ces groupements étaient-ils demeurés fidèles aux institutions républicaines.

Çà et là, les hasards de la guerre ou du voyage du fugitif nous font passer devant les agadirs que nous avons décrits il y a quinze ans dans les hautes vallées de l'Aghbar. C'est dans leurs cours étroites que se réunissent les notables pour discuter de l'attitude à tenir, à moins qu'ils ne s'installent pour palabrer au soleil, sur le seuil de la porte du magasin collectif.

D'autres agadirs jouent le rôle de puissantes forteresses de la résistance berbère. Telle est cet Agadir Oumakhersen, aujourd'hui ruiné, mais encore fameux, qui défend la montagne près de la vallée des Tigouga. Il s'agit là d'une importante construction, semblable à celles qu'ont édifiées les tribus de l'Anti-Atlas et qui sont l'orgueil de leurs possesseurs.

L'histoire de la montagne au début du XVIII[e] siècle nous permet enfin de voir qu'il existe à cette époque, comme il y a quinze ans, des tribus fortes, capables de mener le jeu, qu'il s'agisse de soumission ou de résistance au Makhzen. Tels sont alors les Ind Maghous et les Ida ou Msattog. Ces groupements n'ont changé sans doute ni de structure ni de place depuis le début du XII[e] siècle. On sent qu'à l'occasion ces tribus solides seraient susceptibles de devenir des « têtes de leffs » et peut-être leurs noms réussiraient-ils, au cours de batailles heureuses, à supplanter ceux des leffs actuels qui sont eux-mêmes d'anciens noms de tribus ou de fractions (1).

Ces quelques indications suffisent à nous montrer combien l'état social et politique de ces tribus il y a deux siècles et demi différait peu de celui que des enquêtes nous ont permis de reconstituer pour la période du milieu du XIX[e] siècle dans les pays conquis par les grands caïds ou, jusqu'à ces dernières années, autour du sommet du Tichka.

Ainsi se trouve attestée par la *Rihla* l'extrême stabilité politique de la montagne des Masmouda.

(1) Indghertit, Imsifern, Seffada, Ida ou Zeddagh, etc. Cf. *Kitab El Ansab*, Lévi-Provençal, p. 62-63.

LE MARABOUTISME AU DÉBUT DU XVIIIe SIÈCLE

L'auteur de la *Rihla* ne s'étend malheureusement pas sur les raisons profondes qui décidèrent son père, Sidi Mohamed Ibrahim ez Zerhouni, à adopter à l'égard du Makhzen une attitude hostile. Comme nous pouvons le lire dans une lettre que lui adresse lors de son exil à Amgernis un haut dignitaire du Makhzen, le Sultan s'étonne à juste raison qu'un personnage aussi saint, qui se réclame d'une origine chérifienne, ne se soit pas au contraire efforcé de faciliter la montée des mehallas chérifiennes par la vallée du Nefis et le grand col de l'Atlas, le Tizi n-Test. Sans doute faut-il penser que le marabout retirait de la protection politico-religieuse qu'il donnait aux tribus de solides avantages matériels et qu'il n'envisageait pas volontiers de partager ses profits avec les chefs temporels. Dès le début, les cavaliers du Sultan se saisissent des serviteurs du marabout, fort occupés à charger du blé sur le plateau de Kik, offrande volontaire des adeptes de la zaouia fixés dans les villages de ce riche plateau. Peu après, nous apprenons aussi que des fidèles des Ouled Mta'a de la plaine font passer à leur tour des chargements de grains par la vallée de l'Anougal vers l'Ogdemt. Mais ces bénéfices économiques n'expliquent pas tout. Il existe encore à cette époque une solide tradition d'hostilité des marabouts au pouvoir chérifien. La grande zaouia de Tafilelt, où vivent les descendants de Sidi 'Abd en N'aim Hahai, chez les Aït Tamment, perpétue alors le souvenir des seigneurs religieux qui ont tenu en échec les Saadiens dans la montagne. D'autres amis, marabouts comme lui, l'avertissent des dangers qui le menacent. Tel ce Ben Fellah qui lui recommande surtout de ne pas quitter sa montagne pour aller saluer le Sultan. Un autre confrère des Gheghaïa, le fils du moqqadem de la zaouia des Aït Sissou, envoie aussi de bons avis sur la montée de la mehalla du Sultan et sur la trahison du cheikh de Tkent. A Zagmouzen, nous l'avons vu, subsistent d'autres appuis. Tous ces lettrés berbères de la montagne regardent les rois comme des oppresseurs et parlent avec une égale indifférence des souverains régnants ou de leurs fils révoltés (p. 159). Pour ces hommes de Dieu d'ailleurs, la plupart des événements historiques s'expliquent par l'intervention directe d'Allah qui châtie ses ennemis et favorise ses amis. La raison de la ruine des Lemtouna, c'est la malédiction de Ghazali. Quant au succès du Mahdi des Almohades la cause en est dans la maîtrise qu'il avait des secrets de la sorcellerie (p. 198). Notons que le marabout et son fils ne sont point sans cultiver eux-mêmes ces sciences précieuses cachées aux profanes. Ils en discutent à l'occasion avec des confrères. Lorsqu'il s'agit d'examiner les chances de succès du prétendant Bou Derbala, l'astrologie est mise à contribution, comme chaque fois d'ailleurs qu'il faut prendre de grandes décisions en présence d'événements inattendus ou gros de conséquences. A ces sciences secrètes, mais profanes, se joignent les ressources de l'Istikhara, de la prière qui facilite l'interprétation des songes. Enfin, nous l'avons vu, tout savant qu'il soit, le marabout révère les Djinns de la montagne, qui sont les amis des Berbères, et il ne voit sur ce point nulle opposition entre l'orthodoxie musulmane et les croyances populaires.

Tout pénétré de science religieuse, de confiance en Dieu et de résignation, plein de force dans l'adversité et de patience à l'égard des hommes, tel nous apparaît, dans la *Rihla* écrite par son fils, le marabout respectable que persé-

cutent injustement le Sultan et ses avides serviteurs. Mais Sidi Mohammed est aussi, en dépit de ses prétentions chérifiennes, un homme qui possède la pleine confiance des Berbères, il sait lire sur leur visage la fidélité ou la trahison, et se fait escorter prudemment dans sa dangereuse hijra par un groupe de fidèles de la zaouia appartenant au leff fraternel des Insfaten ou Imsifern (p. 64).

LA POLITIQUE DU MAKHZEN

Tout a été dit peut-être, dans le passé, sur la politique traditionnelle du Makhzen à l'égard des Berbères. Du moins n'est-il pas inutile, dans ce cadre de montagnes, de noter l'habileté des procédés employés par les agents du Sultan pour briser la cohésion des tribus et parvenir, aux moindres frais, à rétablir l'ordre et surtout à percevoir les impôts.

Lorsque le souverain annonce son intention d'envoyer ses harkas en pays berbère, on sait que les luttes de leffs s'apaisent aussitôt dans la montagne et que l'union sacrée s'établit entre les ligues rivales. Aux demandes de libre passage qui leur sont faites, les Berbères du Nefis font dire au Sultan que leur pays est « un pays d'aman pour tout musulman » et qu'il n'est donc point nécessaire d'y rétablir l'ordre. Les cheikhs de la vallée convoqués au pied de la montagne s'y rendent volontiers lorsqu'ils n'ont pas à se reprocher de fautes graves. Ils reçoivent l'argent qui leur est donné et qui est destiné, dans l'esprit du Pacha, à aplanir les voies. Ils remontent dans leurs villages pour dépenser aussitôt joyeusement ces gratifications. Après quoi, ayant pris conseil de leurs administrés, ils déclarent qu'il leur est impossible de vaincre les résistances du peuple et qu'ils sont, bien contre leur gré, obligés de s'opposer au passage des forces chérifiennes. Les Ida ou Msattog, plus résolus encore, déclarent catégoriquement qu'ils sont bons musulmans, respectent le chérif souverain de l'Empire, mais que « de contributions, on ne peut en lever dans leur pays ».

Ces trêves aux querelles intestines sont d'ailleurs brèves. A peine le Pacha a-t-il quitté un instant la montagne pour redescendre à Marrakech et se rendre en visite auprès du Sultan, que les combats reprennent entre les petits chefs rivaux.

Aussi le représentant du Sultan, qui ne parvient guère à corrompre les cheikhs en bloc, réussit-il plus aisément à entretenir des ferments de désunion dans le pays. C'est ainsi qu'avec de l'argent habilement distribué il fomente des querelles au marché d'Ighil n Tizi, près de Tasaft. Lorsque la mehalla s'est suffisamment avancée pour effrayer les pusillanimes, il devient aussi plus facile d'acheter des consciences. Quelques cheikhs ambitieux et cupides trahiront au bon moment et rendront inutile la résistance héroïque des guerriers berbères sur les autres cols de la montagne. Dès qu'un passage aura été ouvert par des complicités intéressées, toute la résistance s'effondrera. « L'argent, comme dit le proverbe chleuh, rapporté jadis par le colonel Justinard, est un maître qui ne laisse pas de non à la parole ».

Une fois surmontée la résistance armée, un autre travail d'apprivoisement commence, qu'il faut savoir mener à bien. Les chefs du Makhzen sont aussi habiles à conduire cette progression sans soulever de résistances inutiles. On envoie alors

auprès de chaque groupement de montagnards ses frères de leffs venus de la plaine et déjà soumis au Sultan. Le caïd d'Azgour, des Indghertit, se rend chez les Indghertit de l'Ogdemt. On agit de même avec les Insfat. Lorsque le cheikh Yahya Wakrim d'Harghen, près de Tinmel, fait sa soumission, après être resté longtemps l'ami fidèle de Sidi Mohammed ez Zerhouni, le Makhzen l'envoie exécuter une mission de confiance. C'est lui qui se rendra, au nom du Sultan, chez les Harghen du Sous, ses frères, pour percevoir l'impôt.

Enfin, lorsque les Ida ou Msattog, assiégés de toutes parts, consentiront à une paix de principe qui sauvera le prestige du Sultan sans les déshonorer eux-mêmes, puisqu'ils ne livreront pas le marabout réfugié, il est spécifié qu'une contribution d'un qantar et demi sera levée dans des conditions particulièrement douces. Les Abid du Gharb n'entreront pas dans le pays, mais « rien que des frères des tribus de l'Azaghar et du Sous ». On enverra donc aux Ida ou Msattog, leurs frères de leff d'Amismis, des Ind Maghous et de l'Adrar Wammas, et aux Tigouga, leurs frères des Mzouda (p. 104). Un dernier trait nous permet de mesurer combien reste vive la résistance des Berbères aux groupements ethniques étrangers: lorsque les Abid du Sultan sont tués en embuscade, leurs corps sont laissés sans sépulture par les Berbères. Plusieurs années après, les os blanchis de ces malheureux demeureront abandonnés aux chiens sur les chemins ou dans les oueds (p. 90).

⁂

La *Rihla* du marabout de Tasaft nous apparaît ainsi comme un document précieux, capable d'évoquer sous nos yeux la vie des hautes vallées et de l'Atlas dissident, il y a deux siècles et demi, dans des conditions à peine différentes de celles qu'ont pu connaître encore nos officiers d'Affaires Indigènes, il y a dix ans, dans la région du Tichka. La vieille Berbérie, semblable à ses montagnes, porte allègrement les siècles sans changer les aspects de sa vie. Son étonnant conservatisme a fait sa force. Peut-être peut-on dire qu'il fait aujourd'hui sa faiblesse? L'un des problèmes les plus redoutables que nous avons à résoudre au Maroc n'est-il pas d'intégrer à présent les institutions d'un passé immobile dans les constructions politiques d'un monde en transformation rapide ?

ROBERT MONTAGNE.

CHRONIQUE

EDMOND DESTAING

L'Institut des Hautes-Etudes Marocaines m'a chargé de l'associer aux hommages rendus à la mémoire d'Edmond DESTAING, Professeur de berbère à l'Ecole des Langues Orientales, mort à Paris en décembre 1940.

Il m'est difficile de résumer, dans l'espace exigu qui m'est accordé, la vie et l'œuvre de ce berbérisant. Mais d'autres diront, avec les développements mérités, ce que furent l'homme, le professeur et le savant; ils souligneront, certainement, la belle unité d'une vie tout entière consacrée à la famille, à l'enseignement et à la recherche désintéressée.

Ici, je me bornerai à rappeler la part éminente qui lui revient dans l'étude des dialectes berbères du Maroc.

Dès 1907, dans la monographie magistrale qu'il consacre au dialecte berbère des Beni-Snous de la région de Tlemcen, Destaing nous apporte sur les parlers des berbérophones du Maroc Oriental (Beni Iznacen, Beni Bou Zeggou, Zekkara et gens du Figuig), des données extrêmement précieuses, qui nous permettent d'avoir de ces parlers une idée suffisante et de les rattacher au groupe linguistique zénète.

En 1915, profitant de sa mobilisation au Maroc, DESTAING s'efforce, avec l'appui des autorités militaires, d'amasser le plus possible de matériaux sur les dialectes berbères marocains, et plus particulièrement sur ceux de la région de Sefrou. Un des premiers résultats de ce travail est la parution, en 1920, d'une étude, modèle du genre, sur le dialecte berbère des Aït Seghrouchen du Moyen-Atlas marocain. Là encore, il ne se contente pas de nous décrire le dialecte, objet de son ouvrage, mais nous fournit, dans des notes extrêmement riches, des éléments de comparaison avec l'ensemble des dialectes berbères et surtout avec ceux du Maroc, tant pour le groupe du Nord, que pour les Brâber et les Chleuhs du Nord et du Sud du Grand Atlas. Dès ce moment, il nous propose un premier groupement des parlers berbères marocains.

Les données rassemblées par lui sur la tachelhit marocaine lui permettent d'en faire l'objet d'un cours à l'Ecole des Langues Orientales. Et, en 1920, d'une étude d'ensemble qu'il voulait consacrer à ce groupe linguistique, paraît le *Vocabulaire français-berbère* pour la tachelhit du Sous. Pour apprécier la valeur de cet ouvrage, il suffira de rappeler qu'il demeure encore aujourd'hui le meilleur instrument de travail que puissent utiliser les berbérisants marocains. On déplore que la grammaire qui devait le suivre et qui était prête, ait rencontré, dans sa publication, des obstacles matériels insurmontables.

Dans les nombreux articles, notes et communications que Destaing n'a cessé de donner régulièrement, les parlers du Maroc et singulièrement ceux du Sous, y ont toujours la part la plus importante.

En 1925, dans les *Mélanges René Basset*, c'est une étude du plus grand intérêt sur les « Interdictions de vocabulaire en berbère », où il nous transcrit, traduit et commente un texte des Ksîma du Sous.

En 1928, dans le *Mémorial Henri Basset,* il nous offre encore une légende en tachelhit avec sa version en tamazight.

Dans ses notes de morphologie et de syntaxes berbères comparées, publiées soit dans le *Bulletin de la Société de linguistique de Paris,* soit dans les Mémoires de cette même Société, soit encore dans l'organe du Groupe linguistique d'études chamito-sémitiques. Destaing s'appuie surtout sur les données fournies par les dialectes berbères marocains. Sa curiosite l'entraîne même à rechercher, entre les parlers arabes des bilingues du Sous et leurs parlers berbères, des traces d'influences réciproques. De cette étude de l'arabe dialectal du Sous, il extrait, en 1937, à l'usage de ses élèves de l'Ecole Coloniale, des *Textes arabes en parler des Chleuhs du Sous.*

Il est à craindre que cette trop rapide énumération ne donne, de l'activité scientifique de Destaing, une idée insuffisante. Rappelons, du moins, que dans ses travaux, Destaing a toujours apporté, avec une modestie très grande, le souci constant des enquêtes précises et méthodiques et la crainte des généralisations nâtives et imprudentes. C'est peut-être une des leçons les plus précieuses que l'on puisse tirer d'une carrière si bien remplie et trop vite brisée.

A. ROUX.

BULLETIN DE BIBLIOGRAPHIE HISPANO-AFRICAINE (1)

I. — SOURCES ET TEXTES

1. — Le P. José LÓPEZ, O. F. M., continue dans *Mauritania* (Tanger), sous le titre de *El cristianismo en Marruecos*, la publication de certaines archives de la Mission espagnole de Tanger (XI, 1938, p. 1-4, 33-36, 65-69, etc...). La série n'est pas terminée.

2. — *Historia de Tánger durante la dominación portuguesa* por D. Fernando de MENEZES, Conde de la Ericeira, del Consejo de Estado y Guerra del Rey D. Pedro II, Gobernador y Capitán general de Tánger. Ofrecida al Rey D. Juan V, nuestro Señor. Traducción del R. P. Buenaventura DIAZ, O. F. M., Misionero del Vicariato Apostólico de Marruecos. Tánger, Tipografía Hispano-Arábiga de la Misión Católica, s. d. (1939-1940), 16 ½ × 23 ½, 254 pages. Publié par fascicules dans *Mauritania*. L'ouvrage de Menezes n'est pas toujours sûr ni précis, mais c'est le seul exposé d'ensemble sur l'histoire de Tanger portugais. La traduction espagnole rendra d'autant plus de services que l'original est devenu rarissime.

3. — *La guerra del moro a fines del siglo XV*. Por D. Marcos JIMÉNEZ de la ESPADA. Lo presenta con notas D. Hipólito SANCHO. Ceuta, Imp. Africa, 1940, 21 ½ × 29 ½, 35 pages (Instituto General Franco para la investigación hispano-árabe, sección 4ª, Reediciones, nº 1). Le travail de Jiménez de la Espada, très important pour l'histoire des relations entre l'Andalousie et le Maroc à la fin du XVme siècle, était devenu pratiquement introuvable. M. Hipólito Sancho a été particulièrement bien inspiré de le rééditer et d'ajouter aux commentaires de son prédécesseur des notes aussi savantes qu'utiles.

4. — José de ESAGUY, *Libro de los veedores de Ceuta (Libro grande de Sam-*

(1) *Publications parues en 1938, 1939 et 1940. Nous avons laissé en dehors de notre inventaire les publications relatives à l'Espagne musulmane et à la littérature arabe.*

payo) 1505-1670, Editorial Tanger, 1939, 22 × 28, XVI + 251 pages, XXV planches. Je regrette d'avoir à dire que cette magnifique publication inspirera quelques graves critiques sous le rapport de la méthode. L'introduction nous renseigne insuffisamment sur le recueil de documents dont on nous donne l'édition ; ainsi l'on ne nous indique pas où le ms. original se trouve actuellement conservé. Les pièces en langue portugaise ont été traduites en castillan, sauf le mémoire de l'inspecteur Jorge Seco, d'ailleurs mal publié ; aux Etats-Unis il arrive de même souvent que l'on traduise en anglais des documents espagnols inédits, sans reproduire le texte original. J'avoue que le procédé me paraît en lui-même déplorable, mais il s'ajoute un vrai paradoxe quand il s'agit d'une langue aussi proche du castillan que le portugais. En troisième lieu, les documents ne sont accompagnés d'aucune espèce de commentaire. Enfin l'index et le glossaire sont nettement déficients. Ces insuffisances de méthode semblent d'autant plus fâcheuses que ce recueil documentaire abonde en pièces intéressantes. Les unes concernent l'histoire économique et financière et confirment, en particulier, ce que nous savions déjà sur les relations commerciales entre Ceuta et l'Andalousie, et plus spécialement sur l'exportation au Maroc du blé d'Andalousie (par exemple p. 25, p. 33, p. 35-37, p. 41). Il est d'ailleurs caractéristique que dans une pièce de 1558 la *Casa de Ceuta* à Lisbonne soit appelée en même temps *de Andalucía*. Les autres concernent la situation et l'activité des Israélites (p. 20-21, p. 29, p. 99, p. 161, p. 183) ou la topographie et les fortifications de Ceuta (p. 25, p. 26, p. 39-40, p. 71 sq.). Dans ce dernier domaine, relevons l'importance particulière du rapport de Jorge Seco. Relevons encore la mention d'un captif d'Alger (p. 124), le recrutement de troupes pour l'Angola en 1591 (p. 135), et une pièce du 11 mai 1633 relative à des chefs musulmans de la région de Tétouan, en particulier au gouverneur Abdallah en-Neqsis (cf. *Sources inédites de l'histoire du Maroc*, 1re série, France, III, Paris, 1911, p. 82, n. 2, p. 194 et p. 422-424, et Angleterre, III, Paris, 1935-1936, p. 55, p. 85-88, p. 112, p. 130, p. 182-183, p. 267, p. 364), qui présente celui-ci comme en possession à cette date de son gouvernement (p. 147). En matière d'histoire ecclésiastique surtout, beaucoup de documents sont à relever encore : les uns se rapportent à la rédemption des captifs (p. 22-23, p. 52, p. 111-112, p. 194, p. 198, p. 208), les autres à des affaires d'ordre intérieur (p. 105, p. 125 sq., p. 165, p. 173, p. 174, p. 176, p. 184, p. 209, p. 212). Une pièce (p. 23) nous fournit la date exacte (1er janvier 1568) à laquelle le couvent des Franciscains passa aux Trinitaires (jusqu'ici on hésitait entre 1568 et 1569 : cf. *Hespéris*, XXIII, 1936, p. 96, n. 2). A noter que l'évêque de Ceuta Agustín *Bueno* mentionné le 25 avril 1609 (p. 105) doit être D. Agostinho *Ribeiro*.

5. — *Estracto de las ocurrencias de la peste que aflixió a esta ciudad (Jerez de la Frontera) en el año* 1518 *hasta el de* 1523, *por Juan* DAZA, transcripción y notas de Hipólito SANCHO, Larache, Boscá, 1938, 22 × 30, 19 pages, ill. (Publicaciones de la Sociedad de Estudios Históricos Jerezanos, Primera Serie, núm. 1).

Document intéressant par les précisions qu'il apporte sur le trafic des esclaves à Safi et à Azemmour à la suite de la famine de 1521.

6. — *Documentos para el estudio del abastecimiento de las plazas portuguesas desde el Sur de España. Dos expedientes de abastecimiento de Mazagán, Tánger y Ceuta, por factores portugueses del Puerto de Santa María* (1563-1567), presentados por D. Tomás García Figueras y D. Hipólito Sancho Mayi, Tánger, 1939, 17 × 24, 90 pages (Publicaciones del Instituto General Franco para la investigación hispano-árabe. Sección tercera. Utilización de archivos españoles, n° 1). Documents des archives municipales du Puerto de Santa María, près de Cadix, complétés par quelques pièces des archives municipales de Jerez de la Frontera. Ils confirment le rôle essentiel joué par la Basse-Andalousie maritime dans le ravitaillement des places portugaises du Maroc (cf. *Annales de l'Institut d'Etudes Orientales* de la Faculté des Lettres d'Alger, tome IV, 1938, p. 129-153), et ils sont précieux par leur date, car la série Portugal des *Sources inédites de l'histoire du Maroc* ne sera pas poussée au delà de 1550. Il y aurait peut-être des réserves à faire sur la lecture des documents en langue portugaise. Les éditeurs annoncent un livre sur *La Baja Andalucía y Africa durante el siglo XVI* qui ne manquera pas de présenter un puissant intérêt.

7. — Guillermo Guastavino Gallent, *La toma de La Mamora relatada par Tirso de Molina*, Larache, MCM XXXIX (Instituto General Franco para la investigación hispano-árabe), 18 × 25, 30 pages, ill. Réédition annotée du passage de *Marta la piadosa* de Tirso de Molina relatif à la prise de la Mamora par les Espagnols en 1614.

8. — Guillermo Guastavino Gallent y Francisco Cuevas García, *Tánger inglés, Un folleto del siglo XVII referente a la dominación inglesa en Tánger*, Tánger-Larache, 1939 (Instituto General Franco para la investigación hispano-árabe), 14 × 21, 12 + 8 + XV pages, 10 planches, 2 cartes. Reproduction fac-similé et traduction espagnole annotée d'une brochure rare de huit pages conservée à la bibliothèque du *Centro de estudios marroquies* de Tétouan ; l'opuscule, publié à Londres en 1664, est intitulé *A Brief Relation of the Present State of Tangier.*

9. — *El viaje del Visir para la liberación de los cautivos, por el visir Abú Abdel-lah Mohamed ben Abdeluahab conocido por el visir El Gassani, El Andalusi.* Lo presenta, texto árabe y versión española, el Profesor Alfredo Bustani. Tánger-Larache, 1940, 15 ½ × 21 ½, XV + 114 + XXXVIII + 128 pages (Publicaciones del Instituto General Franco para la investigación hispano-árabe, Sección segunda, Trabajos en árabe y español, núm. 1). Récit de l'ambassade de Mohammed el-Wazîr el-Gassâni en Espagne (1690-1691), déjà étudié par E. Lévi-Provençal, *Les historiens des Chorfa*, Paris, 1922, p. 284-286, et surtout H. Pérès, *L'Espagne vue par les voyageurs musulmans de 1610 à 1930*, Paris, 1937, p. 5-17.

10. — Fray Pedro Nolasco PÉREZ, *Mercedario, Libro de la Redempcion que han executtado los Rmos. Padres Redemptores de las Provincias de Castilla y Andalucia, Calçada y Descalça del Real y milittar Horden de Nra. Sra. de la Merced, Redempcion de Caupttiuos, en la ciudad de Argel, en este Presentte año de* 1702. —*Con Cargo y Datta.* Del Archivo General de Indias, Sevilla. Imprenta Chile, Santiago, 1937-1938, 15 × 22 ½, XV + 185 pages. Le titre dit suffisamment l'objet de cette publication. L'original est conservé á Séville aux Archives des Indes. Il comprend au début des instructions très minutieuses du Père Général pour les religieux rédempteurs. Mais l'essentiel du document est constitué par la liste des captifs rachetés, avec l'indication, pour chacun, de son lieu de naissance, des circonstances de sa captivité, de son patron, et du prix versé. Tout cela est plein de détails curieux ou suggestifs. J'y ai relevé un grand nombre de Canariens pris alors qu'ils pêchaient sur les côtes de Berbérie. Beaucoup de captifs avaient été faits sur les côtes de Galice et du Portugal, ce qui confirme ce que l'on sait sur l'audace des pirates barbaresques. A noter aussi des indications intéressantes pour l'histoire d'Alger.

10 bis. — José LÓPEZ, O. F. M., *De la obra de España misionera (Una « Relación » enviada a Propaganda Fide, en* 10 *de Abril de* 1712), dans *Mauritania,* décembre 1940, p. 379-383. L'auteur est Fr. Juan de la Concepción, Vice-Préfet des Missions du Maroc (Meknès, Fès, Salé et Tétouan) : églises, culte, hôpitaux, œuvres de charité, renégats.

11. — R. THOUVENOT, *Notes d'un Espagnol sur un voyage qu'il fit en Tunisie* (1724), dans *Revue Tunisienne,* 1938, p. 313-322. Il s'agit très probablement du religieux trinitaire Francisco Ximénez.

12. — Rafael FERNANDEZ DE CASTRO, *De los anales de Melilla, Una pragmática sanción del Rey Carlos III,* dans *Mauritania,* janvier 1940, p. 24-26 (avec un plan de Melilla à la fin du XVIIIme siècle). Le document est de 1771.

13. — Rafael FERNANDEZ DE CASTRO Y PEDRERA, *El sitio de Melilla de* 1774 *a* 1775. Contiene el diario del ataque y defensa de la Plaza de Melilla contra el Exercito del Emperador de Marruecos, mandado por su mismo persona desde el 9 de diciembre de 1774, escrito por el Capitán del Regimiento de Infantería de la Princesa Don Francisco Sebastián de Miranda. Con notas retrospectivas, aclaraciones para la más clara inteligencia del texto, y documentos relacionados con la historia de este glorioso sitio. Tánger, 1939, IX + 112 + XIV pages, 17 ½ × 25, ill. (Publicaciones del Instituto General Franco para la investigación hispano-árabe, Sección tercera, Utilización de archivos españoles, n° 2). Le sous-titre indique suffisamment le contenu et le caractère de ce travail. L'auteur du *diario* n'est autre que le fameux précurseur de l'indépendance vénézuélienne. Très utile illustration.

14. — Tomás GARCIA FIGUERAS, *Diario del sitio del Peñón de Vélez de la Gomera desde 20 de enero de este presente año de* 1775, dans *Mauritania*, juillet 1940, p. 217-219, août 1940, p. 252-254, septembre 1940, p. 289-294 (ill.).

15. — P. L[ÓPEZ] (?), *Informe que dió el P. Boltas consultado por el conde de Floridablanca sobre una embajada en Marruecos (De nuestro Archivo Misional de Tánger)*, dans *Mauritania*, janvier 1940, p. 33-35 (avec un portrait), et février 1940, p. 66-68. Le P. José Boltas était né à Oran en 1738 ; il appartenait à l'Ordre franciscain. Le rapport est daté de Madrid, 23 novembre 1784.

II. — OUVRAGES ET ARTICLES

16. — José LÓPEZ, O. F. M., *La obra de España misionera en Marruecos*, Tánger-Larache, 1940, 16 ½ × 23 ½,43 pages. Brochure de propagande, écrite, comme l'indique une note finale, à la demande du Ministère espagnol des Affaires Etrangères, mais qui repose sur une base historique sérieuse.

17. — Fr. Atanasio LÓPEZ, O. F. M., *Obispos de Ceuta*, dans *Mauritania*, janvier 1940, p. 13-14, février 1940, p. 53-54, août 1940, p. 247-248, septembre 1940, p. 282-283, octobre 1940, p. 313-314, novembre 1940, p. 347-348, décembre 1940, p. 377-378 (à suivre). Sur les évêques de Ceuta depuis 1421. J'ignore (voir p. 248) pourquoi M. Dornelas déclare que D. António de Aguiar gouverna le diocèse de Ceuta-Tanger jusqu'au 9 août 1632. En effet, dans les *Registos paroquiais da Sé de Tanger*, Coimbre-Lisbonne, 1922, p. 276, le diocèse apparaît vacant à la fin d'avril 1631.

18. — Ch. MONCHICOURT, *Etudes Kairouanaises, Kaïrouan et les Chabbïa* (1450-1592), préface de R. BRUNSCHVIG, Tunis, 1939, 16 × 25, V + 249 pages. Du point de vue qui est le nôtre dans ce bulletin, l'intérêt essentiel du travail du regretté Monchicourt tient à ce qu'il nous montre les nombreuses interventions de l'Espagne en Tunisie au XVIme siècle envisagées du côté indigène. La politique espagnole en Berbérie demeure trop souvent incompréhensible quand on ignore la situation intérieure du pays où elle s'exerçait : le travail de Monchicourt éclaire pour la Tunisie tout cet aspect du problème. Comme M. BRAUDEL (cf. *Bulletin hispanique*, XXXIV, 1932, p. 349), Monchicourt estime (p. 133) que les Espagnols n'ont jamais eu l'intention d'occuper et de coloniser l'Afrique du Nord, mais seulement de protéger à distance les côtes italiennes et ibériques contre les incursions des pirates barbaresques et les attaques des escadres turques.

19. — Adolfo L. GUEVARA, *Arcila durante la ocupación portuguesa* (1471-1549)), Tánger, 1940, 17 × 21 ½, 79 pages, ill. (Publicaciones del Instituto General Franco para la investigación hispano-árabe, Sección 6ª, Trabajos de todo

orden para servir a la historia de las relaciones entre España y los países musulmanes. N° 2). L'intérêt de ce petit livre, où les références sont un peu vagues, est surtout d'ordre topographique. Dans les cartes et plans qui figurent à la fin, l'auteur s'est efforcé d'identifier les différentes parties de l'enceinte et les différents points des environs mentionnés par les textes portugais, surtout la chronique de Bernardo Rodrigues. Cette tentative intéressante et nouvelle paraît avoir été couronnée de succès. Elle n'était guère possible que pour une personne résidant à peu près sur place, et il faut féliciter M. Guevara d'avoir choisi un genre d'étude qu'il était seul à pouvoir mener à bien.

20. — Robert RICARD, *Les places portugaises du Maroc et le commerce d'Andalousie, Notes sur l'histoire économique du Maroc portugais*, dans *Annales de l'Institut d'Etudes Orientales* de la Faculté de Lettres d'Alger, IV, 1938, p. 129-156.

21. — Hipólito SANCHO, *Los Estopiñán y las actividades gaditanas en Marruecos (siglos XV y XVI)*, dans *Mauritania*, XI, 1938, p. 193-196.

21 bis. — Alexandre PESTEMALDJOGLOU, *Mers-el-Kebir, Historique et description de la forteresse*, dans *Revue Africaine*, n°s 384-385 (3me et 4me trimestres 1940), p. 154-185, ill. Bonne monographie, fondée sur une étude consciencieuse des textes et des constructions. La transcription des noms espagnols laisse parfois à désirer ; je suppose que p. 173 il faut lire *alcaide* (et non : alcade).

22. — Tomás GARCIA FIGUERAS, *Notas históricas, Socorro a Melilla, atacada por el Rey de Fez* (1535), dans *Mauritania*, XII, 1939, p. 107-108.

23. — Tomás GARCÍA FIGUERAS, *Intento de saqueo de Larache por los Gaditanos en* 1546, dans *Mauritania*, XV, 1938, p. 326-327.

24. — Hipólito SANCHO, *La colonia portuguesa del Puerto de Santa María, Siglo XVI, Notas y documentos inéditos*, Larache, Boscá, 22 × 30, 39 pages (Publicaciones de la Sociedad de Estudios Históricos Jerezanos, Primera Serie, núm. 6). Ce travail précise et complète le n° 6, ainsi que notre article signalé plus haut au n° 20, car la présence et l'activité de la colonie portugaise du Puerto de Santa María se trouvent en rapports étroits avec celles des Espagnols au Maroc. Cette colonie, composée en grande partie de pêcheurs et de marins, se caractérisait, dans l'ensemble, par sa mobilité et sa pauvreté (on remarquera que, grosso modo, ces traits s'appliquent aujourd'hui à la colonie portugaise du Maroc français). Ces marins et ces pêcheurs venaient se ravitailler au Puerto ou y charger des marchandises qu'ils transportaient vers les places portugaises du Maroc ; en même temps, mêlés aux marins andalous, ils se livraient à la pêche sur la côte d'Afrique. Le Puerto était en particulier un centre important d'approvisionnement pour le vin, l'huile et le sel — trois denrées que la région produisait en abondance. Les Portugais venaient également y prendre du blé. En revanche, ils y débar-

quaient fréquemment des esclaves, dont Lisbonne était le grand marché à cette époque. Mais certains de ceux-ci venaient directement d'Afrique, avec des cuirs et de la cire. Cette dernière, une fois travaillée, était réexportée en Amérique.

M. Sancho, qui estime que la colonie portugaise du Puerto était plus nombreuse que celle de Cadix, a essayé de dresser la liste des facteurs portugais du Puerto (p. 28-29). Celle que fournissent les textes portugais (M. Sancho s'est naturellement servi surtout des archives andalouses) ne concorde pas tout à fait avec la sienne. Nous noterons ici quelques différences, sans avoir la prétention d'épuiser la question dans un simple compte rendu : Fernando de Quiros (Queiroz ?) m'est jusqu'ici inconnu ; en revanche, Nuno Ribeiro apparaît comme facteur dès 1509, et il l'est encore en 1512 et en 1516 (D. LOPES, *História de Arzila*, Coimbre, 1924-1925, p. 443, *Sources inédites*, Portugal, I, p. 149, n. 1, et II, 1, p. 13) ; Bernardo RODRIGUES mentionne un Luiz Ribeiro en 1524 (*Anais de Arzila*, I, Lisbonne, 1915, p. 299 et p. 470) ; Manuel Cirne (et non Francisco Carne) apparaît dès 1532 (*Anais*, II, Lisbonne, 1919-1920, p. 223), et il est encore en place en 1534 (*Sources inédites*, Portugal, II, 2 [en préparation], n° CLX) et au début de 1536 (FORD, *Letters of John III*, H. U. P., Cambridge, Mass., 1931, n° 222) ; il aurait été remplacé dans le courant de cette même année par Vicente Pires (D. LOPES, *H. de Arzila*, p. 445) ; enfin nous trouvons Filipe Fialho mentionné en 1549 (*Anais*, II, p. 439). La question présente des difficultés, parce que souvent les textes ne parlent que du facteur d'Andalousie, sans préciser s'il résidait au Puerto ou à Málaga ; il a pu arriver au facteur portugais d'Andalousie de circuler à travers tout le pays, mais certaines divergences sont en outre de nature à faire penser qu'il y a eu parfois deux facteurs dont l'un résidait à Málaga et l'autre au Puerto. Jusqu'ici, par exemple, il paraît impossible de préciser où habitait Francisco Lôbo, qui était facteur d'Andalousie en 1531 et 1532, juste avant Manuel Cirne (RICARD, *Commerce d'Andalousie* [n° 20], p. 130, n. 5, et *Sources inédites*, Portugal, II, 2, n° CXL). D'autre part, Nuno Ribeiro, que M. Sancho trouve cité dans un document de Jerez de la Frontera en 1516, est qualifié par GÓIS, à la même date et à propos de renforts expédiés de Basse-Andalousie, de facteur de Málaga (IV, 5, trad. RICARD, Rabat, 1937, p. 157-158).

M. Sancho apporte des précisions nouvelles (p. 11-12) sur ce Benito de Benavides dont j'ai eu à m'occuper, et qui prouvent que dans le passage de GÓIS où il est question de ce personnage le mot *alcunha* doit être pris au sens de : *nom de famille* (cf. *Commerce d'Andalousie* [n° 20], p. 130, n. 5). Il apporte encore des précisions nouvelles sur le commerce du Puerto avec Agadir, où l'on voit que l'huile tenait une place importante (p. 17). A propos des outres vides achetées au Puerto par Luiz de Loureiro en 1549 (*Commerce d'Andalousie*, p. 148), M. Sancho rappelle (p. 26) que l'on remplissait ces outres de terre pour les utiliser en fortification.

25. — Georges CIROT, *La Maurophilie littéraire en Espagne au XVIme siècle*,

dans *Bulletin hispanique* (Bordeaux), XL, 1938, p. 150-157, p. 281-296, p. 433-447, XLI, 1939, p. 65-85 et p. 345-351. L'auteur étudie la « maurophilie » à travers les manifestations littéraires suivantes : l'histoire de l'Abencerraje, *El remedio en la desdicha* de Lope de Vega, la première partie des *Guerras civiles de Granada* de Ginés Pérez de Hita, et le roman d'Ozmín et Daraja dans la première partie du *Guzmán de Alfarache*. La série est inachevée.

26. — Tomás GARCIA FIGUERAS, *Obras pías de redención de cautivos, La del convento agustino de San Andrés* (*Burgos* 1567), dans *Mauritania*, XII, 1939, p. 174-175 et p. 178-180.

27. — Dámaso ALONSO, « *Los baños de Argel* » *y* « *La comedia del degollado* », dans *Revista de Filología Española*, XXIV, 1937, fasc. 2 (paru en 1938), p. 213-218. *La comedia del degollado* est de Juan de la Cueva.

28. — Docteur H.P.J. RENAUD, *La peste de Ceuta* (1743-1744) *d'après des documents inédits*, dans *Quatrième Congrès de la Fédération des Sociétés Savantes de l'Afrique du Nord, Rabat* 18-20 *avril* 1938, II, Alger, 1939, p. 653-669.

29. — Tomás GARCÍA FIGUERAS, *Embajada de El Gazzal* (1766). *Nuevos datos para su estudio*. En Larache (Marruecos), en casa de Miguel Boscá Mata, MCM XXXVIII, 20 1/2 × 29 1/2, 26 pages, ill. Voir compte rendu dans *Hespéris*, XXVI, 1939, p. 189.

30. — P. PÉREZ CLOTET, *Fr. Domingo de Benaocaz, obispo de Ceuta*, dans *Mauritania*, janvier 1940, p. 10-12 (avec un portrait). Capucin né à Benaocaz (prov. de Cadix) en 1733, évêque de Ceuta de 1786 à sa mort, survenue en 1811. Ami du Bx. Diego de Cadix.

31. — Ricardo RUIZ ORSATTI, *La primera moneda marroquí acuñada fuera de Marruecos*, dans *Mauritania*, XI, 1938, p. 373, et XII, 1939, p. 18-21. En Espagne en 1787-1789.

32. — Nicolau M. RUBIO, *Ali Bey i el problema del Niger*, dans *Revista de Catalunya*, n° 98 (avril 1940), p. 403-410. C'est entre 1802 et 1814 qu'Ali Bey s'est intéressé à la question du Niger. Il croyait à l'existence au centre de l'Afrique d'une mer intérieure où le Niger se serait jeté.

Robert RICARD.

BIBLIOGRAPHIE

A. MAITROT DE LA MOTTE. Un astrolabe *shakaziyi. Bull. de la Soc. de Géogr. d'Alger et de l'Afr. du Nord,* 2 Sem. 1940, pp. 108-132.

Tous ceux qui s'intéressent aux instruments astronomiques des Arabes connaissent l'excellent article « *Ast'urlâb* » de l'*Encyclopédie de l'Islam,* dû au regretté C. A. Nallino. L'érudit italien, après avoir traité de la *s'afîh'a Zarqâliya,* dit qu'une variété de cet appareil est la *s'afîh'a s^hakâzîya* (1), sur laquelle on n'a pas jusqu'ici de renseignements précis. La communication de M. Maitrot de la Motte sur ce rare instrument, qu' « un hasard bienveillant » a mis entre ses mains, était donc la bienvenue. Malheureusement le résultat ne répond nullement à l'attente, et pas la moindre preuve n'est donnée, montrant qu'il s'agit réellement de cet appareil.

Description et figures concordent pour faire voir qu'on a affaire ici à une des variétés de l'instrument bien connu : le quart de cercle (dit aussi: quadrant) à sinus, *ar-rub' al-mujayyab* الربع المجيّب sur lequel les Arabes ont écrit de très nombreux ouvrages. Fréquemment l'autre face du *rub'* est occupée par le tracé des lignes d'une autre sorte de quart de cercle, le quadrant à *muqant'arât* (2). Ici, au contraire, le tracé est celui qu'on rencontre au dos des astrolabes plans communs, mais simplifié : limbe à zone graduée unique, sans calendrier, arcs des heures inégales, carré des deux ombres, enfin alidade tournant autour du centre et permettant d'effectuer des visées. Cet instrument peut être rapproché jusqu'à un certain point de celui dit « astrolabe de Béthencourt » conservé à Rouen et décrit par l'Abbé Anthiaume (*Bull. de Géogr. hist.,* 1909), mais qui comporte des tracés beaucoup plus compliqués, tant sur la face astrolabe que sur la face quadrant, et un « compas lunaire » qui en ferait « un véritable instrument d'astronomie nautique ».

(1) Et non *s^hakârtya.* Il s'agit peut-être là aussi d'un mot dérivé d'un nom propre, plus exactement ici d'un surnom dérivant d'un nom de métier ; un des sens de *s^hakkâz* est en effet : qui prépare les peaux blanches, mégissier.

(2) C'est le cas du quart-de-cercle représenté p. 27 du n° de janvier 1940 de la revue *Mauritania,* publiée à Tanger (article de M. Ruiz Orsatti).

Le *rub'* de M. Maitrot a-t-il pu servir à des fins analogues, comme il le pense ? C'est difficile à prouver. J'en suis encore à chercher dans les nombreux traités (dont beaucoup provenant d'auteurs marocains) sur l'usage des astrolabes et des quarts-de-cercle astronomiques, un chapitre sur leur emploi dans la navigation. De toutes manières, on ne saurait croire qu'il s'agit ici de la *s'afîh'a s^hakâzîya,* sur laquelle Ibn al-Bannâ de Marrakech (XIIIe-XIVe s., cf *Hespéris,* t. XXV, 1938, p. 40) a écrit un opuscule, non encore retrouvé, et que nous connaissons seulement par de brefs renseignements glanés çà et là.

D'abord, il est certain que cet instrument était sinon une variété de la *Zarqâlîya,* la « tablette universelle » construite à Tolède dans la seconde moitié du XIe s., suivant un système nouveau de projection, du moins en différait peu. C'est ce que dit L.A.M. Sédillot, dans son *Mémoire sur les instruments astronomiques des Arabes* (Paris, 1841, p. 183, n. 8), d'après Abû 'Ali al-H'asan al-Marrâkus^hi, et j'ai retrouvé la même indication dans le grand poëme didactique de 'Abd ar-Rah'mân al-Fâsî (XVIIe s., manuscrit D. 90 de Rabat, t. I, § 80), intitulé *Kitâb al-uqnûm fî mabâdî 'l-'ulûm.*

Mais la meilleure preuve est fournie par le manuscrit n° 2544 de la Bibliothèque Nationale de Paris (F° 8) où un opuscule est consacré à « l'instrument nommé الشكازية ». La préface donne la nomenclature des lignes tracées sur l'appareil: cercle méridien périphérique ; ligne équatoriale qui descend de l'anneau de suspension ; ligne coupant à angle droit la précédente et qui est dite : horizon de l'équateur ou horizon droit, aux extrémités de laquelle sont les « pôles du monde » ; ligne de longitude, qui est la projection de l'écliptique ; cercles dits *madârât yaumiya,* qui joignent la partie supérieure à la partie inférieure de la tablette, leurs extrémités aboutissant aux degrés du cercle méridien (il s'agit des cercles de latitude, ou parallèles à l'équateur, ceux que les traductions latines médiévales appellent *revolutiones,* et les versions espagnoles *almoradat*) ; puis cercles dits *mamarrât,* horaires ou de déclinaison, qui réunissent les deux pôles du monde, tandis que les lignes des signes zodiacaux réunissent les pôles de l'écliptique ; enfin horizon oblique, règle qui tourne autour du centre de la tablette et est divisée en 90 degrés à droite, et autant à gauche, différente de l'alidade, laquelle est au dos de l'instrument et comporte des pinnules de visée.

Il suffit de se reporter à la description de la *s'afîh'a* d'Azarchel dans les ouvrages qui en traitent, pour y retrouver tous ces tracés et constater que le système

de projection est identique dans les deux appareils. Il est manifeste, en tous cas, qu'ils n'ont aucune analogie avec celui que nous a fait connaître M. Maitrot de la Motte sous le nom d' « astrolabe *shakaziyi* ». Je ne vois dans sa description que celle d'un quart-de-cercle à sinus, un astrolabe-quadrant, si l'on veut, avec une face astrolabe assez rudimentaire.

Et pourtant, il existerait un quart-de-cercle *s*ʰ*akâzî*, si l'on se réfère aux indications données par H'ajji Kʰalîfa, dans son Encyclopédie bibliographique, le *Kas*ʰ*f az'-Zunûn* (édit. Fluegel, III, 401 sq. ; édit. d'Istambul, I, 552). Trois *rasâ'il* في الربع الشكازي y sont mentionnées : les deux premières, œuvres d'astronomes turcs, la dernière anonyme (1). Enfin, un peu plus loin, après avoir décrit « la *risâlat az-Zarqâla* (sic) connue sous le nom de *s'afîh'a* », l'auteur signale encore une رسالة زرقالة الشكازي (sic) d'un certain Ah'mad b. 'Umar asʰ-Sʰâdilî, ajoutant qu'il s'agit du « quart-de-cercle *s*ʰ*akâzî* ». On voit que partout cet appareil est indiqué comme très voisin de celui de l'astronome tolédan, et qu'il diffère nettement du quart-de-cercle à sinus signalé ailleurs.

On pourrait s'étendre sur d'autres erreurs que renferme l'article de M. Maitrot. Son auteur a confondu (p. 110 et notes) deux savants arabes portant la même *kunya* d'Abu 'l-H'asan, et qui sont :

1° L'astronome, ou plutôt astrologue, de la cour zîride d'Ifriqîya au XIᵉ siècle : 'Ali b. Abi'r-Rijâl al-Andalusî, dont l'œuvre est passée en latin au Moyen-âge ;

2° L'astronome originaire de Marrakech, dont la *kunya* paraît être plutôt Abû Alî et le nom al-H'asan b. 'Umar, postérieur de deux siècles au précédent. C'est l'ouvrage de ce dernier qui a été traduit partiellement en français par J. J. Sédillot et publié par son fils précité.

Il y a aussi des erreurs d'ordre linguistique. On ne saurait lire sur l'instrument de M. Maitrot de la Motte (à moins qu'il n'ait été gravé par un illettré) : اصابى الضل المبصوك (sic), mais bien اصابع الظل المبسوط, « doigts de l'ombre horizontale », le mot *isba'*, plur. *asâbi'*, étant parfaitement attesté par ailleurs et couramment employé comme unité dans ces sortes de mesures. Il est vrai que la lecture du coufique astronomique présente souvent des difficultés.

(1) L'édition Fluegel donne deux fois le féminin « *El Shekkâziyet* », ce qui est une faute, *rub'* étant masculin. L'édition d'Istambul n'est pas moins fautive, car partout on lit الكازى (sic). Toutefois elle est meilleure pour les noms propres, et permet de restituer : T'aibugʰâ et al-Baklitî.

Pour terminer, répondant à une question posée dans l'article, j'indiquerai que la courbe qui réunit dans le quart de cercle à sinus le degré 60 d'un côté au 42°5 de l'autre est « l'arc de hauteur de l'*'as'r* », qui sert à déterminer le début de la prière de ce nom (1). C'est du reste à des buts religieux — on peut s'en rendre compte en parcourant les ouvrages de *tawqît* — qu'astrolabes et quarts-de-cercle ont principalement servi dans tout le monde musulman. Et je ne parle pas de leur emploi en astrologie.

H. P. J. RENAUD.

***

Relações de Pero de Alcáçova Carneiro, conde da Idanha, do tempo que êle e seu pai, António Carneiro, serviram de secretários (1515 a 1568), revistas e anotadas por Ernesto de CAMPOS DE ANDRADA, Imprensa Nacional de Lisboa, 1937, 16 1/2 × 22, XXIII + 488 pages.

Il est peut-être encore temps de signaler cette publication, très importante pour l'histoire politique et diplomatique du XVI[e] siècle péninsulaire, et dont j'ignorais fâcheusement l'existence au moment où je préparais ma traduction de Luiz de Sousa (*Les Portugais et l'Afrique du Nord de 1521 à 1557*, Lisbonne, 1940) qui connaissait sans doute la plupart de ces textes. Les expéditions de Charles-Quint contre Tunis et Alger sont mentionnées fréquemment; on relève en particulier (p. 182-194) les instructions d'Antonio de Saldanha, commandant de l'escadre portugaise qui participa à l'expédition de Tunis (cf. Sousa, trad., p. 174-188). Il y a lieu de remarquer en outre: une pièce sur le départ de l'expédition de La Mamora en 1515 (p. 197-198), à rapprocher de *Sources inédites*, Portugal, I, Paris, 1934, p. 696 et n. 7, une pièce sur l'abandon d'Azemmour et de Safi (p. 29-31), le récit d'une entrevue entre Jean III et le « roi de Velez » Boû Hassoûn (p. 422-423), une pièce relative au comte de Vila Real, gouverneur de Ceuta (p. 467-468), enfin (p. 328-330) un tableau des dépenses de Jean III à peu près identique à celui que donne Sousa (cf. trad., p. 190), mais poussé jusqu'à 1548. L'absence d'index alphabétique est très regrettable dans une publication de cette espèce; les raisons par lesquelles l'éditeur explique cette lacune (p. VI) ne me paraissent pas absolument convaincantes.

Robert RICARD.

***

Eduardo DIAS, *Arabes e Muçulmanos*, 3 vol., 12 × 19, Lisbonne, 1940 (Livrária Clássica Editora). I. *A lei e as hostes de Mafoma*, XI + 232 pages. II. *A invasão da Hispânia e o aspecto cultural do islamismo*, 324 pages. III. *Greis sarracenas e o Islão contemporâneo*, 309 pages.

Seul un spécialiste pourrait juger avec compétence le travail de M. Eduardo Dias. Je me contenterai de signaler brièvement cet intéressant effort pour doter

(1) Cf. P. Schmaltzl, *Zur Geschichte d. Quadrant. bei d. Arab.*, Munich, 1929, p. 88. — Glose de Muh'ammad al-'Alami sur le traité de Sibt' al-Mâridini, lithogr. Fès, 1350 H./1932 J.C. p. 17.

les pays de langue portugaise d'un manuel d'islamologie. Le premier volume étudie les origines de l'Islam et résume l'histoire du monde musulman au Moyen Age; le second est spécialement consacré à l'Espagne musulmane; le troisième présente un tableau de l'Islam contemporain. M. Eduardo Dias expose avec précision et clarté. Il paraît s'être documenté avec conscience. Mais la bibliographie, un peu mêlée, n'est pas présentée avec une méthode suffisante. En revanche, il y a un précieux index alphabétique.

Robert RICARD.

⁂

Textos em aljamia portuguesa. Estudo filológico e histórico. Nova ediçâo inteiramente refundida por David Lopes. Imprensa Nacional, Lisboa, 1940, 16 × 22 1/2, 282 pages, ill. (Centro de estudos filológicos).

C'est en 1897 que M. David Lopes a publié la première édition de ses *Textos em aljamia portuguesa.* Plus de quarante ans après, avec une activité que ne rebutent ni l'âge ni la difficulté des temps, il a eu le courage de reprendre son travail d'autrefois et de nous en donner une seconde édition, qui représente en fait une publication entièrement nouvelle. Les innovations essentielles du récent volume sont, d'une part, l'établissement (p. 55-70) d'une transcription phonétique des textes *aljamiados,* et, d'autre part, l'addition de toute une étude historique sur le chef musulman allié des Portugais Yahya ben Tafouft (p. 107-248), qui constitue la seconde partie du recueil. Le portrait de ce personnage si curieux, si discuté et, en somme, si mal connu jusqu'ici, est tracé avec maîtrise, et il y a toutes chances pour qu'il soit à peu près définitif. Il faut souhaiter qu'il trouve un jour un traducteur compétent: rien ne saurait mieux éclairer le public de langue française sur ce « protectorat » portugais en Doukkala dont on parle un peu à tort et à travers. M. David Lopes conclut que Yahya ben Tafouft a pu donner prise à la calomnie par des imprudences ou des maladresses, mais que c'était dans l'ensemble un grand chef qui, après des débuts un peu troubles, mit loyalement son autorité au service du Portugal et resta fidèle à une cause qu'à la fin de sa vie il ne pouvait plus séparer de la sienne. Il va sans dire que M. David Lopes a fait bénéficier cette biographie, comme son introduction et ses commentaires, de tout le travail accompli depuis vingt ans dans le domaine des études marocaines. Il a eu la délicate pensée de dédier son nouveau volume à la mémoire de Pierre de Cenival. Nous ne pouvons que l'en remercier avec émotion.

Robert RICARD.

⁂

Miguel Asin Palacios, *Huellas del Islam,* Madrid, Espasa-Calpe, s. d. (1941), 15 × 23, 307 pages.

Le maître actuel des études arabes en Espagne a rassemblé dans ce volume, dédié à son brillant élève Emilio García Gómez, cinq articles d'une importance particulière, dispersés dans différentes publications savantes et parfois difficiles à trouver: *El averroísmo teológico de Santo Tomás de Aquino* (p. 11-72); *La tesis de la necesidad de la revelación, en el Islam y en la escolástica* (p. 73-111); *El*

original árabe de « La disputa del asno contra Fr. Anselmo Turmeda » (p. 113-160) ; *Los precedentes musulmanes del « pari » de Pascal* (p. 161-233) ; *Un precursor hispanomusulmán de San Juan de la Cruz* (p. 235-304). Cette simple énumération suffira à montrer l'utilité du recueil, qui facilitera le travail de beaucoup de chercheurs.

Robert RICARD.

PUBLICATIONS RÉCENTES DE L'INSTITUT DES HAUTES-ETUDES MAROCAINES

XX. — L. BRUNOT, *Textes arabes de Rabat* ; Paris, Leroux, 1931.

XXI. — G. S. COLIN et E. LÉVI-PROVENÇAL, *Un manuel hispanique de hisba, traité d'As-Sakali de Malaga.* Textes, notes et glossaire ; Paris, Leroux, 1931.

XXII. — A. RENISIO, *Etudes sur les dialectes berbères des Beni Iznassen, du Rif et des Senhaja de Sraïr*, grammaire, textes et lexique ; Paris, Leroux, 1932.

XXIII. — E. LAOUST, *Siwa*, I, Son parler ; Paris, Leroux, 1932.

XXIV. — H.P.J. RENAUD et G. S. COLIN, *Tuhfat al-ahbâb, Glossaire de la matière médicale marocaine* ; Paris, Geuthner, 1934.

XXV. — H. TERRASSE, *L'art hispano-mauresque des origines au XIIIe siècle* ; Paris, Van Oest, 1932. Epuisé.

XXVI. — J. DRESCH, *Essai sur l'évolution du relief dans la région prérifaine* ; Paris, Larose, 1933.

XXVII. — H.P.J. RENAUD et G.S. COLIN, *Documents marocains pour servir à l'histoire du « Mal franc »* ; Paris, Larose, 1935.

XXVIII. — SA'ID AL-ANDALUSI, *Kitâb tabakât al-umam*, traduction R. Blachère ; Paris, Larose, 1935.

XXIX. — G. SPILLMANN, *Les Aït Atta du Sahara et la pacification du Haut Dra* ; Rabat, Moncho, 1936.

XXX. — B. MASLOW, *Les mosquées de Fès et du Nord du Maroc* ; Paris, Les Editions d'art et d'histoire, 1937.

XXXI. — DAMIAO DE GOIS, Trad. R. RICARD, *Les Portugais au Maroc de 1495 à 1521* ; Rabat, Moncho, 1937.

XXXII. — G. S. COLIN, *Chrestomathie marocaine* ; Paris, Adrien Maisonneuve, 1939.

XXXIII. — L. BRUNOT et E. MALKA, *Textes judéo-arabes de Fès* ; Rabat, Ecole du Livre, 1939.

XXXIV. — H.P.J. RENAUD, *Le calendrier d'Ibn al-Banna de Marrakech* ; Paris, Larose (*en cours d'impression*).

XXXV. — J. DRESCH, *Documents sur les genres de vie de montagne dans le massif central du Grand Atlas*, Tours, Arrault et Cie, 1941.

XXXVI. — R. THOUVENOT, *Une colonie romaine de Maurétanie tingitane : Valentia Banasa*, Presses universitaires de France ; Paris, 1941.

XXXVII. — L. BRUNOT et E. MALKA, *Glossaire judéo-arabe de Fès* ; Rabat, Ecole du Livre, 1940.

XXXVIII. — H. TERRASSE, *La mosquée des Andalous à Fès* ; Paris, Editions d'art et d'histoire, 1942.

COLLECTION « HESPÉRIS »

V. H. BASSET et H. TERRASSE. — *Sanctuaires et forteresses almohades*, Paris, Larose, 1932.

VI. E. LAOUST. — *L'habitation chez les transhumants du Maroc Central*, Paris, Larose, 1935.

VII. MLLE J. JOUIN. — *Les thèmes décoratifs des broderies marocaines*, Paris, Larose, 1935.

VIII. R. NEUVILLE et A. RUHLMAN. — *La place du paléolithique ancien dans le quaternaire marocain*, Casablanca, Imprimeries Réunies, 1941.

RABAT. — ÉCOLE DU LIVRE. — 1942

Visa de la censure du Maroc (Rabat) N° 5089 *du* 7 *octobre* 1942